

Diffusé par

 Dialogue 




Pourquoi ne pas raconter...



TOUTE l'Histoire du Congo ?

A L'ASSAUT  
DES  
**PAYS NÈGRES**  
JOURNAL  
DES MISSIONNAIRES D'ALGER  
DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

« Due in officio, et tenore nella stessa lo  
ingran. » (B. Lec., v. 4.)





## De l'argent pour une croisade



« *A l'assaut des pays nègres* » est le récit, écrit du point de vue des missionnaires de Mgr Lavigerie, de leur progression depuis la côte Est de l'Afrique jusqu'au lac Tanganyika, qu'ils atteignirent à Karema, dans l'actuelle Tanzanie où se trouvait aussi, depuis septembre 1876, une station de l'AIA de Léopold II.

Cela prélude à la « croisade contre l'esclavagisme », qui sauva l'EIC. A la fin des années '80, en effet les missionnaires de l'Est du Congo et Léopold II doivent faire face à de graves problèmes. Il se fait que, grâce entre autres à une habile manœuvre diplomatique de Léopold II, ils vont trouver ensemble la solution de leurs deux problèmes, pourtant différents, et que ce sera le premier pas d'une alliance « Etat / Missions » qui ne se démentira plus jusqu'à la fin de la colonisation.

C'est au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que l'Est du Congo fut touché par l'expansion de la civilisation islamisée dont le berceau se situait sur le littoral de l'Océan Indien et sur les îles qui lui l'ont face (Zanzibar, Pemba, Mafia). Cette culture était fortement influencée par la civilisation et par la langue arabes, et son aristocratie se piquait de remonter à des ancêtres venus de la péninsule arabique, en particulier de Mascate et Oman. En fait, même dans cette aristocratie, le sang arabe était fortement dilué par l'ascendance africaine. Le petit peuple, quant à lui, était dans son immense majorité, noir.

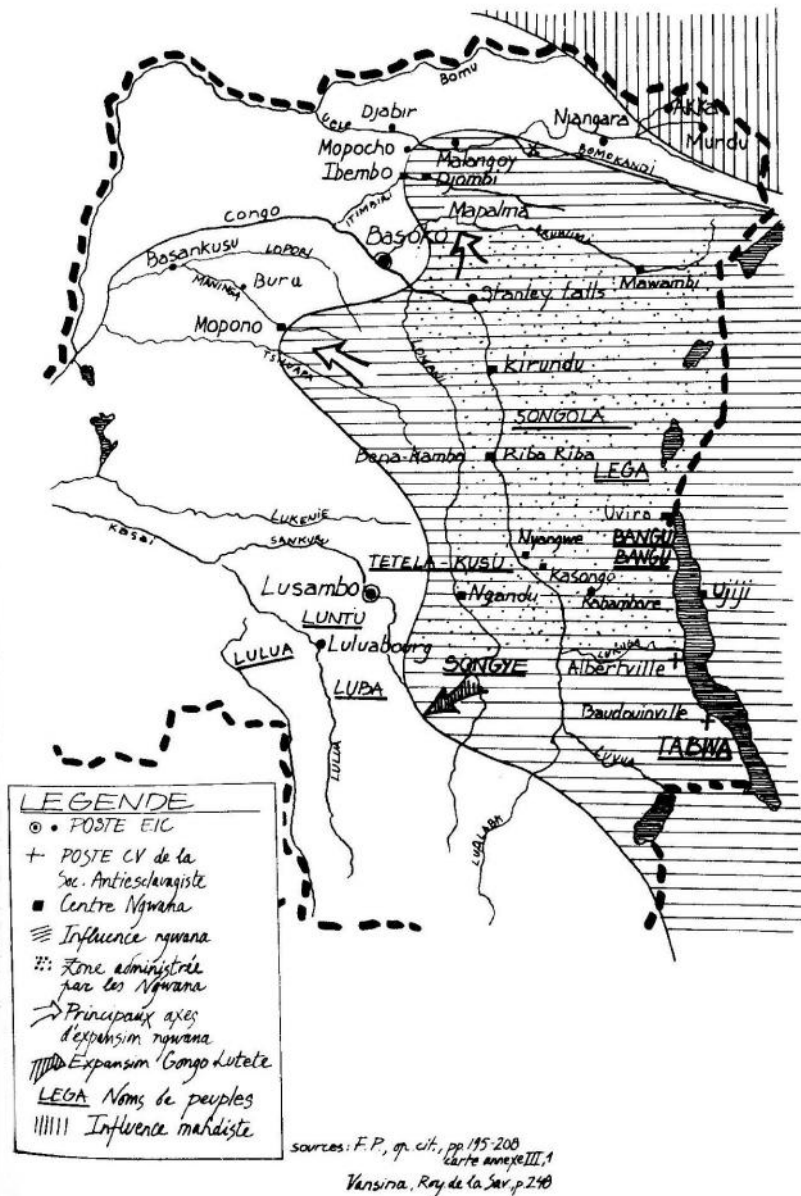
Comme cela avait aussi été le cas pour la pénétration européenne provenant de l'Atlantique, cette pénétration eut pour corollaire l'extension de la chasse aux esclaves. Ceux-ci étaient surtout destinés à transporter vers la côte orientale les matériaux précieux, en particulier l'ivoire, et étaient ensuite revendus, soit pour travailler dans les plantations de la Côte et des îles (girofler, muscade, noix (le coco), soit pour l'exportation

Par opposition aux esclaves (*watumwa*), les hommes libres, c'est-à-dire les arabisés, étaient appelés *Ngwana*. On donne encore aujourd'hui le nom de *kingwana* (= la langue des hommes libres) au dialecte local issu du swahili qui est parlé surtout dans la région de Kisangani. Le terme de *Ngwana* convient donc bien mieux pour désigner ces arabisés que celui,

souvent usité, d'Arabes.

La voie de pénétration des Ngwana, qui fut aussi celle que suivirent les caravanes de Stanley, des missionnaires et de l'AIA, et, parcourue dans l'autre sens, la route des esclaves, correspondait à peu près à l'actuel chemin de fer Dar-es-Salaam - Tabora - Kigoma. D'Ujiji et Karema sur le Tanganyika, leur influence s'étendit à l'Ouest du lac vers le Lualaba le long des voies Mtoa (Albertville \ Kalemie) - Kabambare - Kasongo \ Nyangwe et Uvira - Ribariba, puis suivit le fleuve par Kindu jusqu'aux Stanley Falls. Nyangwe et Kasongo jouèrent tour à tour le rôle de capitale des Ngwana au Congo. Leur influence se fit sentir jusqu'à Mawambi sur l'Aruwimi - Ituri et poussa également une pointe vers Mopono par les cours supérieurs de la Tshuapa, de la Maringa et de la Lopori.

### L'expansion Ngwana à la veille de la Campagne Arabe.



Il y eut des établissements arabisés jusque dans l'Uele. Leur domination sur pratiquement tout le Bassin de la Lomami avait ses principaux points d'appui à Ngandu et Bena-Kamba. Les pointes extrêmes de la pénétration ngwana furent le fait de *tonga*, c'est-à-dire de chefs autochtones ayant fait leur soumission aux Ngwana, à qui ils devaient parfois leur place, ou encore des auxiliaires directement mis en place par eux, et qui pouvaient être des affranchis.

Il est évident que l'on ne saurait approuver une société reposant, en tout ou en partie, sur l'esclavage. Mais, comme on va le voir, la pénétration ngwana au Congo avait, par bien des côtés, des aspects qui en faisaient une colonisation concurrente de celle entreprise par Léopold II et son EIC.

Au Sud de la Lukuga, la pénétration ngwana fut dépourvue de coordination. Il y eut des raids désordonnés de Ngwana, de Yao et de rugaruga, sans qu'il y ait

organisation du territoire. Les Ngwana y rencontrèrent deux formes de résistance plus difficiles à briser: des royaumes Africains forts comme ceux des Luba, Lunda et Yeke et, dans une mesure plus modeste, le Corps des Volontaires de la Société Antiesclavagiste, opérant autour du centre missionnaire de Baudouinville (Pères Blancs) qui les empêchèrent de prendre solidement pied sur la rive sud-ouest du lac. Les Ngwana et leurs troupes influencèrent considérablement la politique locale, mais ne se substituèrent pas aux autorités traditionnelles.

Celles-ci avaient déjà appris à vivre avec l'esclavage en trafiquant avec les Portugais de la côte atlantique. Dans une certaine mesure, ils pouvaient considérer l'arrivée des Ngwana comme une bonne affaire: ils diversifiaient leurs sources d'approvisionnement en armes et pouvaient exercer un contrôle intéressé sur un commerce terrestre désormais transafricain

Au Nord de la Lukuga, au contraire, dans la région aux limites assez imprécises qu'on appelle Maniema<sup>1</sup>, un organisateur émergea en la personne de Tippu - Tip<sup>2</sup>. A partir de 1875 environ, ce dernier commença à faire figure de chef d'Etat plutôt que de simple traitant. Il possédait une armée locale, attaqua différents voisins à partir de Kasongo où bientôt esclaves et ivoire furent stockés en grandes quantités. Ceci porta ombrage aux chefs de Nyangwe, Mwine Dugumbi et Munie Mohara, dit Mtagamoyo<sup>3</sup> car leur ville était le principal marché d'esclaves de l'Afrique Centrale depuis sa fondation en 1869. Ils durent cependant s'incliner. Tippu-Tip acquit, entre la Lomami et le Lualaba, un pouvoir suffisant pour faire et défaire les chefs à sa guise, imposa un monopole sur la chasse à l'éléphant, ouvrit des routes, organisa des plantations autour des principaux postes et réussit à faire reconnaître son influence en passant un traité avec l'AIA en 1884.

Habile manœuvrier, Tippu-Tip s'entendait bien avec Stanley à qui il avait servi de guide en 1876. Il se tenait dans la mesure du possible au courant de ce qu'on pouvait savoir en Afrique centrale, via Zanzibar, de la politique mondiale. Contrairement à ses collègues, ou même à sa parentèle, il ne se faisait pas d'illusions sur la possibilité, à moyen terme, de résister victorieusement à la colonisation européenne. Il accepta donc en 1887 de se soumettre à l'EIC et devint en contrepartie gouverneur des Stanley Falls, c'est-à-dire en pratique de toute la zone d'influence Ngwana. En 1890, il prit sa retraite et alla s'établir à Zanzibar. Il laissait ainsi le champ libre à ses parents et à ses concurrents, qui dissimulaient beaucoup plus mal combien ils enduraient difficilement les interventions de l'EIC, et pensaient pouvoir s'en débarrasser. On comptera parmi les *vedettes* de la *campagne arabe* le fils de Tippu-Tip, Sefu, un parent généralement qualifié de *frère*, Bwana Nzige<sup>4</sup>, dont le fils Rachid est toujours qualifié Inevu de Tippu-Tip. Le sultan d'Ujiji, Saïd Mohamned ibn Khalfan, dit Rumaïza<sup>5</sup> et des chefs ngwana indépendants tels Kibonge, qui avaient pris ombrage de la puissance de Tippu-Tip acceptèrent de faire bloc après son départ.

---

<sup>1</sup> Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les Congolais ont choisi de donner ce nom à l'une des provinces provenant du fractionnement de l'ancienne province du Kivu. C'est assez logique si l'on considère « Maniema » comme synonyme de « zone Ngwana », puisque cette province comporte leurs principaux établissements comme Nyagwe, Kasongo ou Kindu, capitale provinciale. Il faut toutefois garder en mémoire que, pour toute la période qui précède, « Maniema » est un terme fort vague, qui s'applique à tout ce qui, au Kivu, se trouve entre le Lualaba et les Grands Lacs

<sup>2</sup> On trouve diverses orthographes : Tippu-Tip, Tibbu-Tip, Tipotipo. Il s'agit d'une onomatopée swahili qui devint son sobriquet à la suite d'un tic dont il était affligé : un clignement rapide et répété des paupières en cas de colère ou d'émotion. Son nom officiel était Hamed bin Mohammed al Murjebi.

<sup>3</sup> « Celui qui ébranle le cœur ».

<sup>4</sup> Le « Seigneur Sauterelle », par allusion aux ravages des criques pèlerins.

<sup>5</sup> Rumaïza signifie à peu près « celui qui achève », au sens où l'on achève un blessé. En un vocabulaire plus moderne, cela aurait pu donner *Terminator*...



## **Tanganyika, esclavage et Acte de Berlin**

Les Missions, en allant s'établir sur le Tanganyika, se sont plus ou moins fourrées dans la gueule du loup. L'établissement de missions dans le centre du continent s'insère dans un contexte déterminant pour sa réalisation et ne peut s'opérer dans un entourage qui la stérilise radicalement, constatation qui s'applique aussi à toutes les composantes du progrès humain. C'est le cas de la traite des esclaves. On ne peut rien espérer de populations vivant dans une insécurité perpétuelle, emmenées au loin ou dispersées par les razzias, réduites à la famine par les destructions qui s'en suivent. Beaucoup plus que par l'Etat Indépendant du Congo, la région est colonisée et administrée par les Ngwana, c'est-à-dire par les marchands d'ivoire et d'esclaves venus de la côte orientale d'Afrique. C'est à la fois un drame humanitaire très réel, un sérieux obstacle au travail missionnaire et la menace d'une concurrence, dans la mesure où cela représente une pénétration islamique.

L'EIC ne s'y oppose guère et, au-delà de toute spéculation, il faut admettre que ses faibles moyens ne lui permettraient pas d'intervenir en force. On voit cependant d'un mauvais œil que Stanley fasse de Tippu Tipp, le principal Ngwana, le gouverneur de tout l'Est du Congo, alors qu'il y aurait les meilleures raisons « philanthropiques » de lui faire la guerre.

Léopold II, de son côté, a les problèmes financiers que l'on sait. Si la Belgique vient un jour à « saisir » le Congo du fait de son insolvabilité il aura bien refilé une colonie à la Belgique, mais il n'aura pas rempli son objectif personnel : prouver aux Belges, qui ne veulent rien entendre, qu'une colonie rapporte toujours à sa Métropole. Ce que le Roi veut, c'est doter la Belgique d'une colonie, mais surtout prouver qu'il a raison !!! Pour cela, il lui faut une colonie qui rapporte.

Le principal obstacle à cette rentabilité, c'est la liberté du commerce imposée par l'Acte de Berlin. Le roi Léopold II avait décrété à la création en 1885 de l'EIC que les terres vacantes, appartenaient à l'état. Il allait s'agir d'une confiscation pure et simple de la quasi-totalité des terres de la région. Mais plusieurs factoreries, comme la NAHV (Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap ou Nouvelle Compagnie Commerciale Africaine), étaient installées dans la région bien avant la création de l'EIC et y exerçaient notamment le commerce de l'ivoire. Léopold II devait politiquement ménager tout ce qui avait un lien avec la Belgique, des sociétés commerciales (belge, hollandaise et française) et le gouvernement belge dont le Premier ministre était tiraillé entre les intérêts du roi et ceux des entreprises belges.

Il faudrait pouvoir s'écarter de la liberté de commercer imposée par l'Acte de Berlin, mais cela déclencherait une levée de boucliers, à moins de trouver une excellente raison pour présenter l'EIC comme ayant de gros besoins financiers imprévus. Ce serait le cas, par exemple, d'une guerre déclenchée pour des raisons humanitaires indiscutables, comme le serait une guerre contre les marchands d'esclaves. Accessoirement, bien sûr, se débarrasser de la colonisation concurrente des Ngwana ne serait pas pour lui déplaire.

La convergence est indéniable. Léopold II va profiter d'une campagne de sermons prononcés par Mgr Lavigerie pour rééditer le « coup » qui lui a si bien réussi avec la Conférence de Géographie. Le Cardinal Lavigerie se dépensa beaucoup en faveur de la « croisade antiesclavagiste » et prononça dans ce cadre un nombre considérable de discours, conférences et sermons. Et, fatalement, il fut amené à se répéter et à prononcer des allocutions qui sont toutes un peu « taillées sur le même patron ». Nous nous intéresserons ici à ce qu'il dit, en 1888,

à Ste Gudule, à Bruxelles.<sup>6</sup>

*« Vous savez pourquoi je suis au milieu de vous. La multitude qui se presse autour de cette Basilique et qui la remplit, en ce moment, suffirait à le prouver. Vous avez donc entendu parler de ce vieil évêque qui, malgré le poids des années et des fatigues africaines, a voulu tout quitter pour plaider auprès des chrétiens d'Europe, la cause des pauvres noirs dont il est le pasteur et qui agonisent, au Haut-Congo, dans les horreurs de l'esclavage.*

*« Mais puisque vous savez mon histoire et celle de tant de créatures infortunées, je ne veux pas revenir sur ce que j'ai dit ailleurs. Vous pouvez le lire, vous l'avez déjà lu, peut-être, dans mes conférences imprimées de Londres et de Paris. Comme c'est à des catholiques belges que je m'adresse, aujourd'hui, je ne veux leur parler que de ce qui intéresse directement une partie de l'Afrique belge: des malheurs de ses noirs livrés à l'esclavage. Je veux surtout vous expliquer, comment il vous appartient à vous, catholiques, de remédier à tant de maux, dans un sentiment de religion, de pitié chrétienne et de patriotisme. »*

Stricto sensu, le prélat parlait d'une chose inexistante. Il n'y avait pas, en 1888, d'Afrique « belge », mais l'Etat Indépendant du Congo. Qui plus est, Léopold II n'avait pas encore testé en faveur de la Belgique... Les Français faisaient fréquemment et facilement l'amalgame et traitaient le caractère « Indépendant » du Congo en plaisante fiction juridique. Lavigerie, toutefois, ne commet ici ni un lapsus ni une plaisanterie. Il veut sciemment jouer sur un clavier à trois touches : la religion (barrer la route à l'Islam), le sentiment humanitaire (la pitié) et le patriotisme (le Roi).

*« ... Je ne trouve, dans cette histoire du Congo belge, que ce que je trouve dans les histoires de toutes les nobles entreprises, et je ne puis mieux vous en donner la preuve qu'en vous montrant comment Notre Seigneur l'a racontée lui-même, il y a bientôt dix-neuf siècles... Un homme sortit pour jeter dans les champs une bonne semence, bonum semen, mais la semence ainsi jetée par lui, ses gens s'endormirent et pendant qu'ils dormaient cum autem dormirent homines, l'ennemi sema l'ivraie au milieu du bon grain. L'ivraie ne tarda pas à croître de sorte que les serviteurs s'en effrayèrent et se repentant, sans doute, de leur négligence, ils se levèrent et dirent « Voulez-vous que nous arrachions l'ivraie qui croît au milieu du bon grain ? »*

*« L'homme qui jette le bon grain, c'est le prince qui a conçu la noble pensée de semer la civilisation, le progrès, et, dans l'avenir, la richesse, une richesse certaine pour son peuple, dans l'Afrique jusqu'ici barbare. »*

Voilà Léopold II absout et presque canonisé. Et, en même temps que lui, même les buts de lucre de la colonisation !

*« Les gens qui dorment autour de lui, hélas ! C'est vous-mêmes qui ne l'avez pas soutenu toujours comme vous le pouviez, catholiques belges, dans ce qui regarde les œuvres de foi et d'humanité (car ce sont les seules dont je veuille et puisse parler du haut de cette chaire). L'ivraie qui se sème, c'est l'esclavage qui se développe, et paraît prêt à tout couvrir; enfin, les ouvriers qui se repentent et qui se lèvent pour arracher l'herbe qui a crû, ce sera vous, j'en ai la confiance, Mes Très Chers Frères, lorsque vous aurez entendu ce discours. Mais ne voyez dans mes paroles qu'un seul désir, celui d'éclairer vos consciences et de servir votre honneur chrétien. Toute autre pensée m'est étrangère. Dans ma bouche, la politique, les intérêts humains, même dans des allusions lointaines, seraient contraires aux devoirs de mon ministère sacré. Je dis donc, tout d'abord, que, comme l'homme de l'Evangile, le prince qui a fondé*

---

<sup>6</sup> Pour ne plus y revenir, je précise que toutes les citations sont faites d'après le document : « *L'Esclavage Africain. Conférence sur l'Esclavage dans le Haut-Congo faite à Sainte-Gudule de Bruxelles par le Cardinal Lavigerie* », 1888, Société Antiesclavagiste, Bruxelles, Procure des Missions d'Afrique, Paris.

*l'œuvre internationale africaine a jeté une bonne et noble semence. »*

Rien n'est plus facile à établir. Dix ans plus tôt, en fait, Lavigerie, Planque et Comboni avaient regardé avec beaucoup de méfiance l'AIA, œuvre laïque et ne faisant pas de distinction entre les missions catholiques et les autres.

*« ... Il m'appartient de constater, parce qu'ils sont publics, et qu'ils se rapportent au sujet que je traite, les mobiles élevés qui ont inspiré votre Roi. « C'est, disait-il dans son invitation aux savants de l'Europe, une idée éminemment civilisatrice et chrétienne: abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, y verser les trésors de la civilisation<sup>7</sup>. » Et dans son premier discours à la conférence internationale il disait encore: « Ouvrir à la civilisation la seule part de la terre où elle n'ait point pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières<sup>8</sup> ». Et enfin, dans l'ordre même de mes préoccupations douloureuses: « L'esclavage, a dit Léopold II, l'esclavage qui se maintient encore sur une notable partie du continent africain, constitue une plaie que tous les amis de la vraie civilisation doivent désirer voir disparaître. L'Association internationale doit mettre un terme à ce trafic odieux qui fait rougir notre époque »<sup>9</sup>*

*« Quelle entreprise donc pourrait être plus noble, plus humaine, plus chrétienne, plus glorieuse ! A elle seule elle suffit pour assurer à son royal auteur, une place parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité et les princes chrétiens les plus dignes de ce nom. C'est ainsi que la bonne semence fut jetée. Tout semblait devoir assurer une moisson sans mélange. Mais il en faut revenir maintenant à ma parabole. « Cum autem dormirent homines », dit elle, « pendant que ses gens dormaient »...*

*« Vous avez donc dormi, catholiques de la Belgique ! Vous n'avez pas donné, au point de vue religieux, à celui de la diffusion des lumières chrétiennes, de la lutte contre la barbarie, tout le concours qui était pour vous un devoir. Votre Roi ouvrait devant vous un pays soixante fois plus grand que le vôtre, peuplé, au minimum, de vingt millions d'âmes, au maximum, selon d'autres, de quarante millions<sup>10</sup>. C'était donc un champ immense d'apostolat et de charité. Y avait-il un but., qui dut exciter davantage le zèle d'un peuple catholique ? Or, je le dis avec tristesse, dans cet ordre d'idées vous n'avez pas assez fait. Je sais bien que tous n'ont pas manqué à leur devoir... »*

(Le prélat rappelle ici les missionnaires belges, morts et vivants, membres des Pères Blancs et fait aussi une politesse, au passage, aux Scheutistes...)

*« Vous avez, dans le monde entier, une réputation incomparable de générosité pour toutes les œuvres charitables, trop grande peut-être au gré de quelques-uns, car elle attire chez vous tous les quêteurs, mais pendant que vous soutenez ainsi les œuvres chrétiennes sur tous les points de l'univers, vous avez trop oublié parfois la partie de l'Afrique qui porte désormais votre nom... »*

L'amalgame continue, alors que la Belgique et le Congo n'ont en commun que la personne du Roi.... Mais voici venir les Forces du Mal !

*« Ce n'est pas tout; pendant que vous dormiez ainsi, l'homme ennemi, la barbarie qui en Afrique est l'ennemie de tous les efforts de l'Europe, a fait son œuvre. Avec le bon grain, je veux dire avec le progrès de l'organisation matérielle et la préparation des richesses futures*

---

<sup>7</sup> Le Roi des Belges dans son invitation à la Conférence. (Note de Lavigerie)

<sup>8</sup> Le Roi des Belges dans son premier discours, septembre 1876 (Note de Lavigerie)

<sup>9</sup> Le Roi des Belges. (Discours de novembre 1876.) (Note de Lavigerie)

<sup>10</sup> Soixante fois est une sous-estimation. Quant aux chiffres de population, Lavigerie ne cite pas deux avis différents, mais les chiffres de Stanley (« Five years... ») dans l'édition anglaise (avec une erreur de calcul) et dans sa traduction française (avec une correction, également erronée !)



*... dus à l'impulsion du Souverain, on a vu l'ivraie croître et menacer de tout envahir. ...*

*« ... déjà apparaissait l'action dévastatrice des métis qui avaient fixé leur centre à Nyangwé. Ils (Stanley et ses hommes) y étaient bientôt rejoints par un mahométan fameux<sup>11</sup>, dont le nom deviendra, un jour, je le crains, plus fameux encore. Une fois sous la main des esclavagistes armés, ces villages, ces nègres paisibles, sans autres armes pour se défendre que leurs bâtons et leurs flèches, étaient voués à une destruction certaine. La seule chose qui distingue ici leurs forfaits, c'est leur rapidité sauvage. Les musulmans sont, en effet, sur tous les points de l'Afrique, au nord, à l'orient, au centre, les ennemis des noirs et leurs bandes, pour employer l'expression trop juste d'un écrivain anglais, ont envahi le cœur de l'Afrique avec le dessein délibéré « de changer ce paradis paisible en un enfer. » C'est que pour eux, je l'ai déjà dit ailleurs, mais il faut le répéter sans cesse k l'Europe, réduire le nègre en esclavage est un droit, j'allais presque dire religieux, puisque c'est sur leurs doctrines qu'il repose. Ils enseignent, avec les commentateurs de leur Coran, que le nègre n'appartient pas la famille humaine, qu'il tient le milieu entre l'homme et les animaux, qu'il est même, à certains égards, au-dessous de ces derniers. Dès lors, s'en emparer, le forcer à servir, est le droit du croyant, et non seulement il n'a pas de remords, mais il trouve une gloire farouche à réduire le noir, comme il y a de la gloire, pour nos chasseurs, à traquer le fauve et à l'abattre. Si le nègre est paisible, on a le droit d'incendier ses villages ; s'il se défend, on a le droit de lui ôter la vie ; s'il fuit, on a le droit de le faire périr dans d'horribles supplices pour épouvanter les compagnons de son infortune et les détourner de l'imiter.*

*Ces droits affreux, les bourreaux musulmans et les brigands qu'ils s'associent, les exercent partout où ils sont les plus forts, depuis les pays soumis aux incursions des Tôuaregs jusqu'aux bords du Nyassa et du Zambèze, maintenant qu'on les a laissés pénétrer jusque là.*

*C'est ce qu'on vient de voir, dans le Manyéma et dans les trois provinces qui l'entourent. A elles quatre, elles avaient plusieurs millions d'habitants, cinq millions, disent les témoins les plus dignes de foi. Aujourd'hui, sauf ceux qui, en petit nombre, ont pu se cacher dans les jungles et échapper à leurs bourreaux, il n'en reste plus un seul. Je me trompe. On a tué les hommes adultes, on a vendu les femmes, mais on a gardé les enfants, je parle de ceux que les esclavagistes ont jugés propres à les aider dans leur métier infâme. Ceux-là ils les élèvent, les forment à l'usage des armes, au vol, au brigandage, et, par une sorte de rage dénaturée, ce sont les enfants des noirs qui, après avoir vu détruire leurs propres villages, massacrer leurs pères, leurs mères, s'en vont maintenant, au loin, assassiner leurs frères, détruire leurs habitations et leurs cultures et faire des esclaves nouveaux. »*

Les faits matériels et les pratiques cités par le prélat sont objectivement vrais. Et ils ont fait partie de la traite partout où elle a existé et quelle que fût son origine. Des faits analogues pouvaient être cités à propos de la traite européenne, par exemple portugaise, qui elle aussi continuait à toucher le Congo. Qui plus est, la traite européenne avait duré bien plus longtemps que la traite Ngwana...

D'autre part, s'il est évident que des traitants musulmans ont prétendu faire reposer l'esclavage sur le Coran, exactement comme les traitants chrétiens prétendaient le justifier par la Bible, l'équation esclavage = Islam est pour le moins sollicitée !

*« Phénomène navrant qui peut à peine paraître explicable. L'audace des musulmans s'est accrue en raison de leurs forfaits. Plus ces forfaits augmentent, plus ils devraient, ce semble, redouter le châtement ; c'est le contraire qui arrive. Eux qui tremblaient auparavant pour leurs caravanes à esclaves à la seule présence des Européens, ont peu à peu pris courage et c'est sous nos yeux mêmes que la dévastation marche, chaque jour, avec une hâte qui tient*

---

<sup>11</sup> Selon toute vraisemblance Tippo-Tippo.

*de l'ivresse. Ils semblent craindre que leurs victimes ne leur échappent, par quelque résolution des pouvoirs européens, et ils s'empressent de tout anéantir. Dans ces derniers temps, je veux dire depuis près de deux années, la chasse infâme a pris un tel développement que, dans le Haut-Congo, tout agonise, c'est l'expression d'un de mes Missionnaires ». (Suit un long catalogue d'exactions et de témoignages à leur sujet)*

*« Que faire donc, en présence d'un tel spectacle? Une parole fameuse peut résumer le sentiment dont je voudrais vous voir animés tous. C'est la parole d'un roi, d'un roi de la Gaule Belgique, né près de vos aïeux, à Tournai, peut-être, où son père est mort. Clovis donc, pendant qu'on l'instruisait de la foi chrétienne et qu'on lui racontait la Passion du Sauveur et les cruautés des déicides, « Ah s'écria-t-il tout d'un coup, en tirant sa framée<sup>12</sup>, que n'étais-je là avec mes Francs ! » Fils de Clovis, Belges catholiques, Jésus-Christ est crucifié encore une fois sur les plateaux de l'Afrique dans la personne de ces millions de noirs. Les cruautés ne sont pas moins grandes, l'abandon est le même; répétez, répétez la parole de votre vieux roi et soyez là avec votre courage et avec votre foi !!!*

*« Mais, que viens-je donc pratiquement demander de vous?*

*« Permettez-moi d'en préciser maintenant les conditions et de vous montrer comment rien n'est plus simple en soi et ne peut être plus efficace.*

*« Dans mes conférences passées – en France et en Angleterre-, j'ai dû me tenir dans les vues générales, parce que, là, l'heure de l'action décisive ne me paraissait pas venue. Je me suis contenté d'y exposer ma pensée principale à savoir que c'est aux gouvernements européens qu'incombe le devoir de supprimer l'esclavage, dans cette Afrique dont ils se sont emparés, et que ce n'est qu'à leur défaut qu'il y faut employer les associations privées. Chez vous, c'est différent: vous êtes en présence de provinces qui agonisent, pour répéter la parole que je vous ai déjà dite, en vous parlant du Haut-Congo. Il faut donc leur venir sans retard en aide, et agir non pas demain, mais aujourd'hui, sous peine de voir tout périr. Du reste en répondant à cet appel, VOUS répondrez aux désirs de votre Roi, et non seulement à ses désirs, mais à ses lois mêmes. Il me suffira pour vous le prouver de vous lire ces deux articles de l'Acte Constitutif approuvé par Lui, à Berlin, pour la fondation de l'Etat du Congo, et accepté ensuite par toute l'Europe comme base de la Constitution des nouveaux Etats africains »*  
( Citations des Articles 6 et 9 du Chapitre I de l'Acte de Berlin)

*« Tout ce que l'on peut désirer est là. La prohibition formelle de la traite, le châtement de ceux qui la pratiquent, la liberté et la protection de toutes les œuvres chrétiennes établies pour l'abolir. En France et en Angleterre j'ai rappelé les conventions du Congrès de Vienne et de la Conférence de Vérone, où la Belgique d'ailleurs n'assistait pas. Ici je n'en veux même pas parler. L'Acte Constitutif du Congo est plus formel encore. Mais avec une telle loi, comment expliquer ces provinces dévastées, ces malheurs des noirs, tels, selon l'expression d'un écrivain anglais «qu'on n'en trouve point de pareils sous le ciel?» Comment, Mes Très Chers Frères? D'une manière bien simple mais qui, hélas, retombe encore sur vous en partie; c'est que les gouvernants ne peuvent tout faire, que leurs ressources si larges qu'elles paraissent, s'épuisent, enfin, que, lorsqu'ils ont fait tout ce qu'elles permettaient, ils s'arrêtent par un principe de sagesse et de justice distributive. Il leur suffit, pour avoir rempli leur devoir, d'avoir ainsi indiqué le but et montré le chemin de l'honneur. Quand ils ont fait tout ce qui est en eux, c'est aux peuples à suppléer à leur glorieuse impuissance et quand il s'agit d'une œuvre religieuse, comme celle-ci, aux catholiques. Et vous, chrétiens de la Belgique, rappelez-vous l'apologue du Sauveur Cum autem dormirent homines. Ne pouvant faire tout à la fois, ayant obtenu trop peu de vous, il a fallu concentrer tous ses efforts sur le Bas-Congo, laisser, pour un temps, le*

---

<sup>12</sup> L'érudition de Lavigerie est ici un peu en défaut, la framée étant une sorte de lance, on voit mal comment Clovis pourrait la dégainer.

*Haut-Congo sans un seul administrateur belge et en fin de compte abandonner ainsi, momentanément, à «l'ennemi» cette portion de l'Etat Indépendant. C'est ainsi que l'ivraie a pu être semée, mais devant cette marée sanglante qui monte, je viens, moi, comme Pasteur, faire ce qu'un autre ne peut faire et vous crier avec l'Apôtre : il faut sortir de ce sommeil qui vous déshonorerait désormais ».*

Bref ! Les moyens manquent à Léopold pour qu'il puisse accomplir la Mission pour laquelle le Tout-Puissant compte sur lui. Il est donc du devoir des Belges de les lui donner, ou du moins de l'aider à les obtenir... par exemple en approuvant que l'EIC prenne quelques libertés avec d'autres articles de l'Acte, ceux relatifs à la liberté du commerce...

L'éloquence de Monseigneur aura un autre résultat encore. Puisque l'œuvre du Roi avait aussi manifestement le soutien de l'Eglise, le chef du cabinet catholique, Auguste Beernaert, proposa aux Chambres l'intervention financière de la Belgique, qui se concrétisa par le prêt de 25 millions de juillet 1890.

*« Cet appel je l'adresse du haut de cette chaire à l'opinion de la Belgique entière, afin qu'elle se fasse entendre. A ceux qui ont l'autorité, afin qu'ils prennent la mesure vraiment efficace et vraiment simple qui peut tout arrêter. Aux jeunes hommes afin qu'ils soutiennent, par leur dévouement personnel, les mesures décrétées par le pouvoir. A la charité des chrétiens afin qu'ils prennent assez sur leur superflu pour permettre à ces croisés nouveaux de se rendre au combat et, s'il le faut, au martyre. Mon premier appel est donc à l'opinion. Elle est la reine du monde. Tôt ou tard, elle force tous les pouvoirs à la suivre et à lui obéir. Mais, chez vous, l'opinion n'a pas suffisamment parlé jusqu'ici. Acceptez-vous encore, Belges chrétiens, de recevoir plus longtemps, sans frémir, les échos de ces boucheries ? »*

*« Peuple de la Belgique, tu es le dernier, ce semble, à qui de semblables questions puissent être adressées! L'amour de la liberté, la noble fierté humaine, tu les a montrés à toutes les pages de ton histoire, et si tu es aujourd'hui un peuple libre, jouissant de tous les droits de la conscience, tu le dois à l'horreur de la servitude et au sang que tu as versé pour ton indépendance!*

*« Je ne veux donc pas croire que ces sentiments d'indifférence existent dans le cœur d'un seul d'entre vous, lorsqu'il s'agit des souffrances, de la servitude et de la mort de tant de millions d'hommes. C'est donc à vous que je fais appel; vous avez une voix, roulez-la comme un tonnerre jusqu'à ce qu'elle soit écoutée. C'est à ceux surtout qui parlent tous les jours à leur pays et aux diverses fractions qui le constituent, que je m'adresse en ce moment. Membres de la presse belge, que je suis heureux de voir dans cet auditoire, je sais cc qui, sur d'autres points, vous divise et ce qui sépare de moi plusieurs d'entre vous; mais ici il ne peut y avoir de divergences, cette cause est de celles sur lesquelles nous sommes tous d'accord, parce que c'est la cause de la pitié, de la justice et de la liberté. Servez d'écho aux voix plaintives qui vous arrivent d'au delà des mers. Ce sont celles de deux millions d'hommes qui périssent, chaque année, sur toute la surface de l'Afrique.*

*« Si un peuple peut parler tout entier, il ne peut tout entier se déplacer et combattre. Il lui faut des volontaires qui s'offrent et combattent pour lui. Cc sont eux que je cherche maintenant du regard parmi vous.*

*« Mais avant de m'adresser à eux laissez-moi protester tout d'abord, puisque j'ai parlé de combat et que je propose une croisade, contre une conséquence qui en a été faussement tirée. On a dit : Vous demandez l'emploi de la force, et par conséquent une nouvelle effusion de sang! Jusqu'ici c'était la main des Arabes ou de leurs auxiliaires qui le répandait, vous y voulez, de plus, la main des chrétiens. A la vérité, si ce malheur était temporairement nécessaire, je ne reculerais pas devant une si douloureuse nécessité ; car le sang jusqu'ici répandu à flots est le sang innocent, le sang des petits et des faibles, et maintenant le sang des bourreaux qu'il faudrait répandre est le sang d'affreux criminels. Ce que je demande est du*



*reste tout le contraire, et ici j'oserai donner le conseil de mon humble mais longue expérience à ceux qui exercent l'autorité. Il leur est facile de rendre impossible, dans l'intérieur de l'Afrique, la continuation de l'effusion du sang, en prenant une mesure infaillible, qui ne dépend que de leur volonté.*

(Il s'agit de l'interdiction de porter des armes)

*« C'est maintenant que je m'adresse à vous, jeunes gens qui voudrez entrer dans cette croisade ...*

*En me rendant tout l'heure dans cette église, j'ai passé devant la statue de ce grand Godefroi de Bouillon, qui a été le chef de vos croisés d'un autre âge. Je me suis souvenu que quand il partit pour délivrer les chrétiens de la Terre Sainte opprimés par les Sarrazins et enger le tombeau du Sauveur, il était suivi de quatre-vingt mille Belges, conduits par les comtes de Flandre et de Hainaut et tout ce que comptait d'illustre la chevalerie de ce temps. Je me suis souvenu de l'enthousiasme, de leur foi, de leur abnégation, de leurs sacrifices, de leurs souffrances, de leur mort. Mais en même temps je me suis rappelé leur gloire. Godefroi, malgré sa piété, aurait-il ce nom dans l'histoire et cette statue lui aurait-elle été élevée par vous au centre de votre capitale, s'il n'avait tout sacrifié dans un sentiment de foi sublime? Dieu le veut! Dieu le veut! disait-il, avec tout son peuple fidèle, mais il parlait ainsi d'un maître qui ne se laisse point vaincre en générosité et qui récompense comme seul il peut le faire, ceux qui ont tout sacrifié pour lui; c'est la même récompense qu'il réserve à ceux qui concourront à votre croisade nouvelle, et pour gage de cette récompense, je vous donne à tous, en ce moment, au nom du Vicaire même de Jésus-Christ, dont je suis ici l'humble organe, ma bénédiction paternelle. Ainsi soit-il »*

L'affaire est entendue : Léopold II est le Chef d'une nouvelle croisade ! On tient, à Bruxelles, une grande conférence antiesclavagiste, qui débouchera sur un document, l'Acte de Bruxelles, et fera ce que nous appellerions un grand tintamarre médiatique autour de « vedettes » comme Lavigerie et Stanley qui ne manqueront pas de manipuler, au profit de Léopold II, l'encensoir et la brosse à reluire.

L'EIC est, de tous les états participants, le seul à présenter un projet véritablement sérieux de lutte contre les esclavagistes. On sait pourquoi ! Léopold II en profite pour faire connaître à l'opinion, dûment mise en condition par le Saint Homme et le Grand Explorateur qu'il est prêt à en découdre avec les ennemis du genre humain pour peu qu'on lui en donne les moyens, c'est-à-dire qu'on oublie les limitations de l'Acte de Berlin. Et effectivement, il n'en tint plus compte, et ceci à un moment où la propagande, en grande partie venue des missionnaires et de leurs organisations de soutien, l'avait rendu pratiquement intouchable. Mais Léopold n'était jamais satisfait et, déjà, il concoctait de nouveaux plans, extrêmement ambitieux, pour son Etat : il voulait l'étendre vers l'est, dans les territoires dominés par les « Arabes », vers le sud-est au Katanga, et vers le nord-est jusqu'à la vallée du Nil. S'il y réussissait, il aurait besoin d'énormes ressources financières, bien plus importantes encore que celles dont il disposait pour le moment. Ainsi commença une politique domaniale qui devait conduire Léopold II à sa perte morale et politique.

Léopold II savait qu'à la longue l'expansion commerciale procurerait à l'EIC des revenus plus importants. Mais il était impatient de nature et talonné par la nécessité. C'est ce qui va lui inspirer l'idée d'une nouvelle politique économique, idée à double face d'ailleurs, qui est à la fois d'intéresser directement l'Etat au commerce, et les compagnies commerciales aux tâches de l'Etat. Il lui paraissait d'ailleurs tout à fait équitable de cueillir les fruits de son labeur acharné. Quoi de plus simple, de plus rapide et de plus rentable pour l'Etat congolais que de s'adonner lui-même au commerce ? La quantité d'ivoire recueillie à la fin des années 1880 ne

cessait d'augmenter.

Une guérilla commerciale allait éclater entre l'EIC et les compagnies commerciales qui avaient à leur tête Albert Thys. Celui-ci, ancien officier d'ordonnance de Léopold II, avait été l'un de ses hommes de confiance aux temps héroïques de l'AIA, puis à la conférence de Berlin. Mieux placé que personne pour savoir que l'Acte de Berlin imposait à l'EIC de respecter la liberté du commerce, il s'y était fié pour entrer dans les affaires et fonder plusieurs sociétés qui avaient leur siège rue Bréderode à Bruxelles. Sa olding, la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'industrie (CCCI) contrôlait la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut Congo (SAB), soutenue par le gouvernement belge, la Compagnie du Chemin de Fer du Congo, la Compagnie du Katanga, la Compagnie des magasins généraux, la Compagnie des produits du Congo, et le Syndicat Commercial du Katanga<sup>13</sup>.

### **La « nouvelle politique économique »**

La Nouvelle Politique Economique de l'EIC soulèvera, comme on sait, une levée de bouclier et un tir de barrage de la part de ceux qui s'intéressaient au Congo. Elle sera aussi à l'origine des abus que l'on désignera ensuite sous le nom de « caoutchouc rouge ». Toutefois, les réactions négatives se produisirent immédiatement, avant même, pourrait-on dire, que l'encre des décrets ne soit sèche, et avant que les atrocités qui allaient résulter de l'application du décret, ne soient connues. Il y aura donc deux « couches » ou deux générations d'*anticongolais* : les opposants à la nouvelle politique économique, qui se recrutaient surtout parmi les gens d'affaires attachés à une certaine orthodoxie capitaliste et libérale, et les opposants humanitaires, dont les campagnes finiront par emporter la place.

La raison de cette opposition de la première heure est simple : les décrets, qui sont décrits plus minutieusement ci-dessous, revenaient à établir un monopole économique de l'Etat. Certes, ce que voulait Léopold et ce qu'on vit surtout, c'est que le Roi se réservait, en fait, un monopole personnel. Mais il était personnel en vertu du pouvoir absolu que détenait le Souverain de l'EIC. Dans un état absolu, le souverain et l'état, c'est tout comme. Les textes toutefois étaient formels: il s'agissait bien d'un monopole d'état, et donc, si l'EIC changeait de forme – par exemple si Léopold décédait subitement, et que la Belgique en héritait par testament – ce monopole appartiendrait bien à l'état, non aux héritiers de Léopold.<sup>14</sup> C'était une position presque hérétique dans une époque libérale.

A partir de 1890, plusieurs décrets stipuleront le partage du Congo en deux zones pour l'acquisition de l'ivoire : la première était destinée aux sociétés privées et la deuxième, bien plus vaste, était considérée comme le domaine privé du roi. Thys attaqua la politique domaniale du Roi, dont il faut bien dire qu'elle ne pouvait prétendre que par des sophismes respecter la liberté du commerce. Les deux hommes se brouillèrent ... La nouvelle politique économique du Roi lui fit aussi perdre le soutien d'A.-J. Wauters, lié financièrement avec Thys et la CCCI, et de sa revue « *Le Mouvement géographique* », qui soutint l'entreprise africaine du Roi dès 1876, avant de prendre ses distances avec la politique du monarque et de soutenir, à partir de 1891, la perspective d'une reprise du Congo par la Belgique. En effet, il était partisan du respect strict de l'Acte de Berlin.

En septembre 1891, le roi publia un décret ordonnant aux commissaires des districts de l'Aruwimi et de l'Ubangi-Uele de se procurer tout l'ivoire possible au nom de l'Etat. Ce décret

---

<sup>13</sup> Thys est le premier des grands hommes d'affaires du Congo. Il est aussi le seul qui aura une expérience effective du travail au Congo, pour y avoir entamé la construction du chemin de fer des cataractes.

<sup>14</sup> Il est peut-être bon de rappeler ici deux choses : d'une part Léopold II n'était pas trop fin connaisseur en matière de droit. D'autre part, si son successeur était l'héritier du Trône, ses héritiers privés étaient ses trois filles, qu'il a tenté de déshériter aussi largement qu'il l'a pu.

fut suivi d'ordres du vice-gouverneur, datés d'octobre 1891 et de mai 1892, interdisant aux indigènes de chasser l'éléphant et de récolter le caoutchouc dans la forêt, à moins de le remettre à l'Etat. Dorénavant, tous ceux qui achèteraient ces denrées seraient reconnus coupables de recel de biens volés. Enfin, tout commerce proprement dit était interdit dans la vallée de l'Uélé.

Ces ordonnances eurent pour effet de créer un monopole d'Etat sur les deux principaux produits congolais : l'ivoire et le caoutchouc. Léopold prétendit qu'il ne s'agissait là que de l'application *lato sensu* d'un décret de 1885 proclamant que « *toutes les terres vacantes appartenaient à l'Etat* ». Ce dernier décret n'avait pas paru excessif à l'époque, mais cette interprétation extensive fut contestée car, en 1892, l'EIC voulait considérer que toutes les terres non occupées ou effectivement cultivées par la population indigène étaient vacantes. En fait, les forêts où l'on chassait l'éléphant et où se récoltait le caoutchouc pouvaient parfois se trouver très loin des villages. Malgré cela, les indigènes estimaient que ces terres leur appartenaient. En instituant ce monopole, l'Etat réussit à acheter l'ivoire et le caoutchouc à des prix nettement inférieurs à ceux pratiqués dans le privé.

Dans la mesure où Léopold II, tout en imposant sa « nouvelle politique économique » par le fait du Prince, daigna tout de même parfois s'en expliquer, son raisonnement est à peu près le suivant. « *En matière de commerce, la liberté, c'est l'absence de discrimination. En effet, si l'on impose des droits de douane, et que l'on frappe les produits de la nation A d'une taxe de 5 % et ceux de la nation B d'une taxe de 10 %, on renchérit ces derniers qui se vendront plus mal. Du moment qu'une mesure décidée par l'EIC – quand bien même il s'agirait d'une interdiction pure et simple - concerne TOUS les commerçants, aussi bien congolais et belges que français, anglais ou hollandais sans distinction, elle ne crée aucune discrimination et n'attend donc pas à la liberté du commerce* ».

Thys résuma la « nouvelle politique » en une plaisanterie amère : « *Voici quel est dorénavant le code commercial de l'EIC : Article 1 : Le Commerce est libre. Article 2 : Il n'y a rien à vendre, ni à acheter...* » Les sociétés commerciales, notamment celles de Thys, qui venaient d'installer à grands frais des postes le long du fleuve Congo et de ses affluents, protestèrent aussitôt. Ceux dont les intérêts étaient ainsi lésés ne furent cependant pas les seuls à réagir contre l'action du roi.

Plusieurs autres personnages disparurent à cette époque de l'entourage du Roi et des bureaux de l'EIC. En fait, tout qui avait un tant soit peu d'indépendance ou d'initiative disparut. Lambermont émit des objections et, selon Woeste. Léopold II « *ne lui pardonna pas de s'être séparé de sa manière de voir* ». Camille Janssen se démit de ses fonctions de gouverneur général. Hubert van Neuss, administrateur général des Finances, critiqua ouvertement les mesures royales, tout comme A. J. Wauters, déjà cité, le très influent directeur du « *Mouvement Géographique* ». Beernaert s'y opposa aussi et il menaça de démissionner. Il fut même question que le Cabinet tout entier en fasse autant et l'on frôla donc la crise ministérielle en Belgique sur les affaires d'un autre Etat !

« *A la fin de 1892, tous les collaborateurs du Roi pendant la première et la deuxième phase de l'œuvre belge au Congo avaient donc cessé d'y participer. M. van Eetvelde, qui s'était de plus en plus isolé d'eux, restait seul en possession de la confiance du souverain, avec l'unique programme d'être l'instrument passif de ses desseins. Cette troisième phase de l'administration de l'Etat de Congo affecta tous les signes d'une dissolution imminente.* » Ce commentaire amer est d'Emile Banning.

Il était déçu de l'attitude du roi. L'amertume aussi bien que des raisons objectives l'incitèrent à rédiger un mémoire qu'il adressa à Léopold II. Il y écrivait notamment « *La doctrine du domaine de l'Etat, telle qu'elle a commencé à se manifester vers 1890 et s'est précisée depuis, est l'exact contrepied de ce régime de franchise commerciale... Elle ne saurait prévaloir ni contre le droit naturel des indigènes qu'elle aurait pour effet de déposséder, ni contre le droit conventionnel des Puissances inscrit dans l'Acte de la Conférence de Berlin* »



Dans sa réponse. Léopold commença sur une note laconique: « *À part les conclusions fausses, le travail de M. Banning est intéressant.* » Puis il poursuivit : « *Il prouve, ce qui est évident, que les Puissances ont entendu placer le bassin du Congo sous le régime de la liberté commerciale la plus complète. Il démontre aussi que ce qu'on entend par liberté commerciale, c'est la faculté pour tous les étrangers de naviguer et de faire du commerce au Congo sur un pied d'égalité avec les nationaux. Il ne prouve rien de plus* » Après avoir travaillé avec lui pendant trente ans. Léopold II cessa toutes relations avec Banning.

C'étaient pourtant les hommes qui connaissaient le mieux les questions coloniales, et qui avaient été des collaborateurs de la première heure de l'entreprise congolaise : le baron Lambermont, Emile Banning, Arendt. Ces hauts fonctionnaires, bien qu'ils eussent servi Léopold II avec passion, ne jouissaient plus guère de la faveur royale. Ils n'avaient pas approuvé la nouvelle politique économique du Souverain, visant à assurer à l'Etat le monopole de l'ivoire et du caoutchouc; ils avaient défendu, contre le Roi, les principes de la liberté commerciale; cela ne leur était pas pardonné. Avec Lambermont, Léopold II n'entretint plus que des relations assez froides. Il avait tourné le dos à Banning. D'Arendt, il devait dire plus tard, faisant allusion à une de ses particularités physiques, qu' « *il marchait toujours avec les pieds et les idées en dedans* ».

Léopold II ne garda autour de lui que des exécutants, intelligents, certes, mais des « Béni-oui-oui » n'ayant d'autre volonté que celle du Maître : van Eetvelde, Cuvelier, Liebrechts... Félicien Cattier remarque en 1898 : « *Il serait difficile d'imaginer une organisation plus centralisée que celle qui a été réalisée dans le Gouvernement central de l'Etat Indépendant du Congo. Le Secrétaire d'Etat en est le chef absolu, bien qu'il demeure lui-même dans la dépendance la plus absolue du Souverain.* »

La carrière de van Eetvelde devient chaotique en multiforme après 1890. Il défend en tous cas fermement la « nouvelle politique économique » : « *C'est le Roi qui de sa poche soutient l'Etat, contester à l'Etat les produits de ses domaines, c'est obliger le Roi de sa poche à couvrir des déficits dont une bonne partie proviendra de l'abandon gratuit de l'exploitation des domaines de l'Etat aux maisons de commerce pour les engraisser bénévolement, maisons qui non seulement ne font rien pour le progrès de la civilisation mais qui l'ont retardé de toutes leurs forces et voudraient le retarder encore afin d'être des Etats, des tyrans dans l'Etat.* »

Après que, sur ces eaux agitées, le bateau de l'EIC ait marqué quelque tangage assez violent pour jeter les passagers dans tous les sens, avec plusieurs redistribution des « portefeuilles », la situation se stabilisa en septembre 1894 et ne bougea plus : van Eetvelde devint alors le seul Secrétaire d'Etat, avec en dessous de lui trois Secrétaire Généraux : le baron de Cuvelier (Affaires Etrangères et Justice), Charles Liebrechts (Intérieur et Défense) et Hubert Droogmans (Finances)

L'équipe Lambermont – Banning - Arendt reparut, en 1895, quand il fut question pour la première fois d'une reprise, parce que ces anciens de l'EIC s'étaient recasés... aux Affaires Etrangères (le premier, secrétaire général du ministère, les deux autres, directeurs généraux). Leur connaissance du Congo leur valut d'être chargés du dossier de la reprise et l'on peut penser que cela ne fit aucun plaisir à Léopold !

Le roi avait peut-être des arguments (ou des sophismes) pour réfuter les critiques de Banning, il n'en reste pas moins que les milieux commerciaux poussaient les hauts cris et jouissaient de puissants appuis. Les décrets furent attaqués au sein même du Parlement belge, au point que le gouvernement demanda au roi de les abroger.

Léopold II refusa et se mit à chercher des soutiens à l'étranger. Puisque c'était à propos de l'Acte de Berlin qu'on lui cherchait noise, il aurait été bien pratique, évidemment, de pouvoir faire état de l'approbation de l'un ou l'autre des signataires de cet Acte. Du côté de la chère

cousine Victoria, on eut tendance à trouver que le cousin « poussait un peu ». Le gouvernement britannique préféra une fois de plus ne pas se mêler de ces histoires. Le roi écrivit alors à Greindl, ambassadeur de Belgique à Berlin, le chargeant de sonder le gouvernement allemand. Greindl fit ce qu'on lui demandait et consulta le baron de Marschall, ministre des Affaires étrangères. Celui-ci répondit que « *les dissensions entre l'Etat du Congo et les sociétés commerciales, ainsi que celles qui ne manqueront pas de s'élever en Belgique, ne peuvent servir que les convoitises de la France* »

Décréter que les terres vacantes appartenaient à l'Etat, cet acte allait à l'encontre d'un engagement international, mais aussi contre la coutume et la règle africaine, selon laquelle il n'y a pas de terres vacantes. Tel était l'avis de Mgr Augouard. Tel était aussi l'avis du Père Vermeersch. « *Au Congo, écrit-il, il est faux de supposer que la terre est vacante. A qui appartient le caoutchouc qui pousse sur la terre occupée par les autochtones du Congo? Aux autochtones et à personne d'autre, sans leur consentement, et une juste compensation. L'appropriation des terres soi-disant vacantes nous met en présence d'une gigantesque expropriation* »

Mais prenant le contre-pied de cette position, un autre jésuite, A. Castelein, se base sur la loyauté de Stanley qui a ramené des traités, pour en conclure à « *l'acceptation de la nouvelle souveraineté par les indigènes* ». Il justifie le travail forcé par la loi divine du travail: « *Le peuple barbare qui se refuse à cette loi ne se civilisera jamais. On peut donc l'y contraindre et comme il ne peut servir que du travail en compensation des services qu'on lui rend pour l'amélioration de son sort, on a double motif pour imposer et exiger ce travail.* » Il évoque aussi la suppression de la traite « *perpétrée, dit-il, par les Arabes* » L'auteur reconnaît qu'il y a eu des abus, mais qui tendent à disparaître...

Le mois suivant, le roi-souverain fut contraint de modifier ses décrets. Un nouveau décret du 30 octobre 1892 divisait les terres vacantes en zones territoriales de trois espèces.

La première, dénommée plus tard le « *Domaine privé* », serait exploitée exclusivement par l'État; elle s'étendait dans les vallées de l'Uélé et de l'Aruwimi au nord-est, de la Mongala et de l'Itimbiri au nord, ainsi que dans une vaste région à l'ouest, entre le lac Tumba et la Lukenie.

La deuxième zone était ouverte aux sociétés commerciales ; elle comprenait la région du Bas-Congo, les deux rives du Haut-Congo depuis le Stanley Pool jusqu'au Stanley Falls (à l'emplacement de Kisangani), ainsi que les bassins fluviaux de la Ruki, de la Lulonga et du Kasai.

La troisième zone, restée libre, couvrait les territoires restants, récemment occupés ou à explorer par de futures expéditions.

En réalité, la zone libre n'était pas ouverte à tout le monde. D'importantes concessions y avaient déjà été accordées en août 1892 : dans les bassins de la Lopori et de la Maringa à l'Anglo-Belgian India Rubber Company (*ABIR*), d'Arthur Vandennest, futur sénateur belge, et dans celui de la Mongala à la Société anversoise du Commerce du Congo, couramment dite « *l'Anversoise* », d'Alexandre de Browne de Tiège.

L'*ABIR* était théoriquement dirigée par un Anglais, le colonel North. Il apparut cependant que celui-ci n'avait aucun intérêt financier dans cette société et qu'il était l'homme de paille de Léopold II. Les sociétés commerciales reçurent en outre le droit d'administrer au nom de l'Etat les zones qu'elles occupaient et de récolter le caoutchouc par l'impôt levé sur la population en nature (notion tout à fait floue et prêtant aux pires excès). Leurs employés, très mal payés, mais bénéficiant d'une participation aux bénéfices, se rendirent coupables de mesures d'extorsion, qui suscitèrent plus tard de nombreuses critiques

En plus de ces deux concessions commerciales dont on vient de parler, des terres situées entre les lacs Tumba et Léopold II furent concédées en octobre 1892 à un mystérieux « duc de Saxe-Cobourg-Gotha », qui n'était bien sûr nul autre que Léopold lui-même. Un décret de 1896 allait encore étendre cette concession, qui constitua un Domaine de la Couronne dont l'existence ne fut officiellement révélée que plusieurs années plus tard.

Les sociétés de Thys allaient suivre et acquérir des concessions, avec pour résultat qu'en 1905 une grande partie de l'exploitation du pays était entre les mains de sociétés concessionnaires (mais non à charte, donc sans droits régaliens). C'était le cas notamment pour les districts de l'Aruwimi, des Bangala, de l'Equateur et du Kwango, où l'administration était en pratique au service de celles-ci.

Le Secrétaire d'Etat van Eetvelde s'est beaucoup impliqué, semble-t-il, dans l'apaisement du conflit avec Thys.

*“Ce conflit devient aigu; on attaque (violemment) le Secrétaire d'Etat Van Eetvelde qui se défend avec vigueur tout en recommandant au Roi la modération. Un décret de octobre 1892 crée une situation transactionnelle qui, dans la pensée de son auteur (B' Van Eetvelde), doit cesser en 1900, quand la Belgique va se prononcer sur l'annexion du Congo: la paix était faite avec le groupe économique créé par le colonel Thys, on s'attache à lui être agréable chaque fois que l'occasion présente”, écrit-il. Ou encore : “Dans ce double ordre d'idées, je voudrais que l'Etat prît spontanément des mesures libérales qui ne (léseraient) pas nos intérêts actuels, favoriseraient plus de commerce, et nous permettraient de défendre avec plus de fondement qu'aujourd'hui la politique économique du Congo.”*

Il semble que ses collègues trouvaient van Eetvelde ambitieux et lui battent froid. *“Je tiens à montrer à ceux qui s'en vont colporter que je suis l'homme de toutes les besognes, qu'au moins je ne le suis pas, uniquement pour garder ma place. Et je le tiens d'autant plus que je puis bien m'accommoder du boycottage actuel, quelques mois, mais que je ne saurais y plier à jamais mon existence »*

L'une des conséquences de la « Croisade Antiesclavagiste » fut, on le voit, de ne préserver les populations de l'esclavage que pour les jeter dans le « caoutchouc rouge ». À la fin de 1892, les fonctionnaires de l'EIC reçurent l'ordre d'augmenter les productions, surtout du caoutchouc. En 1893, on vendit pour trois millions et demi d'ivoire à Anvers et pour plus d'un million de caoutchouc. Deux ans plus tard, les quantités de caoutchouc vendues avaient doublé et son prix n'avait cessé de croître. Du point de vue financier, la politique du caoutchouc prenait de plus en plus les apparences d'un pactole.

Mais cela, comme disait Kipling, est une autre histoire...

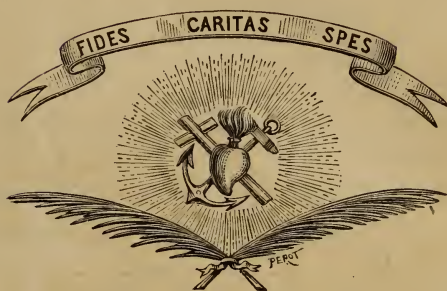
Bonne lecture !

Guy DE BOECK

A L'ASSAUT  
DES  
PAYS NÈGRES

JOURNAL  
DES MISSIONNAIRES D'ALGER  
DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

« Duc in altum, et laxate retia vestra in  
capturam. » (S. Luc, v, 4.)



PARIS

A L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT  
12, RUE DU REGARD

LILLE

CHEZ LE R. P. LOUAIL, MISS. D'AFRIQUE  
RUE WATTEAU, 2

MAISON-CARRÉE (ALGÉRIE)

CHEZ LES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE  
D'ALGER

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés.





**Le Cardinal Lavignerie.**

## AU LECTEUR

---

Depuis quelques années, il s'est produit en faveur de l'Afrique centrale un de ces prodigieux élans que l'on rencontre parfois aux grandes époques de l'histoire, et que la philanthropie seule est insuffisante à expliquer.

Livingstone avait dépeint depuis longtemps déjà les horreurs de la traite, ces bandes d'esclaves enchaînés misérablement, et marquant de leurs ossements blanchis les mystérieux sentiers des grands lacs équatoriaux : mais la noble tâche entreprise par ce héros de la civilisation avait rencontré bien peu d'imitateurs.

Les missionnaires catholiques du Zanguebar, et à leur tête le regretté Père Horner, pleuraient de douleur en contemplant, à Zanzibar même, le marché humain qui s'y tenait sous les yeux de l'Europe entière, et dont l'abolition ne remonte pas encore bien loin. Combien ces cœurs dévoués auraient voulu aller planter la croix dans les sombres vallées de l'Ounyamouézi, et dire à ces frères ensevelis dans la mort : « Sortez de votre sommeil, et contemplez la lumière du Sauveur. »

L'Église, en mère sage et prudente, ne crut pas le moment venu de mettre la main à ce rude labeur. L'Épouse du Christ



ne peut se trouver en butte aux railleries des sectaires et se faire appliquer cette parole des saintes Lettres : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare*. D'ailleurs il fallait des ressources immenses et une légion de nobles recrues toujours debout pour combler les vides occasionnés par les pacifiques combats de l'Évangile.

Pendant ce temps, un courageux Américain, Stanley, dont le nom personnifie la plus grande entreprise moderne, traversait l'Afrique de part en part, après avoir visité maints royaumes nègres, étonnamment peuplés, mais abâtardis par un grossier fétichisme et la plus honteuse polygamie.

Nous laissons M<sup>gr</sup> l'archevêque d'Alger raconter, dans la lettre qui sert de préface à cet ouvrage, comment cet intrépide explorateur provoqua la formation d'une société internationale africaine, et comment aussi N. S. P. le Pape Pie IX daigna faire appel aux prêtres de la société de Notre-Dame des missions d'Afrique, d'Alger, pour l'évangélisation de ces pays barbares.

Des extraits de leur journal de voyage ont été publiés à différentes reprises; il restait à en former un tout capable d'édifier les lecteurs catholiques sur les difficultés innombrables de ce laborieux apostolat. Dans ce but, nous avons puisé, dans une volumineuse correspondance de quatre années, tous les faits intéressants dont le journal ne faisait qu'une mention incomplète, et nous les avons insérés dans le corps du récit.

De précieuses indications sur le caractère, les coutumes et les mœurs des peuplades de l'Afrique équatoriale, nous ont aussi été fournies par les caravanes subséquentes; — elles n'ont pas été négligées.

Parfois nous avons invoqué, à l'appui des observations faites par les missionnaires, le témoignage de précédents explorateurs; parfois aussi nous avons dû constater entre eux des divergences assez notables. Ceux-là n'ont écrit que par obéissance, et la simplicité de leur journal est un gage assuré de sa sincérité; ceux-ci se sont peut-être trop laissés

entraîner par l'imagination et un enthousiasme de commande.

Pour l'orthographe des noms de villages, rivières et peuplades, nous nous sommes rapprochés autant que possible de celle déjà fixée par Livingstone, Cameron et Stanley. Il est bon cependant de noter que les mêmes lieux sont quelquefois désignés sous plusieurs appellations différentes ; c'est d'abord le nom même du chef, qui change malheureusement trop souvent ; puis un nom tiré des propriétés ou qualités de l'endroit, enfin un terme générique. Le Père Ruellan, ayant un jour interrogé quatre naturels sur le nom de leur bourgade, rapporte qu'il en reçut quatre réponses différentes. D'autres fois, tout en s'accordant assez sur les consonnes d'un mot, les nègres varient à qui mieux mieux sur les voyelles : ajoutons que l'orthographe anglaise, dont les voyelles n'ont pas un seul et unique son, fournit un nouvel élément de confusion ; et l'on comprendra sans peine qu'il soit facile de se perdre et de commettre quelques erreurs au milieu d'un tel chaos.

Livingstone terminait ainsi une lettre qu'il écrivait, le 1<sup>er</sup> mai 1872, de Tabora, au *New-York Herald* : « Tout ce que je peux ajouter dans mon isolement est ce vœu sincère : Puissent les bienfaits du ciel descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à faire disparaître l'esclavage, cette plaie saignante de l'humanité. » Bien que nous soyons intimement persuadés que le salut de l'Afrique ne viendra que par la croix, nous ne sommes pas injustes envers ceux qui travaillent, dans la sincérité de leur cœur, à sa régénération, et nous leur accordons hautement le tribut d'hommages et de reconnaissance auquel ils ont droit.

« Qu'un homme, dit Chateaubriand, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire ; il illustre sa famille et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire, dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse,

## AU LECTEUR

sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu... de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice? »

« Voilà pourtant votre ambition, votre égoïsme, » s'écriait M<sup>gr</sup> Lavigerie, en adressant ses adieux aux derniers missionnaires, « c'est de tomber inconnus pour la cause de la vérité, de la charité, de la civilisation, pour sauver ces pauvres âmes déchues, pour détruire les horreurs de l'esclavage. Et s'il en est qui succombent, d'autres viendront après vous; car nous jurons, la société des missionnaires et moi, de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que d'abandonner ces missions de l'Équateur; et ce serment, nous le tiendrons. »

L'élan est donné, à l'Europe catholique de le soutenir, et de répondre de plus en plus généreusement à l'appel du Souverain Pontife, pour cette nouvelle croisade contre la barbarie musulmane et la sauvagerie africaine.

G. L.

---

## EN PRÉPARATION

POUR FAIRE SUITE A CE PREMIER VOLUME

1° A LA COUR DE MTÉSA, journal de la mission du Victoria-Nyanza.

2° AUTOUR DU TANGANIKA, journal de la mission du Tanganika.

# PRÉFACE

---

## LETTRE DE M<sup>GR</sup> LAVIGERIE

ARCHEVÊQUE D'ALGER

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE DE LA TUNISIE, DU SAHARA, DU SOUDAN  
ET DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

---

## LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

### I

Origine des missions de l'Afrique équatoriale. — Apostolat catholique sur le littoral africain. — Explorations dans le centre du continent. — L'association internationale africaine de Bruxelles.

Les missions de l'Afrique équatoriale sont nées, il y a quatre ans à peine, du mouvement providentiel qui dirige, surtout depuis la seconde moitié de ce siècle, vers le continent africain les efforts du monde civilisé. Ces missions en sont, en effet, comme la conclusion et le couronnement logiques.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées, dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces barbaresques. A l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte ont renoncé à leur antique



piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes de l'Atlantique la république dite de Libéria. L'Angleterre a créé au sud la grande colonie du Cap. Les Hollandais ont fondé les républiques d'Orange et du Transvaal. Enfin les traités conclus entre le sultan de Zanzibar et la Grande-Bretagne assurent aux Européens la liberté des transactions, depuis la terre de Natal jusqu'à l'entrée de la mer Rouge.

Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Église y développait ses légions pacifiques. Les fils de saint François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte, le pays des Gallas ; ceux de saint Vincent de Paul, dans l'Abyssinie ; les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal, partout où la charité et le dévouement héroïques que leur a inspirés leur saint fondateur peuvent faire aimer et bénir le nom catholique ; les Missions Africaines de Lyon, sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomey ; celles de Vérone, établies par M<sup>gr</sup> Comboni, dans les provinces récemment conquises du sud de l'Égypte ; les Pères de la compagnie de Jésus, à Madagascar et au Zambèze ; les Oblats de Marie, à Natal ; le clergé d'Irlande et d'Angleterre, dans la colonie du Cap ; celui du Portugal, au Benguela ; celui d'Espagne, au Maroc ; celui de France, en Algérie. En un mot, aucun point des trois côtes que baignent la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Indien n'échappe à ce siège immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham ; et on ne peut douter, à tous ces signes, que nous n'assistions à l'un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations.

Mais si les rivages de l'Afrique étaient tous occupés par les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas de même de l'intérieur. Il semblait, au contraire, leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie cette hardie tentative. C'est seulement depuis vingt années que le voile qui couvrait ces régions inconnues a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides : Burton, Cameron, Speke, Nachtigal, Schweinfurt, et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres, ma plume n'a pas besoin de les écrire. On s'est bientôt passionné pour les découvertes et le courage de ces voyageurs, et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive.

Jusqu'à-là toutes les tentatives sur l'intérieur de l'Afrique étaient

isolées. Chaque nation, chaque société savante, chaque individu agissait d'après ses vues propres. En 1876, à la suite de la publication des voyages de Livingstone et de Stanley, S. M. le roi des Belges conçut la pensée d'une Association internationale qui reliait et dirigerait tous ces efforts. Voici comment ce prince traçait lui-même à cette société le programme de son action : « Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, disait-il dans le discours d'ouverture de la première conférence, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès. Il faut donc convenir, ajoutait-il, de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à cette noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès, c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir. »

Ainsi, en Europe, l'Association internationale africaine de Bruxelles se proposait de provoquer le concours de toutes les nations civilisées et d'obtenir leur contribution volontaire. Ce premier résultat a été immédiatement poursuivi. Des assemblées savantes, ou même politiques, des princes, et à leur tête le roi des Belges lui-même, avec une générosité persévérante et vraiment royale, ont préparé le budget de ce qu'ils appelaient une croisade contre la barbarie.

J'insiste sur ces points, quoiqu'ils puissent paraître au premier abord étrangers à mon sujet. Ils sont mon sujet même, car on ne comprendrait pas bien l'origine et l'organisation des missions de l'Afrique équatoriale, si on ne connaissait ces détails. C'est, en effet, pour ne pas se laisser devancer par des sociétés étrangères que le Saint-Siège a réglé, comme il l'a fait, ce qui concerne ces missions. Le champ d'action qu'il leur a tracé est exactement le même que celui qu'a déterminé, pour ses explorations, l'Association de Bruxelles. Ce champ est « limité, ce sont les termes mêmes du programme de cette société, à l'orient et à l'occident par les deux mers ; au midi, par le bassin du Zambèze ; au nord, par les conquêtes du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant. » Cette région, qui s'étend du 10° degré de latitude nord au 15° degré de latitude sud, est précisément, comme je le dirai tout à l'heure, celle où les missions de l'Afrique équatoriale sont établies.

L'Association de Bruxelles se proposait de créer tout d'abord, en Afrique, des centres d'exploration et d'influence, ou, comme elle les appelle, des stations scientifiques et hospitalières sur certains points plus importants.



« De ces stations (ce sont les propres paroles de la déclaration officielle de l'Association), les unes devront être établies en nombre très restreint sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique, aux points où la civilisation européenne est déjà représentée, à Bagamoyo et à Loanda, par exemple. Elles auraient le caractère d'entrepôts destinés à fournir aux voyageurs des moyens d'existence et d'exploration. Elles pourraient être fondées à peu de frais, car elles seraient confiées à la charge des Européens résidant sur ces points.

« Les autres stations seraient établies dans les centres de l'intérieur les mieux appropriés pour servir de bases aux opérations. On commencerait par les points qui se recommandent, dès aujourd'hui, comme les plus favorables au but proposé. On pourrait signaler, par exemple, Oujiji, Nyangwe, Kabébé, résidence du roi, ou un endroit quelconque situé dans les domaines de Muata-Yamvo. Les explorateurs pourraient indiquer plus tard d'autres localités où il conviendrait de constituer des stations de ce genre.

« Laissant à l'avenir le soin d'organiser des communications sûres entre ces stations, la conférence exprime surtout le vœu qu'une ligne de communication, autant que possible continue, s'établisse de l'un à l'autre Océan, en suivant approximativement l'itinéraire du commandant Cameron. La conférence exprime également le vœu que, dans la suite, s'établissent des lignes d'opération dans la direction nord-sud. »

Comme je le dirai plus bas, ce sont ces mêmes points que les missionnaires d'Alger ont reçu la charge d'occuper, lorsqu'ils ne sont pas évangélisés déjà, comme ceux du littoral, par d'autres congrégations religieuses. La raison de cette identité de résolutions est toujours la nécessité pour l'Église de ne pas se laisser prévenir, dans ces régions neuves encore, mais qui bientôt devaient se trouver ouvertes aux influences de l'Europe.

L'Association internationale de Bruxelles, en effet, entreprenait avec une rare ardeur la réalisation de son programme. Des officiers de l'armée belge, des savants de la même nation répondaient à l'appel de leur roi, pour affronter tous les périls. Plusieurs ont déjà payé de leur vie leur courageuse initiative. Mais ceux qui tombent sont bientôt remplacés. Ce ne sont plus même des explorateurs isolés, ce sont des expéditions véritables. L'or n'est pas plus épargné que les hommes. Aussi, sous cette impulsion vigoureuse, une ligne non interrompue de stations s'établit à l'orient depuis Zanzibar jusqu'au Tanganika; là les explorateurs belges ont fondé leur établissement central de Karéma, tandis qu'à l'occident Stanley remonte

le cours du Congo, en formant des comptoirs sur ses rives. Le jour est donc proche où les représentants de l'Association internationale africaine, venant, les uns de l'océan Atlantique, les autres de l'océan Indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves africains, le Nil et le Congo.

On ne peut le nier, c'est là une grande entreprise, plus grande encore que celles qui tendent à percer les continents pour rapprocher simplement les distances, car ici des peuples entiers, ensevelis dans la mort, seront appelés à la lumière et à la vie.

Mais cette œuvre, la conférence de Bruxelles ne peut la réaliser qu'à demi; elle ne peut, pour mieux dire, que la préparer. En ouvrant les routes de l'équateur africain aux explorateurs et aux marchands, elle les ouvre à l'Évangile, et ce sera là, sans qu'elle l'ait cherché, sa gloire immortelle. L'Association internationale africaine ne s'occupe, elle l'a solennellement déclaré, d'aucune religion. Comment le ferait-elle? Les membres qui la composent appartiennent à tous les cultes. La plupart même sont protestants. Plusieurs ont affiché la libre pensée. Sans s'opposer à la prédication du christianisme, en déclarant même qu'ils accordent leur protection et leur concours matériel à ses envoyés, ils en font dans leurs projets abstraction complète, et annoncent qu'ils borneront leurs efforts à la science, au commerce et à l'industrie.

C'est dans ces termes qu'en 1877 la question de l'Afrique équatoriale se posa devant le monde chrétien et devant le Saint-Siège apostolique.

## II

Pie IX et l'Afrique centrale. — Commencements de la société des Missionnaires d'Alger. — M. Girard et les trois premiers novices.

Pie IX était à la fin de sa longue carrière. C'était la dernière année de cet immortel pontificat qui avait vu « toutes les extrémités des choses humaines ». Le regard du vieux et saint Pontife se portait avec tristesse sur le monde catholique, où la haine de l'impiété semblait vouloir tout lui ravir, lorsque pour la première fois le cardinal Franchi, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, appela son attention sur les travaux de la conférence de Bruxelles et sur l'avenir nouveau qui se préparait pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pie IX en comprit sans peine toute l'importance. Il ne

s'agissait de rien moins que d'un pays presque aussi grand que l'Europe, et dont quelques-uns estimaient la population à cent millions d'âmes. Le chiffre pouvait sans doute être contesté ; mais on apprenait avec certitude que l'intérieur de l'Afrique équatoriale, jusque-là représenté comme un désert stérile et mortel, avait, au contraire, des populations denses et agglomérées, des richesses naturelles sans nombre, des paysages enchanteurs. En beaucoup de lieux, le climat était salubre et tempéré, grâce à l'élévation des plateaux, au voisinage de grands lacs et de hautes montagnes, quelques-unes couvertes de neiges éternelles. Il était évident que, dans de semblables conditions, l'Afrique équatoriale allait être envahie, non moins évident que les protestants, qui avaient pris l'initiative et qui dominaient par le nombre dans la conférence de Bruxelles, allaient tenter de s'établir dans ces régions. Déjà les bulletins des sociétés évangéliques de Londres et de New-York annonçaient tout un plan de conquêtes et promettaient des subsides qui s'élevaient à plus de cinq millions par année : autant pour une seule mission que l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour le monde entier.

Le grand Pape qui allait mourir, mais dont l'âme conservait toutes les ardeurs généreuses, comprit les dangers d'une telle situation. Il vit aussi l'obligation providentielle imposée au Saint-Siège d'y pourvoir sans délai ; « car c'est à la vérité dont l'Église est dépositaire, disait-il, et non à l'erreur qu'a été dite la grande parole : « Allez et enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Par son ordre, la Sacrée Congrégation de la Propagande s'adressait donc, vers la fin de 1877, aux chefs des principales missions de l'Afrique, pour leur demander des renseignements utiles à la réalisation des pensées du Saint-Père. Les prélats consultés, et j'avais l'honneur d'être de ce nombre, furent unanimes à reconnaître la nécessité de ces missions nouvelles et l'urgence de leur fondation dans les lieux où la Société internationale africaine allait établir ses centres d'action.

Mais ici une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressources nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse ? Les congrégations déjà établies en Afrique ont chacune d'immenses régions à évangéliser, et toutes leurs forces sont absorbées par les œuvres déjà commencées, ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble et à la dernière venue des sociétés apostoliques du continent africain : j'ai nommé la société des Missionnaires d'Alger.

Beaucoup de lecteurs ignorent absolument son histoire, partagent



sur elle des erreurs plus ou moins accréditées, et la confondent souvent avec les Missions Africaines de Lyon. Puisque c'est notre petite Société que, malgré sa faiblesse, la Providence a choisie pour être l'instrument de ses desseins dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, il n'est pas inutile d'en dire ici quelques mots.

La société des Missionnaires d'Alger a commencé il y a douze ans, en 1868. Elle est née, comme d'elle-même, des charges imprévues que nous imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue; je cherchais donc vainement dans son sein des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos asiles et de nos orphelinats arabes, et je regrettais de ne pas trouver une société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour que je méditais sur ces pensées, je vis entrer chez moi le supérieur de notre grand séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *Père éternel*, à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait, lui aussi, depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant par les armes de la France chrétienne les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la vérité et la justice, c'est-à-dire l'Évangile de Notre-Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées, et que c'était la seule espérance de les voir réalisées qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de mission. Ce jour-là donc, ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, digne en tout d'un tel père, entrant chez moi avec trois élèves de son séminaire, me dit :

« Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le commencement de l'œuvre que nous avons désirée. »

Je le vois encore courbant sa tête blanche, s'agenouillant avec ses trois séminaristes, et me demandant de bénir et d'accepter leur dévouement. Je les bénis, en effet, plein à la fois d'étonnement et d'émotion, car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre, qui répondait à mes préoccupations du moment, me paraissait comme surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les interrogeai longuement; je fis, comme je le devais, toutes les objections possibles. Ils y répondirent, et mon consentement fut enfin donné pour un essai à titre d'épreuve.

C'est ainsi que l'œuvre a commencé bien humblement par les éléments en apparence les plus faibles : un vieillard déjà près de la tombe, trois jeunes gens, trois enfants, qui entraient à peine dans la vie.

J'étais incapable, je l'ai déjà dit, de m'occuper moi-même de l'œuvre de leur formation, et il fallait cependant, pour une vocation spéciale, les séparer du grand séminaire. La Providence me fournit tout elle-même en envoyant à Alger, pour y chercher un climat plus doux, deux saints religieux, morts tous les deux aujourd'hui. L'un appartenait à la Compagnie de Jésus, l'autre à la Société des Prêtres de Saint-Sulpice. Ils me demandaient en ce moment même une occupation compatible avec leurs forces ébranlées. Je leur confiai nos trois séminaristes, dans une pauvre maison de louage située sur les hauteurs d'El-Biar, qui dominent Alger vers le sud. Là autrefois l'armée française, venant de Staouéli, força ce vieux nid de pirates musulmans à mettre fin à la lutte, et à ouvrir au monde civilisé les portes de la barbarie. Tel fut le premier noviciat. Je le rappelle, parce que je suis touché de voir réunis autour du berceau de nos œuvres africaines un fils de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité, un fils de saint Ignace, l'apôtre de la foi, un fils du vénérable M. Olier, l'apôtre de la sainteté ecclésiastique, comme pour indiquer par avance à nos missionnaires les trois vertus les plus nécessaires à leur apostolat. Ces commencements durèrent une année. Depuis un autre religieux de la Compagnie de Jésus, un homme de Dieu, lui aussi, dont je n'écris le nom qu'avec vénération et reconnaissance, le R. P. Terrasse, actuellement *socius* du Provincial de Lyon, prit la direction du noviciat définitif. Enfin, après six ans, les missionnaires, dont la règle est aujourd'hui autorisée par le Saint-Siège et la Société reconnue par l'État, se gouvernèrent eux-mêmes par des supérieurs choisis dans leur sein, et sous mon autorité paternelle. Leur maison-mère est à la Maison-Carrée, près d'Alger.

Toutes les histoires ont leurs époques héroïques, aussi bien celles des sociétés religieuses que celles des sociétés humaines. Nos missionnaires sont encore dans ce temps-là. C'est l'observation que me faisait dernièrement un homme éminent, supérieur général d'une congrégation religieuse, qui prêchait une retraite à leur maison-mère. Il s'étonnait de la sévérité de leurs règles et du courage avec lequel elles sont suivies : dormir sur la terre nue ou sur une planche, être pauvrement vêtu, se contenter de la nourriture la plus grossière et la plus frugale, supporter les ardeurs du climat, maintenir au milieu de tout cela une régularité constante, persévérer

durant les huit jours de leurs exercices dans la prière et dans le plus absolu silence. « Voilà, me disait ce bon supérieur, — qui avait voulu se mettre à leur ordinaire, même au réfectoire, — ce que l'ardeur des premiers temps peut seule faire supporter. »

En 1877, époque où fut soulevée la question des missions de l'Afrique équatoriale, les orphelinats de l'Algérie voyaient chaque jour diminuer le nombre des enfants adoptés par nous et qui parvenaient à l'âge d'homme. Nous pouvions donc songer à d'autres œuvres.

### III

Adresse au Saint-Père. — Création par S. S. Léon XIII de quatre centres de missions dans l'Afrique équatoriale. — Premier départ. — Mort du R. P. Pascal.

C'est dans ces circonstances que les prêtres de la Société voulurent mettre personnellement leur dévouement et leur vie au pied du Souverain Pontife. Ils le firent dans cette adresse qui n'est pas indigne des premiers temps de l'Église :

« Prostrés aux pieds de Votre Sainteté, les prêtres missionnaires soussignés, membres de la Société des Missions d'Alger, la supplient de leur accorder sa bénédiction paternelle.

« Ils viennent tous, Très Saint-Père, vous offrir leurs cœurs, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie s'il le faut, pour les missions de l'Afrique équatoriale, pour défricher ce champ nouveau, redoutable sans doute à la nature, mais où, avec l'appui de Dieu, la grâce pourra faire de si abondantes moissons.

« Tous, Très Saint-Père, ils n'ont qu'un seul désir : aller, sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie qu'ils n'ont pas encore entendue et mourir en les servant, sachant que ceux qui abandonnent pour Notre-Seigneur tout ce qu'ils ont sur la terre, recevront le centuple dès ici-bas en consolations et en grâces, et ensuite la vie éternelle.

« C'est dans ces sentiments, Très Saint-Père, que nous supplions Votre Sainteté d'agréer l'entier sacrifice que nous lui faisons de nos volontés, de nos personnes, de notre vie, pour le salut de la pauvre Afrique équatoriale. »



Parler ainsi, je le sais, n'est pas difficile ; mais lorsque les paroles sont suivies par les actes, lorsqu'on sait qu'en moins de deux ans sept d'entre ceux qui avaient signé cette lettre ont tenu ce qu'ils avaient promis et ont été les victimes de leur charité, en remerciant Dieu de leur mort comme d'une grâce ardemment désirée, on ne peut s'empêcher d'envier leur sort.

C'est au mois de janvier 1878 que deux missionnaires d'Alger furent chargés de porter à Rome l'expression de ces sentiments et d'y recevoir les ordres du Saint-Père. Mais déjà le Pontife, à l'appel duquel ils venaient répondre, était près d'obtenir la récompense de ses luttes et de ses vertus. Pie IX mourut au moment où il allait signer le décret, déjà préparé par la Propagande, pour la création des missions de l'Afrique équatoriale. Nous avons la confiance qu'il prie pour elles dans le ciel.

C'est Notre Saint-Père le pape Léon XIII qui, par un rescrit daté du 24 février, quatre jours seulement après son élection au Souverain Pontificat, réalisa le projet de son prédécesseur. Héritier de sa puissance, il le fut aussi de sa sollicitude pour les pauvres peuples de l'intérieur de l'Afrique. L'organisation ainsi commencée fut complétée par les décrets de la Propagande. Quatre centres de missions destinés à devenir dans la suite autant de vicariats apostoliques ont été ainsi successivement créés : le lac Nyanza, le lac Tanganika, Kabébé, capitale des États du Muata-Yamvo, et l'extrémité nord du cours du Congo. C'étaient les centres mêmes où les explorateurs Européens se proposaient de fonder leurs stations.

En même temps qu'il assignait un si vaste champ à leur zèle, le Souverain Pontife demandait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et à celle de la Sainte-Enfance de fournir à ces nouveaux apôtres les subsides nécessaires à leur long voyage, à leur premier établissement, ainsi qu'à l'adoption et à l'éducation de jeunes noirs infidèles.

C'est le 25 mars, un mois à peine après avoir reçu leur mission du Saint-Siège, que nos premiers missionnaires partirent pour Zanzibar.

Ils étaient au nombre de dix, à savoir :

Pour la mission du lac Nyanza :

Les RR. PP. LIVINIAC	du diocèse de Rodez
GIRAULT	» d'Angers
LOURDEL	» d'Arras
BARBOT	» de Bayeux
le Frère AMANCE	» de Rodez.

Pour la mission du Tanganika :

Les RR. PP. PASCAL	du diocèse de Viviers
DENIAUD	» de Nantes
DROMAUX	» de Cambrai
DELAUNAY	» d'Angers
AUGIER	» de Belley.

Je n'écris ces noms qu'avec respect, comme on écrivait, dans les premiers temps de l'Église, ceux des confesseurs et des martyrs. Un seul d'entre eux a succombé jusqu'à ce jour, il est vrai, car la mort a beaucoup plus épargné cette première caravane que celle qui l'a suivie; mais tous ont souffert pour Notre-Seigneur ce que souffrent les martyrs : la maladie, la faim, les angoisses, les embûches, et l'on peut bien dire de chacun d'eux ce que la sainte Église dit de l'un des saints de notre France : *Quem etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit.*

Je ne les suivrai pas dans leur long et périlleux voyage. Je veux seulement déposer en passant une fleur, je veux dire une marque de mon souvenir paternel, sur la tombe du premier martyr de la charité dans cette mission où il sera suivi, où il a déjà été suivi par tant d'autres. J'écris ces lignes le jour même de la fête de saint Étienne, et l'Église l'honore d'un culte spécial, précisément parce qu'il a été son premier martyr. Le Père Pascal, supérieur de la mission du Tanganika, était vraiment la victime désignée. C'était un saint consommé, malgré sa jeunesse, consommé par l'humilité, la charité, la pureté évangélique, le zèle qui le dévorait. Il est mort, comme Moïse, avant d'entrer sur la terre après laquelle il avait soupiré. C'est le 18 août, deux mois seulement après avoir quitté Zanzibar, qu'il a succombé, à l'extrémité de l'Ougogo, entouré de ses frères, et faisant à Dieu, pour le salut des pauvres noirs, le sacrifice de sa vie.

« Nous n'en pouvions croire nos yeux, écrivait un de nos missionnaires; quoique nous eussions vu souffrir chaque jour le Père Pascal, et assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous espérions que le bon Dieu le conserverait à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu, que sa sainte volonté soit faite! Notre consolation est de penser que du haut du ciel il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires, et surtout celle de souffrir et de gagner des âmes.

Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes de notre cher et vénéré confrère. »

C'est dans ces sentiments et à travers ces épreuves que les neuf missionnaires survivants arrivèrent au terme de leur voyage; ceux qui se rendaient au Tanganika, à la fin de janvier 1879; ceux qui se sont établis dans l'Ouganda, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix mois depuis leur départ d'Alger; les seconds, *un an deux mois et vingt-cinq jours*. Ces chiffres montrent en partie ce que renferment d'obstacles les missions de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ils montrent aussi ce qu'elles demandent de sacrifices et de ressources, et combien les allocations de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, si considérables qu'elles paraissent à quelques-uns, restent encore au-dessous des besoins.

Aucune autre mission dans le monde ne peut être, sous ce rapport, comparée aux nôtres. Cela tient non seulement aux distances, mais encore et surtout à l'impossibilité de se servir d'animaux de transport dans l'Afrique équatoriale. On ne peut les suppléer que par des hommes. Or ceux-ci doivent porter durant plus d'une année, comme on vient de le voir, non seulement tout ce qui doit servir à l'établissement des missions, mais encore les objets d'échange nécessaires pour se procurer pendant le même temps la nourriture de chaque jour, payer le *hongo* ou impôt de passage aux roitelets barbares, et vivre ensuite, jusqu'à ce qu'une caravane partie de la côte et voyageant par les mêmes procédés ait pu les ravitailler.

#### IV

Arrivée des missionnaires aux grands lacs équatoriaux. — Mission du Tanganika. — Mission du Nyanza. — Mtésa, roi de l'Ouganda. — Demandes de collaborateurs.

Parvenus dans leur mission, grâce à la protection de Dieu, après avoir traversé sains et saufs les dangers qui assaillaient dans le même temps plusieurs expéditions européennes, et en particulier celle du malheureux abbé Debaize, les missionnaires songèrent à entreprendre leur œuvre.

Au Tanganika, c'est à Oujiji, la principale ville des bords de ce lac, qu'ils s'étaient établis en arrivant. Grâce aux lettres de

recommandation de Saïd-Bargache, sultan de Zanzibar, ils avaient reçu en apparence bon accueil des marchands arabes qui en sont les maîtres, et qui en font l'entrepôt de leur commerce. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils y manqueraient, à cause de l'influence qu'y exercent les musulmans, de la liberté nécessaire ; et bientôt ils entreprirent l'exploration des contrées qui bordent le lac, pour y trouver un centre plus favorable. C'est dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji, qu'ils se sont fixés et qu'ils ont commencé leur apostolat, en rachetant et en élevant de jeunes enfants infidèles.

Les détails qu'ils nous donnent dans leurs lettres sont pleins d'intérêt et aussi d'espérances :

« L'Ouroundi, écrit le Père Augier, est accidenté. Une chaîne de montagnes non boisées le traverse du nord au sud. La population est très nombreuse et encore simple. Elle est timide au point de s'enfuir au moindre signe de notre part.

« Le Père Dromaux et moi avons parcouru les environs avec beaucoup de plaisir. Le pays est très cultivé. Partout du manioc, partout des bananiers et des cases en foule. Il y a aussi des patates et beaucoup de haricots.

« Bien qu'il y ait quelques marais, l'Ouroundi paraît beaucoup plus sain qu'Oujiji. En outre, il n'y a pas un seul Arabe. »

« Nous progressons peu à peu, écrit plus tard le Père Dromaux, dans l'établissement au pays des Waroundi. Notre maison ou plutôt notre cabane est faite. Pauvre industrie que la nôtre ! Elle a produit un hangar muré et couvert en paille. On a laissé un côté ouvert pour l'air et la lumière. Ce côté, qui a une longueur de vingt-cinq mètres, est fermé, la nuit, au moyen de nattes qu'on relève le jour. Les indigènes accourent de loin, témoignent une grande admiration et restent longtemps en contemplation devant ce monument. Nous avons des chèvres, des moutons, et quelques vaches. Nous défrichons. Je me mets d'une main toute novice, mais hardie, à semer de grands carrés de riz et de blé. Le blé n'est cultivé que par deux Arabes à Oujiji. Il est d'un prix qui ne permet d'en acheter que pour ensemercer et faire des hosties. Les Arabes ne sèment leur blé que vers la saison sèche. Ils sont donc obligés de l'arroser ; ce qui exige un très grand travail. Aussi nous avons essayé d'un autre système.

« Mais ce qui est l'objet bien plus intéressant de notre culture, ce sont nos enfants rachetés. Nous avons été heureux de commencer notre mission par eux. Ils nous donnent de grandes espérances, sont très dociles sous tous les rapports, et ne montrent encore pas de défauts sérieux. Une chose est à craindre, c'est qu'ils ne s'en-



fuient ; ce qui est arrivé pour un enfant et un homme, et cela sans raison aucune.

« Nous en avons actuellement trois plus petits, à qui nous pensons apprendre à lire, et quatre qui, dans quelques années, pourraient former un commencement de village chrétien dans l'Afrique équatoriale.

« Le terrain ne manque pas ici. On créerait des royaumes sans trouver de concurrents dans le terrain qu'on voudrait prendre. »

Peu à peu le centre de l'action des Pères tend à s'étendre.

« Les Wabikari, nos voisins, écrit encore le R. P. Deniaud, qui, malgré leur réputation de voleurs et d'ennemis de tout étranger, nous avaient si bien accueillis à notre arrivée, nous ont envoyé deux messagers pour nous prier d'aller nous fixer chez eux. Leur sultan nous promettait tout ce que nous voudrions si nous accédions à ses désirs.

« La proposition était très engageante assurément ; mais ce district est tellement bas, qu'il ne nous a pas semblé sage de nous y établir avant d'être acclimatés. La rive droite du Mourembué, au contraire, nous paraissait beaucoup plus salubre. Nous répondîmes par de bonnes paroles aux envoyés de Bikari et par la promesse de rester toujours leurs amis. »

Sur les bords du Nyanza, le centre de la mission semblait indiqué et comme imposé d'avance. Tandis que les autres contrées de l'équateur africain sont divisées en une foule de petites tribus ou confédérations, toujours en guerre les unes contre les autres, les régions qui entourent le lac Nyanza sont soumises, soit directement, soit à titre de tributaires, à un prince noir qui fait exception parmi les souverains de cette partie de l'Afrique. Mtésa, roi de l'Ouganda, rendu célèbre par les récits de Stanley, qui ne sont pas toujours, il faut le dire, des modèles d'exactitude, a un gouvernement, une armée, un royaume qui en font le plus puissant des chefs de l'Afrique équatoriale. Il était donc impossible de songer à s'établir au lac Nyanza sans avoir la faveur ou du moins le consentement de ce prince, et c'est vers la capitale de ses États que le R. P. Livinhac et ses compagnons avaient pour instructions de se diriger tout d'abord.

Malgré l'opposition d'un prédicant anglais, nommé Mackay, qui se trouvait déjà dans l'Ouganda et qui fit tout pour empêcher Mtésa d'admettre des catholiques et des Français, nos Pères reçurent un accueil favorable et l'autorisation de s'établir à Roubaga, capitale du pays. Il est vrai que je les avais chargés de présents qui devaient être magnifiques aux yeux d'une Majesté barbare. Le sauvage cher-

che surtout ce qui brille, sans trop se préoccuper de la forme et de la fraîcheur des objets. J'avais donc eu la pensée de faire visiter, à Paris, le marché du Temple, au moment du départ de notre caravane, et d'y faire acheter les dépouilles de nos grandeurs déchues. On ne se figure pas ce qu'on y trouve, grâce à nos révolutions, d'habits de sénateurs ou de ministres, neufs encore ou peu s'en faut. J'en fis faire à bon compte une collection pour le roi Mtésa et sa cour. Je me rappelais le succès qu'avait eu, dans une mission de l'Amérique du Nord, un habit de suisse de paroisse, de la paroisse de Saint-Sulpice, si je ne me trompe, un habit rouge à la française, chamarré d'or. Il fut donné au chef sauvage d'une peuplade récemment devenue chrétienne. Quel ne fut pas l'étonnement du vénérable missionnaire de voir, à la procession du Saint-Sacrement qui avait lieu bientôt après, le chef indien se présenter fièrement revêtu pour tout costume, c'était en été, de son habit à la française, à la tête de ses sujets qui l'entouraient de leurs témoignages d'admiration. Le succès de nos habits de ministres a été le même sous l'équateur. où il était encore plus favorisé par la température.

Mtésa n'a pas voulu être en reste de générosité avec les Pères.

« Sous le rapport matériel, nous devons encore rendre à Dieu, nous écrit le Père Livinhac, de grandes actions de grâces. Mtésa a été très généreux à notre égard. Il nous a donné environ un hectare de bon terrain planté de bananiers et une trentaine de bœufs. De temps en temps il nous fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction d'une habitation assez grande pour nous loger tous. Selon l'usage du pays, cette habitation sera faite avec des poteaux, des roseaux et de l'herbe. Elle ne différera des huttes que par sa forme plus ou moins européenne. »

Mais Mtésa ne s'est pas borné à ces bienfaits matériels. Il a laissé aux missionnaires la liberté de prêcher l'Évangile dans ses États. Déjà, comme au Tanganika, ils ont jeté les bases d'un orphelinat où les premiers enfants nègres rachetés par eux de l'esclavage forment les prémices de leur apostolat. Les adultes répondent aussi à leur appel, et viennent les écouter dans leur pauvre demeure, comme les païens de Rome venaient entendre saint Paul. Plusieurs ont déjà demandé à entrer dans l'Église; et des baptêmes solennels de catéchumènes ont eu lieu, cette année, suivant l'usage antique, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte.

Le roi Mtésa et les grands de sa cour ont voulu, eux aussi, entendre la bonne nouvelle. Ils ont demandé que les Pères expliquassent devant eux la doctrine de l'Église. Ils ont provoqué le prédicant Mackay à réfuter la prédication catholique. Ils ont déclaré celle-ci



préférable. Mais jusqu'ici tout en est là. Un obstacle en apparence insurmontable empêche Mtésa et ses ministres d'embrasser le christianisme : c'est la polygamie. Le roi a mille femmes ; les grands, à proportion.

« Nous avons déjà une quinzaine de catéchumènes, écrit, il y a dix mois, le Père Lourdel. Ici, comme partout, la grâce agit sur les pauvres en premier lieu. *Bienheureux les pauvres!* Les grands trouvent leur paradis au milieu de leurs troupeaux de femmes, et ne s'inquiètent pas des récompenses éternelles que le Seigneur a promises aux justes. »

Mais ce qui est impossible au cœur de l'homme devient possible et facile avec la grâce de Dieu. Or la grâce s'obtient par la prière. Est-ce trop présumer de la charité des pieux fidèles qui liront ces pages que de leur demander de se souvenir auprès de Dieu du roi Mtésa et de ses noirs ?

A la vue de la moisson qui semblait s'offrir à eux de toutes parts, les missionnaires du Nyanza, comme ceux du Tanganika, n'ont eu qu'un désir, celui d'étendre leur action et de fonder autour d'eux des centres nouveaux d'apostolat et de charité. Ils le désiraient d'autant plus que le protestantisme redouble ses efforts pour s'établir partout à la fois, grâce aux ressources immenses dont il dispose. Ils ne cessaient donc de demander à leurs supérieurs de nouveaux apôtres pour créer des stations nouvelles.

« Si nous étions en nombre suffisant, écrivait du Tanganika le R. P. Deniaud, nous pourrions fonder immédiatement trois ou quatre postes, et devancer les ministres protestants qui, eux aussi, cherchent un endroit pour y établir des missions. Envoyez-nous donc bientôt des confrères. »

Du Nyanza, le Père Livinhac adresse la même demande ; il insiste surtout pour que les missionnaires nouveaux soient bien préparés. « Dites seulement à ceux qui vous manifesteront le désir de venir, qu'ils se préparent à leur mission en travaillant de toutes leurs forces à acquérir un grand esprit de foi qui leur fasse voir Dieu en tout et tout en Dieu, et un grand amour de la croix qui leur fasse préférer les privations au bien-être. Ce qu'on a à souffrir en Kabylie et dans la plupart de nos maisons ne donne pas l'idée de ce qui est réservé aux missionnaires de l'Afrique équatoriale. »

Les Pères insistaient ainsi, parce qu'ils ne pouvaient, à cause de leur nombre, avoir dans chaque mission qu'une station unique. Ils n'étaient dans l'une que cinq, et dans l'autre, par suite de la mort du Père Pascal, que quatre missionnaires.

J'ai omis de dire, en effet, qu'une de leurs règles essentielles ne

leur permet pas d'être moins de trois ensemble dans une résidence. « Jamais, dans aucun cas et sous aucun prétexte, quel qu'il soit, disent leurs Constitutions, les missionnaires ne pourront être moins de trois ensemble, Pères ou Frères, lorsqu'ils iront en mission. On refusera, plutôt que de manquer à cette règle, les offres les plus avantageuses, les plus urgentes, et l'on renoncera plutôt à l'existence de la société qu'à ce point capital. » C'est donc là comme le caractère propre de notre petite société. Ceux qui savent les difficultés et les périls des missions en pays infidèles, se rendront aisément compte de cette prescription et de sa forme absolue. Aussi n'avons-nous pas consenti, pour l'Afrique équatoriale, à une exception même temporaire. Et cependant l'envoi d'un missionnaire dans l'intérieur nous coûte trente mille francs au moins, si nous ne voulons pas l'exposer à une mort certaine. Mais nous avons considéré que notre devoir de protection spirituelle et temporelle vis-à-vis des membres de notre chère congrégation, nous interdisait absolument de leur faire courir les chances redoutables de l'isolement durant la vie et peut-être même à la mort. Nous avons voulu donner à eux et à ceux qui leur succéderont, cette garantie absolue qu'ils trouveraient toujours l'appui et les secours nécessaires à leur âme, en même temps qu'ils chercheraient à sauver les âmes de leurs frères. C'est la prière de l'apôtre saint Paul : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse repròbus efficiar.*

## V

Deuxième caravane de missionnaires. — Les auxiliaires laïques. — Huit victimes.  
— Troisième caravane. — État actuel des missions de l'Afrique équatoriale.

Quinze mois après le départ des premiers missionnaires, une nouvelle caravane en amenait dix-huit autres de Bagamoyo à Tabora. Tous n'étaient pas prêtres; néanmoins, dans cette troupe apostolique; six membres laïques l'accompagnaient en qualité d'auxiliaires, et c'est ici le lieu d'expliquer en quelques mots comment ils s'étaient adjoints à la mission.

Les Pères qui avaient formé la première caravane nous avaient fait part de leurs difficultés pour conduire les noirs si nombreux qui portaient leurs bagages et leurs objets d'échange, et encore plus les *askaris* ou hommes armés qui devaient les défendre contre les Rouga-

Rouga. Ils ne pouvaient se résigner à remplir des fonctions qui ne convenaient pas à des apôtres. Ils émettaient, dans leurs lettres, la pensée que d'anciens zouaves pontificaux se trouveraient heureux de sacrifier encore une fois leur vie à la cause de Dieu. Merveilleuse fécondité du dévouement catholique ! à peine cette pensée fut-elle connue par la publication de la lettre d'un de nos Pères, que de toutes parts, de Belgique, de France, d'Angleterre, d'Amérique même, des demandes nous furent adressées par d'anciens officiers ou d'anciens soldats de Pie IX. La Belgique tint le premier rang. Six auxiliaires furent agréés pour accompagner la caravane, et parmi eux figuraient quatre de ses fils. Deux ont déjà succombé victimes de leur foi et de leur courage.

Missionnaires et auxiliaires partirent ensemble d'Alger à la fin du mois de juin 1879<sup>1</sup>. Je les vois encore, avant le départ, rangés autour de l'autel de la cathédrale pour la cérémonie touchante des adieux. Je relis avec attendrissement les paroles que je leur adressai :

« Oh ! qu'ils seront beaux pour les enfants des noirs, ces pieds qui descendent de leurs montagnes, meurtris des blessures du chemin et couverts de sa poussière, pour leur assurer enfin la paix ! Oh ! qu'ils sont beaux aux yeux des chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de tant de douleurs, et avec quel respect, mes très chers Frères, nous les devons embrasser ce soir. » Hélas ! je ne savais pas être aussi bon prophète. Moins d'une année après, huit d'entre eux avaient payé de leur vie leur dévouement héroïque. Huit tombes prématurément ouvertes, qui renferment les restes de mes enfants, et auxquelles je ne puis songer sans un mélange de joie et de douleur ! De douleur, en pensant que tant de jeunesse, de sainte ardeur, de pureté, de foi, sont perdues pour la terre, pour la grande mission qu'ils allaient accomplir ; de joie, en me rappelant qu'ils servaient un Maître qui ne se laisse pas vaincre en générosité, et qui les a placés près de lui parmi ses apôtres et ses martyrs. La Providence avait d'abord ménagé notre faiblesse. La première fois, elle avait donné à nos missionnaires un succès inespéré, en les faisant arriver, sauf un seul, jusqu'au terme, et en abaissant devant eux tous les obstacles. Cette fois, elle nous montrait les périls et semblait accuser notre imprévoyance, de crainte que nous ne fussions

<sup>1</sup> Voici leurs noms : RR. PP. Ganachau, Lévesque, Moinet, Moncet, Soboul, Combarieu, Ruellan, Facy, Guyot ; les FF. Baumaister Jérôme, Maximilien Blum, Eugène Malafosse ; MM. les auxiliaires Van Oost, Loosweldt, D'Hoop, Verhaert, Stewart et Oswald.

tentés de nous enorgueillir d'un premier succès, et pour nous faire sentir qu'il ne venait que de Dieu.

Ceux qui ont survécu à ces terribles épreuves sont arrivés aujourd'hui à leur destination, et se trouvent réunis à leurs confrères du Nyanza et du Tanganika. De concert avec eux, ils travaillent à l'établissement de stations nouvelles.

Mais, loin de décourager les Pères d'Alger, les épreuves de la seconde caravane n'ont fait qu'enflammer leurs cœurs ! Je suis obligé, chose rare en tout temps, plus rare encore en ce temps d'universelle apathie, de modérer, de condamner leur soif de dévouement et de sacrifice, de leur adresser des reproches sur cette ardeur immodérée de leur courage et de leur foi, de la traiter même de folie ; folie de la croix, il est vrai qui se reproduit dans toutes les missions de la terre, devant laquelle on s'agenouille en esprit, même lorsque la prudence oblige de la contenir par devoir.

Quinze nouveaux missionnaires sont donc partis encore, au mois de novembre 1880, tous pleins de ces sentiments. Ils sont à Zanzibar où ils se préparent à s'acheminer vers l'intérieur<sup>1</sup>.

En somme, depuis deux ans et demi, la société des Missionnaires d'Alger a envoyé quarante-trois missionnaires dans l'Afrique équatoriale. Les centres de mission du Tanganika et du Nyanza sont établis, et viennent d'être érigés par le Saint-Siège en provicariats apostoliques. Ceux du Haut-Congo septentrional et des États du Muata-Yamvo ne tarderont pas à l'être, si Dieu daigne bénir nos efforts. L'œuvre de l'apostolat est commencée, la parole sainte s'annonce. Les premiers fidèles de ces églises naissantes ont reçu le baptême. Leurs premiers apôtres les ont fécondées de leurs sueurs et de leur sang. Notre-Seigneur a préparé son œuvre. Il la fera, si si nous n'y mettons pas obstacle.

Tel est le résumé de notre histoire, bien jeune encore, puisqu'elle n'embrasse pas trois années. Telles sont nos espérances. Mais le tableau ne serait pas complet si nous ne parlions des difficultés qui nous attendent. Il faut que le monde catholique les connaisse pour nous aider à les vaincre par ses sympathies et par ses prières.

<sup>1</sup> Leur départ s'est effectué de Zanzibar dans les huit premiers jours de janvier 1881. Voici leur noms : RR. PP. Guillet, Hautteœur, Ménard, Blanc, Faure, Randabel et Guyot ; MM. les auxiliaires Joubert, Visser, De Groot, Hillebrand, Van Meel, Staës, Taillieu et Boyer. Pour les résultats de cette troisième caravane nous renvoyons à la lettre du Père Ménard et au rapport du R. P. Guillet, qui se trouvent en appendice à la fin de ce volume.



## VI

Difficultés de l'apostolat. — Mahométisme. — Protestantisme. — Polygamie. — Climat. — Indifférence religieuse des noirs. — Esclavage. — Énormité des dépenses.

Parmi les obstacles qui s'opposent aux missions de l'Afrique équatoriale, il y en a quelques-uns que j'ai indiqués dans le courant même de mon récit et sur lesquels je ne reviendrai pas, parce qu'ils leur sont communs avec un grand nombre d'autres missions, particulièrement en Afrique. Ce sont les efforts du mahométisme, ceux du protestantisme, et enfin la polygamie.

Le mahométisme ne compte néanmoins encore, dans ces régions lointaines, qu'un très petit nombre d'adhérents, à peine quelques centaines. Ce sont des marchands arabes, marchands d'esclaves pour la plupart. Terrassé et presque mourant en Europe, le mahométisme ne cesse de faire, parmi les populations de l'Afrique, des progrès redoutables. Il s'impose à elles par la violence. Il crée des provinces et des royaumes, et on compte que, depuis cent ans, il n'a pas courbé sous son joug de fer moins de cinquante millions d'âmes. L'Afrique équatoriale ne manquerait pas de subir le sort des contrées qui l'entourent, si ces populations barbares étaient abandonnées à elles-mêmes. Or les peuples gagnés au mahométisme seront pendant des siècles perdus pour nous. La religion musulmane est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Elle donne aux plus profonds besoins du cœur de l'homme, aux besoins religieux, une sorte de satisfaction par la portion de vérité qu'elle conserve; et en même temps elle ouvre à ses passions toutes les barrières, elle légitime tous les désordres des sens, elle défie la force brutale. Comment arracher les âmes à son empire? Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès, qui sont les conséquences de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental: « L'ombre d'un Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il traverse. » Elle arrivait, cette ombre funeste, dans l'Afrique équatoriale au moment même où nos missions y étaient établies. Nos Pères l'ont trouvée au Tanganika et au Nyanza, dans la personne des Arabes esclavagistes. Nos dernières nouvelles nous apprennent que ceux-ci ont su habile-

ment profiter au Nyanza de l'attachement de Mtésa à la polygamie et des craintes d'invasion que lui inspire l'Égypte pour le détourner d'embrasser le catholicisme. Ils lui promettent de lui laisser toutes ses femmes et de lui garantir ses États, s'il se fait musulman. Mtésa paraît fort indécis. Il a fait ouvrir une mosquée à Roubaga. Il y est allé lui-même ; néanmoins il n'a pas enlevé la liberté de prédication à nos Pères, qui sont toujours ses médecins.

Le protestantisme, de son côté, dispose d'immenses ressources. Il couvre l'Afrique de ses envoyés, et partout sous l'équateur africain nos Pères les trouvent en face d'eux. Mais le péril est presque plus apparent que réel. Ces envoyés de l'hérésie sont le plus souvent d'honnêtes ouvriers ou d'honnêtes marchands qui trouvent à satisfaire ainsi leurs goûts pour les aventures, pour le commerce ou pour la science. Un seul jusqu'ici, le prédicant Mackay, s'est montré ouvertement hostile à la mission catholique. Je l'ai cité plus haut, à l'occasion de l'arrivée de nos missionnaires dans l'Ouganda. Tous les autres, à Mpouapoua, au Tanganika, dans l'Ouganda même, ont été pleins de bienveillance et de cordialité. Il n'est pas une lettre où nos Pères ne parlent de ces dispositions avec étonnement et reconnaissance.

« Je dirai un mot, nous écrit le Père Deniaud des bords du Tanganika, de la mission anglaise d'Oujiji. Lors de notre arrivée, la station se composait de deux membres. Le supérieur était mort depuis six mois, presque immédiatement après avoir établi leur mission. Dès que ces deux messieurs apprirent notre approche, ils nous envoyèrent des lettres où les propositions les plus obligeantes nous étaient faites. Ils se mettaient entièrement à notre disposition. Ils nous offraient de recevoir nos bagages chez eux et de partager avec nous leur propre demeure. Nous ne crûmes pas devoir accepter, et nous répondîmes le plus tôt possible à leurs politesses. Depuis lors, ils ne se sont pas démentis ; ce sont toujours les mêmes égards, la même amabilité. Du reste, je crois pouvoir assurer qu'aucun d'eux n'est ministre. L'un, le supérieur actuel, était, il me semble, officier de marine. Ici il s'occupe surtout de science. Il navigue souvent sur le lac : il en étudie les bords pour en dresser la carte. L'autre paraît être un ouvrier et se livre à des travaux manuels. »

Le Père Livinhac écrit dans le même sens, de la mission de l'Ouganda, à l'un de ses confrères.

« Dans nos lettres, il est parlé de l'opposition que nous ont faite les protestants. Comme on parle souvent d'une manière générale de cette opposition sans nommer personne, on pourrait croire que tous nous ont été hostiles, ce qui serait regrettable ; car tous, au con-

traire, ont été très aimables pour nous, à l'exception de M. Mackay, qui n'est, je crois, qu'un ouvrier sorti de quelque école des arts et métiers, et qui pense probablement gagner dans l'estime de ses supérieurs de Zanzibar ou d'Angleterre en nous combattant. Je vous prie donc, mon révérend Père, de veiller à ce qu'on n'imprime rien contre les procédés vis-à-vis de nous des ministres protestants en général, mais que si l'on veut parler de ce qui s'est passé ici, on nomme M. Mackay. »

Dans une autre lettre, datée d'Oujiji, le R. P. Deniaud revient sur tous les bons offices rendus aux missionnaires par les deux ministres protestants. Ils ont continué à se montrer aussi obligeants, aussi pleins d'égards, et il termine en disant : « Il ne manque à ces deux bons jeunes gens que d'être catholiques. »

Qu'ajouter à de semblables témoignages, sinon que nous devons tous hâter, par nos prières, le moment où l'union sera complète dans la même foi et dans la charité de Notre-Seigneur, et où l'Angleterre, qui si visiblement se rapproche de la vérité, recevra la récompense des vertus naturelles qu'un si grand nombre de ses fils ont conservées.

J'ai aussi parlé plus haut de la polygamie. Je n'ai rien à ajouter, sinon que l'Église, qui a triomphé de la corruption grecque et romaine, tout aussi profonde que celle des noirs, ne doit pas désespérer de la vaincre. Elle a eu, dans les premiers siècles, ses postulants, ses catéchumènes qui attendaient le baptême jusqu'à la mort, précisément parce qu'ils ne pouvaient rompre les liens dans lesquels ils étaient engagés, et à la fin elle a formé des générations de vierges. Elle saura avoir dans l'Afrique équatoriale une semblable patience, et purifier peu à peu ce sang corrompu.

Mais, en dehors de ces difficultés communes à presque toutes les missions de l'Afrique, il y en a d'autres qui sont vraiment spéciales à celles de l'équateur. J'en vois quatre principales : le climat, l'indifférence religieuse, l'esclavage et le manque de ressources nécessaires. Hâtons-nous d'ajouter que l'expérience nous a prouvé qu'avec le secours de Dieu et celui de la charité catholique, aucun de ces obstacles n'est insurmontable.

Le climat. Il est surtout meurtrier dans la région qui s'étend depuis les côtes jusqu'aux grands lacs. Là les terres sont basses, souvent marécageuses, grâce à la *masika* ou saison des pluies, et aux torrents d'eau qu'elle fait déborder sur les plaines. Aussi les miasmes et les fièvres terribles qu'ils occasionnent se développent-ils avec une rare intensité sous l'action du soleil des tropiques. Pas un seul de nos missionnaires n'y a échappé. Leurs journaux et leurs

lettres, durant leurs longs voyages, parlent constamment de ce sujet.

« Nous commençons à faire usage de notre pharmacie, écrit le Père Deniaud, dès les premiers jours du voyage. La fièvre de l'Afrique équatoriale, causée par les miasmes que forme la masika, est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent suivi d'un froid intense et d'une courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides. Le remède qu'il faut promptement administrer consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal revient, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde, et quelquefois même enlève la faculté de penser. »

Quelques jours après, le Père Livinhac écrivait : « Nous sommes presque tous atteints de la fièvre. Aujourd'hui, six Pères sont malades. Puissent ces petites épreuves tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Le Père Pascal, qui devait en mourir, en parle comme un autre François d'Assise : « Nous avons tous été visités *par notre chère sœur la fièvre*, écrit-il de Kitoundi. Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations. C'est une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang. »

Ce sont les mêmes sentiments qui dominent dans les autres lettres des Pères :

« Cette lettre, Monseigneur et très vénéré Père, m'écrit l'un d'eux, ne vous donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. Je dois vous dire que les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque chose pour lui ! »

Ce n'est pas seulement la maladie, c'est la mort qu'amène rapidement la fièvre tropicale. La moindre imprudence peut être suivie d'une issue funeste. Un excès de fatigue, une marche forcée, et plus encore une station prolongée au soleil, un refroidissement pendant la nuit, une chute dans les marais, qui causeraient ailleurs des indispositions légères, sont mortels sous l'équateur africain. Les noirs seuls bravent impunément les poisons qu'on y respire, saturés qu'ils en sont sans doute depuis leur enfance, comme l'ancien



Mithridate. Mais je me hâte d'ajouter que nous avons aujourd'hui la preuve que les terres basses seules sont dangereuses pour la vie des Européens. Sur les montagnes et les hauts plateaux, où les eaux trouvent un écoulement facile, la fièvre n'existe pas. Aucun de nos missionnaires n'a succombé, ni même n'est tombé gravement malade, après avoir atteint la région des grands lacs. Tous ceux que nous avons perdus jusqu'ici sont morts durant le voyage, entre la côte et les hauts plateaux ou en arrivant à leur destination, de la maladie qu'ils avaient contractée. Leurs lettres nous donnent encore à cet égard des renseignements multipliés. Elles vantent la salubrité du pays, sa beauté et même sa température, que les Pères trouvent moins chaude que celle de l'Algérie.

« L'Ouroundi, écrit le Père Dromaux, nous présente un grand avantage. Il est plus sain que l'Oujiji. Il a des montagnes et des collines assez élevées. Nous y avons l'air du lac, qui est très bon. Aussi je suis à peu près remis des fatigues du voyage. Il y a plus d'un mois que je n'ai pas eu la fièvre.

« C'est dommage que je n'aie pas le don de la poésie, dit-il ailleurs, pour vous décrire notre station. Je vous écris à l'ombre d'un arbre touffu, sur le penchant d'une colline, à cinquante mètres du rivage. Devant nous, les eaux paisibles du Tanganika avec une multitude de barques de pêcheurs. Au delà on aperçoit un peu dans la brume la pointe de la grande île Mouzimou, et même les montagnes de la rive opposée. A droite, à gauche, de toutes parts, des champs bien cultivés de manioc entremêlés de bananiers ou de palmiers à huile; dans le lointain, derrière nous, de hautes montagnes ayant des habitations à leurs pieds, mais inhabitées et même souvent nues dès les premières élévations; une chaleur médiocre, moins de 30 degrés dans l'intérieur, et au dehors 24 ou 25 degrés, grâce à une brise venant du lac. »

Il en est de même dans l'Ouganda : « Il y a un mois que les Pères sont venus me rejoindre ici, écrit de Roubaga le Père Lourdel. Les santés sont bien meilleures. Le pays est sain. Le climat est moins chaud qu'en Algérie : 25 degrés centigrades à l'ombre. Cependant à certains moments le soleil est brûlant. Les pluies sont assez fréquentes, ce qui permet de semer en tout temps. »

Le problème qui s'était posé dès l'origine, à savoir : si le climat de l'Afrique équatoriale ne serait pas un obstacle insurmontable pour la vie de nos missionnaires, et par conséquent pour l'établissement de leurs missions, est donc aujourd'hui résolu. Il est certain que la région des hauts plateaux, c'est-à-dire le territoire propre de leurs missions, est salubre et dans des conditions bien supérieures

à celles du littoral. Le temps seul du voyage demeurera périlleux pour la santé et pour la vie des missionnaires. Mais là encore les dangers pourront être diminués par les leçons de l'expérience. Sans doute nous n'éviterons pas tous les malheurs, mais nous les diminuerons dans la juste mesure, assez pour échapper aux catastrophes, pas assez pour enlever aux missionnaires le mérite de leur dévouement et de leur sacrifice.

L'indifférence religieuse des noirs de ces contrées est le second obstacle qui semble s'opposer au succès de la mission. Elle est plus grande en beaucoup d'endroits que celle qui a été signalée sur d'autres points de l'Afrique, où les pratiques religieuses, empreintes même quelquefois du plus cruel fanatisme, sont en honneur parmi les noirs. Cette indifférence est telle que, selon la plupart des voyageurs, les nègres de l'équateur africain n'ont de culte d'aucune espèce et manquent même de l'idée d'un Être suprême. Cette assertion, contraire à la grande loi morale qui régit tous les peuples, même barbares, et à la preuve que les théologiens et les philosophes en déduisent, avec raison, pour l'existence de Dieu, m'avait singulièrement ému, je l'avoue. J'avais donc appelé sur ce point, dans mes premières instructions, l'attention de nos Pères. Je m'empresse d'ajouter qu'ils ont constaté, de la manière la plus formelle, la croyance de tous les nègres de leurs missions à des esprits supérieurs qu'ils redoutent et qu'ils honorent de leurs invocations et de leurs sacrifices. Ces peuples pratiquent donc une sorte d'idolâtrie grossière, mais qui n'est certainement pas l'athéisme.

« Un jour que, durant notre voyage, m'écrivit le Père Livinhac, nous faisons demander à un chef deux hommes pour nous accompagner au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre, afin d'avoir un heureux voyage; que d'ailleurs ce jour-là était un jour néfaste.

« Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu des Warouri, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, pratique des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvres. Autour du brasier sont rangés plusieurs pots de terre couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause.

« Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyage, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilège.

« Durant un ouragan très fort qui eut lieu au mois d'avril, les

tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au Manangoua pourquoi on avait battu les tambours : *Daoua ia bacidi*, nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête.

« Nous avons vu dans un autre village, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du *tembé* en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers. »

Dans une lettre qu'il nous adressait du lac Tanganika, au mois de septembre dernier, le Père Deniaud constate les mêmes croyances par des détails vraiment curieux. Il nous fait le récit d'un voyage entrepris par lui sur ce lac, ou plutôt cette mer intérieure, car elle a plus de deux cents lieues de longueur, d'une tempête qu'il a essayée et de la terreur visible de ses noirs, et il ajoute :

« Enfin nous atteignons le cap Cabogo, que l'on ne passe pas impunément, d'après les indigènes, à moins que ceux qui conduisent les barques n'offrent des présents à l'esprit qui habite ce *mouzimou*, (rocher sacré). Au moment où une barque approche du mouzimou, la demeure de l'esprit, un des marins se présente à l'avant du bateau, tenant en mains quelques rangs de perles ou un peu d'étoffe. S'adressant alors à l'esprit, il le prie d'apaiser son courroux et de lui être favorable. Cela fait, il jette à la mer le présent qu'il lui destinait et retourne à sa place. Reprenant alors leurs rames, tous entonnent un chant déprécatif et poussent avec ardeur la barque loin du terrible rocher, convaincus que l'esprit apaisé rendra la navigation favorable et qu'ils atteindront sans difficultés le cap Kongwé, qui se dresse devant eux dans la direction du sud. »

Mais si leur croyance à un monde surnaturel est désormais incontestable, l'ignorance et par suite l'indifférence de ces pauvres noirs n'en est pas moins réelle. C'est là qu'est l'obstacle véritable. Élever ces esprits et ces cœurs qui n'ont d'autres pensées que celles de la terre, leurs chasses, leurs pêches, leurs danses, leurs amusements d'enfant, au désir d'une vie supérieure, à la pratique des vertus qu'elle impose, est une œuvre laborieuse. Mais elle n'est pas impossible. Les missions de l'Océanie l'accomplissent pour des populations qui ne sont pas plus civilisées. Les Pères du Saint-Esprit le réalisent pour les enfants à Bagamoyo. Nos Pères commencent à le voir pour les enfants qu'ils ont rachetés et qu'ils élèvent. Quant aux adultes, la chose est plus difficile; mais il n'est rien, encore une fois, que ne surmonte la grâce de Dieu, cette grâce qui des pierres mêmes peut susciter des fils d'Abraham. Nos premiers néophytes,



baptisés cette année même, en sont la preuve, au témoignage du Père Livinhac, qui nous donne à cet égard, dans ses dernières lettres, les plus consolants détails.

Il ne faut donc pas se préoccuper des apparences. Partout la nature humaine a les mêmes instincts profonds, indestructibles. Partout elle cherche Dieu, ses consolations, son secours, surtout lorsqu'elle est dans la souffrance; et, à ce titre, qui doit l'appeler davantage et plus se réjouir de l'avoir trouvé, que ces populations infortunées, sous le poids des maux qui les accablent et de celui qui explique et résume tous les autres : l'esclavage ?

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle, bien entendu, de ce qui se fait au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue sur certains points par la suppression de la traite maritime, et elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Et, pour le dire en passant, la destruction de l'esclavage est le coup le plus terrible que l'on puisse porter au mahométisme. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut, en effet, vivre sans esclaves. Voilà pourquoi, dans les régions de l'Afrique dont je parle, et en particulier dans l'Afrique équatoriale, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins qui pénètrent chez les nègres idolâtres.

Les États Barbaresques, et, je le dis en rougissant, l'Algérie elle-même, l'Égypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont le point de départ de ces tristes expéditions. Souvent elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des nègres de l'intérieur sont cernés tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Les nègres qui n'ont pas d'armes à feu ne se défendent presque jamais, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné,



hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et cent journées de marche.

Alors commence pour eux une série d'inénarrables misères. Tous les esclaves sont à pied; aux hommes qui paraissent les plus forts, et dont on pourrait craindre une révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice; sur leur cou on place des cangues à compartiments, qui en relieut plusieurs entre eux. On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup sur la nuque des victimes, qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête épuisé, le même spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent avec leur barre derrière ces malheureux, et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de manger et de dormir.

Mais quel sommeil! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes à

coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, attachés l'un à l'autre par leurs cangues, le long de la route, où ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire avec vérité que si on perdait la voie qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée ! On calcule que, chaque année, *quatre cent mille nègres* sont les victimes de ce fléau !

Enfin on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore de ce qui a été capturé au départ. Là commencent des scènes d'une autre nature, mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre ; on discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme ; et quand l'affaire est réglée, ils appartiennent corps et âme à celui qui paye. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni leurs consciences, car ils doivent embrasser sur-le-champ la religion du musulman qui les achète ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux plus honteuses exigences. Enfin leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent : nul n'est tenu de rendre compte de ses esclaves.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont arrivés auprès de ceux qui les emploient comme serviteurs, ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité ; on craindrait autrement qu'ils ne mourussent avant l'heure. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades de façon à ne plus pouvoir servir, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent mourir au cimetière.

Tel est l'esclavage dans son épouvantable horreur.

Qu'on interroge les missionnaires de Zanzibar, ils auront tous, comme moi, entendu et vu ces infamies. Pour l'Afrique équatoriale, nous avons le témoignage non moins explicite des explorateurs protestants. Je ne citerai que celui du plus célèbre d'entre eux, Livingstone. On y remarquera les mêmes impressions d'effroi que j'ai trouvées moi-même chez nos pauvres enfants :

« Quand j'ai essayé, dit-il, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération ; mais, à parler franchement, le sujet ne permet pas qu'on exagère. *En surfaire les calamités est une pure impossibilité.* Le spectacle que j'ai eu sous les yeux des

incidents communs de ce trafic est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier avec le temps les souvenirs les plus pénibles; mais les scènes de la traite se représentent malgré moi, et au milieu de la nuit me réveillent en sursaut. »

Et, je le répète, les calculs les plus exacts ne portent pas à moins de quatre cent mille par année les victimes de cet abominable commerce. En vingt-cinq années, qui paraît la moyenne de la vie africaine, cela fait dix millions : dix millions d'hommes, actuellement vivants, voués à la vie et à la mort que je viens de décrire !

Je me suis étendu sur cette description, que j'ai renouvelée souvent dans mes écrits, parce que je ne connais rien de plus propre à exciter la pitié des chrétiens de l'Europe pour ces peuples infortunés, et aussi parce que rien ne fait mieux sentir les obstacles auxquels viendra se heurter le zèle de nos missionnaires. Qu'attendre de populations ainsi décimées, pressurées, torturées, et qui étendent chaque jour elles-mêmes le cercle de leurs maux? Qu'attendre surtout de ceux qui entretiennent ce trafic infâme et qui en bénéficient? Nos Pères l'ont éprouvé déjà. Ils n'auront pas de plus rudes adversaires. Les marchands d'esclaves et leurs pourvoyeurs comprennent que le règne de l'Évangile sera la fin de leurs richesses. Ils n'épargneront rien pour l'empêcher. Les dernières nouvelles du Nyanza nous en sont une preuve. Ce sont eux qui excitent contre nous l'esprit du roi Mtésa. Mais ici, il faut compter sur l'appui du monde civilisé, qui ne laissera pas toujours protester sa parole, et qui saura détruire la traite sur les marchés de l'intérieur, comme il l'a détruite sur le littoral. En attendant, les missionnaires useront de prudence et surtout de charité, s'abstenant de susciter des colères funestes par des démonstrations impuissantes, faisant appel au monde chrétien, et cherchant à adoucir les maux cruels dont ils sont les témoins.

Enfin, et c'est par là que je termine, la dernière difficulté et en un sens la plus grande de notre mission, c'est l'énormité des dépenses et l'impossibilité où nous sommes d'y subvenir. On comprend aisément que, pour de tels voyages, pour de telles œuvres, pour de telles misères, des sommes immenses sont nécessaires. Jusqu'à l'heure présente et en moins de trois années, nous avons dû dépenser plus de huit cent mille francs, et rien n'est fait encore, pour ainsi dire, sinon d'être arrivé et de s'être fixé sur le sol. A côté de nous, du reste, les sociétés de missions protestantes attribuent plus de cinq millions par an à l'Afrique équatoriale.

Nous comptons donc plus que jamais sur la foi de l'Europe catho-

lique pour fournir le nécessaire à ces périlleuses missions. *Celui qui honore les prophètes, est-il écrit dans les livres saints, reçoit la récompense des prophètes; celui qui honore l'apôtre aura droit aussi à sa récompense.*

† CHARLES,

ARCHEVÊQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Tunis, le 1<sup>er</sup> janvier 1881.

---





# PREMIÈRE PARTIE

## D'ALGER A TABORA

---

### CHAPITRE I

#### DE MARSEILLE A ZANZIBAR

A bord du *Yang-Tse*. — M. Debaize. — Un pope interloqué. — Le canal de Suez et la mer Rouge. — En quarantaine. — Dimension de notre grand'mère Ève. — Avant-goût de mœurs africaines. — Un pays qui ressemble peu au paradis terrestre.

21 avril 1878. Saint jour de Pâques. — *Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.* C'est le jour où notre divin Sauveur, vainqueur de la mort et resplendissant de gloire, malgré la pierre scellée à l'entrée de son sépulcre, déjoue la perfidie des Juifs, apparaît aux Apôtres étonnés, et commence à étendre sur le monde son sceptre royal : c'est le jour aussi où la sainte Église, figurée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, malgré les persécutions et les triomphes éphémères de ses bourreaux, toujours jeune, toujours vivante et glorieuse, nous envoie, indignes ministres d'une si noble cause, aux nations encore plongées dans les ombres de l'ignorance et de l'erreur, afin qu'elles apprennent à connaître Celui qui est la voie, la vérité et la vie.

Le *Yang-Tse* s'élançait vers la haute mer en vomissant

d'épais tourbillons de fumée. Tout le monde est sur le pont. Déjà les gais carillons des cloches de Marseille ne parviennent plus jusqu'à nous; Notre-Dame de la Garde, à la protection de laquelle nous nous recommandons avec ferveur, domine seule encore quelques instants le doux sol de la patrie.

Adieu, parents bien-aimés, vous avez compris notre mission; que les grandes pensées de la foi vous guident et vous soutiennent toujours! Que Dieu vous paye en consolations de toute sorte, dès ici-bas, s'il le juge à propos, mais surtout là-haut, les durs sacrifices que vous vous êtes imposés pour nous! Oui, vous le savez, les quelques peines que nous aurons endurées pour le bon Maître nous seront comptées au dernier jour, et nous n'aurons alors qu'à nous applaudir de ce courage que le monde traite de folie avec son ignorance ordinaire. Pauvre monde! c'est pour lui qu'il est écrit: « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise... Jésus est venu dans le monde, qui était son légitime héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à ceux qui ont entendu sa voix, pouvoir a été donné de devenir les enfants de Dieu... »

Adieu aussi, chers confrères de Maison-Carrée; soyez assurés que jamais votre souvenir ne sortira de notre mémoire, et que, sur les bords du Victoria et du Tanganika, nous aimerons à nous rappeler les beaux jours que nous avons passés près de vous! Puisse Notre-Dame d'Afrique vous continuer sa maternelle protection et vous préserver de tout danger! De votre côté, priez beaucoup pour ceux qui partent. Demandez au Sacré-Cœur de Jésus, dont la bannière à croix rouge et bleue, pieux et touchant cadeau des saintes filles du Carmel, d'Alger, nous guidera à travers le vaste continent africain, qu'il daigne bénir nos travaux et leur faire porter des fruits de salut; *que son règne arrive, que son nom soit sanctifié* par ces peuplades si longtemps accablées sous le poids de la malédiction lancée contre leur père.

M. l'abbé Debaize est à bord. Il entreprend aussi de traverser l'Afrique et d'associer la France aux grandes découvertes des Livingstone, Stanley et Cameron. Nous avons longuement causé avec lui; il parle facilement, paraît très







Les Pères de la première caravane. (P. 36.)

versé dans la science des voyages, et doué d'une grande énergie. Dans ses rapports avec nous, il se montre très affable, et même familier. Mais nous avons vite compris qu'il craignait de nous voir voyager avec sa caravane; il nous a insinué que la mission dont le gouvernement français l'avait chargé exigeait qu'il fût tout à fait seul. Il est parfaitement équipé aux frais de l'État : armes, munitions, instruments scientifiques, etc. etc.; rien ne lui manque.

Pour nous, nous pensons à ces paroles de Sa Grandeur M<sup>gr</sup> le Délégué : « L'imagination, le goût du mouvement, des voyages, le désir de l'inconnu peuvent bien produire, à la vérité, une résolution en apparence courageuse; mais avec elle on ne va pas loin : avec les difficultés, les mécomptes, viennent bientôt le découragement et l'ennui. Seules, la pensée de Dieu, celle des récompenses éternelles et magnifiques qu'il promet à la persévérance, peuvent soutenir votre faiblesse. Que ce soit donc là, mes enfants, la pensée qui vous soutienne et qui vous éclaire. Songez, dans vos fatigues, au repos qui vous attend auprès de Notre-Seigneur, au milieu de ses apôtres; dans vos souffrances, songez au triomphe des martyrs. Il ne faut pas que vous soyez des voyageurs vulgaires, mais des hommes de Dieu, des pêcheurs d'hommes; vous n'êtes prêtres et missionnaires que pour les poursuivre, les recueillir, sur cette mer immense de l'infidélité et de la barbarie, où ils sont comme engloutis et perdus. »

Nous remercions Dieu de nous avoir donné tant de gages de sécurité, et pour le corps et pour l'âme, et nous bénissons, du fond du cœur, notre vénéré Père, de n'avoir pas reculé devant d'incalculables dépenses, pour nous conserver, au fond des déserts africains, la société et l'appui de confrères dévoués. *Deux frères qui se soutiennent l'un l'autre, dit l'Esprit-Saint, forment une citadelle imprenable, et c'est chose difficile que de rompre une triple corde.*

*Vendredi 26 avril.* — Dès le matin, nous côtoyons l'Égypte. Vers midi, nous arrivons à Port-Saïd. A une heure, l'ancre tombe. Chacun s'empresse de sauter dans une barque, afin



de fouler de nouveau la terre ferme, qui, depuis cinq jours, manque à nos pieds.

Port-Saïd, comme toute ville arabe ouverte au commerce, a deux parties : la première, qui s'étend le long du canal de Suez, est habitée par des Européens, la plupart Français ; la seconde, par les Égyptiens. Le coup d'œil est beaucoup plus beau de loin que de près. Port-Saïd, une fois que nous avons été à terre, n'a plus offert à nos regards que des baraques en planches, badigeonnées de jaune et de blanc, et à nos pieds, un sol sablonneux, qui nous rappelait la plage de Maison-Carrée.

Notre première visite fut pour l'église des RR. PP. Capucins, l'église française, comme on l'appelle. La bénédiction du Très Saint Sacrement devant avoir lieu dix minutes après notre entrée, nous prolongeâmes un peu notre visite, et nous demandâmes instamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous conserver sa divine protection, et de nous faire tous arriver sains et saufs au but vers lequel tendent nos plus ardents désirs.

En nous dirigeant de là vers le quartier arabe, nous passâmes devant l'église grecque schismatique. Le pope qui la dessert jouait devant la porte avec un jeune homme. Il nous regarda d'un œil très étonné ; nos rosaires, portés sur un costume arabe, étaient sans doute pour lui un problème dont il cherche encore la solution.

On trouve à Port-Saïd tous les objets nécessaires à un Européen, et à des prix assez peu élevés.

*Samedi 27 avril.* — Le matin, à cinq heures, nous entrons dans le canal. Nous ne pourrons arriver à Suez que demain matin à neuf heures. Le peu de largeur du canal ne permet pas de marcher à toute vitesse ; car l'eau, refoulée alors avec trop de violence, battant le sable des rives, le canal deviendrait bientôt impraticable ; déjà même, malgré toutes les précautions, il a beaucoup perdu de sa largeur primitive.

A midi, nous avons 37° centigrades, sans la moindre brise. Aussi chacun soupire-t-il après le coucher du soleil.

A huit heures du soir, le navire stoppe dans un des lacs qui se trouvent sur le parcours du canal ; nous ne sommes

plus qu'à trois heures de Suez, mais une mesure de sage prudence interdit absolument de naviguer de nuit.

*Dimanche 28 avril.* — Nous sommes devant Suez. Les navires de passage ne s'arrêtent ordinairement, devant cette ville, que le temps nécessaire pour faire de l'eau et débarquer les quelques caisses de marchandises réclamées par le commerce peu considérable de cette ville. Située au fond du golfe, et entourée à moitié par des rochers d'une aridité affreuse, cette ville ne présente aucun intérêt à ceux qui ont déjà visité des villes arabes.

A midi, le *Yang-Tse* reprenait sa course vers Djeddah. La mer Rouge n'ayant tout d'abord qu'une largeur de douze à quinze milles, il nous fut possible de rechercher les endroits qui rappelaient quelque souvenir historique.

Nous passâmes en vue de trois ou quatre groupes d'arbres : c'est là, nous dit-on, la fontaine de Moïse. J'ignore si cette tradition est fondée. Mais, à part quelques arbres arrosés par les sources de cet endroit, nos jumelles ne nous montrèrent qu'un sol durci et desséché par les ardeurs dévorantes du soleil. N'eût été le manque de confiance en Dieu, le paysage aurait certainement excusé les murmures des Israélites.

*Mardi 30 avril.* — Notre bateau jette l'ancre à une lieue environ d'un petit port situé sur la côte d'Asie. C'est Djeddah, point de départ de toutes les caravanes allant à la Mecque, et qui, à leur retour, sont soumises à une quarantaine rigoureuse. Nous trouvâmes en rade trente-deux vaisseaux destinés à recevoir ces pauvres aveugles, qui viennent chercher le ciel où se trouve le chemin direct de l'enfer.

Comme Alger, Djeddah, vu de la mer, paraît s'élever en amphithéâtre, et présente un aspect assez pittoresque. Un nègre nous ayant offert son canot en assez bon français, nous le primes de préférence, pour visiter une ville exclusivement musulmane. Sauf, en effet, les consuls français et anglais, et cinq ou six Grecs, il n'y a dans cette ville aucun Européen. Le fanatisme turc, quoique contenu maintenant par la crainte de nos armes, rendrait le séjour de la ville assez dangereux pour des chrétiens.



Après une course en barque d'une demi-heure environ, nous touchons le quai. Le geste impérieux d'une sorte de douanier fait reculer notre batelier de plusieurs mètres. C'est que l'officier de santé qui est allé visiter le steamer n'est pas de retour. Et puis, nous venons d'un pays lointain, nous pouvons apporter avec nous la peste ou le choléra; nous ne pouvons donc mettre immédiatement pied à terre. Cet ordre nous est traduit par notre batelier, qui, pendant six ans, a servi à bord des Messageries maritimes. Nous voilà donc condamnés pendant une demi-heure à la quarantaine! Enfin la santé arriva, et il nous fut permis de débarquer.

En sortant du bateau, nous fûmes salués d'un *salem alikoum*, prononcé avec un accent algérien. C'était, en effet, un Arabe d'Alger qui nous parlait. Venu, il y a cinq ans, à la Mecque pour faire son pèlerinage, il s'est ensuite fixé dans ce pays. Lorsque nous eûmes répondu à son salut, il vint nous serrer la main et nous demander si nous n'étions pas des marabouts de Notre-Dame d'Afrique. Sur notre réponse affirmative, il se mit à notre disposition pour nous faire visiter la ville, et même pour nous conduire à la Mecque. Nous acceptâmes la première partie de sa proposition et refusâmes la seconde, parce que le temps nous manquait et que l'offre était trop périlleuse, puisqu'il pouvait y aller de notre tête. La ville sainte des Musulmans est, en effet, fermée à tout autre qu'aux sectateurs du Coran; et un Européen qui voudrait tenter l'aventure, même avec un firman et toutes les recommandations du sultan de Constantinople, courrait risque d'être massacré par une populace en délire, qui regarde comme la plus grande des profanations qu'un chrétien foule le sol où repose le Prophète.

Nous visitâmes donc Djeddah, en compagnie de notre guide complaisant; nous avons essayé d'avoir de lui quelques renseignements sur la manière dont se passe le pèlerinage de la Mecque, mais il s'est montré peu soucieux de nous éclairer sur ce chapitre. Toutefois, d'après ce qu'il nous a été donné de voir et d'entendre, ce pèlerinage consiste en une série de turpitudes et de monstruosité telles, que la plume d'un prêtre ne saurait les décrire.

Alger, malgré ses quatre-vingt mille habitants, est loin de

présenter l'animation de la petite ville de Djeddah. C'est à peine si nous pouvions nous frayer un passage à travers la foule compacte qui se détournait un moment de ses affaires pour voir passer des étrangers.

Notre guide nous avait réservé pour la fin l'objet, à son avis, le plus curieux et le plus digne de notre attention. Il nous demanda si nous voulions visiter le tombeau de la mère du genre humain, notre bonne grand'mère Ève. Nous ne nous fîmes pas prier longtemps, curieux de voir ce qu'on allait nous montrer. Arrivés à l'enceinte de la ville, nous aperçûmes une *koubba* assez élevée. C'était là, nous dit le guide, qu'était la poitrine d'Heia. Ses pieds, toujours d'après la tradition, acceptée sans l'ombre d'un doute par la ville de Djeddah et par tous les pèlerins qui viennent visiter la Mecque, touchaient aux murailles d'enceinte, situées à cinquante mètres au moins, de telle sorte qu'Ève se trouverait avoir eu une taille de quatre-vingts mètres! Pour la mère de tous les hommes, ce n'était pas trop, au dire de notre Arabe.

Nous rentrâmes à bord vers les six heures du soir, après avoir fait nos adieux à notre guide, qui nous promit d'aller donner de nos nouvelles aux Pères de Notre-Dame d'Afrique lors de son prochain voyage à Alger, c'est-à-dire dans trois ou quatre mois.

Nous espérions pouvoir donner la nuit suivante à un repos bien mérité après une promenade de six heures sous un soleil de 40°; mais nous avions compté sans les nègres qui déchargent et chargent le navire. Ces braves gens ont l'habitude de tout faire en chantant, et de crier d'autant plus fort que le fardeau est plus lourd. Couchés sur le pont, nous essayions en vain de nous endormir, lorsque, vers une heure du matin, le tintamarre devint si fort, qu'on eût dit que l'enfer déchaîné avait vomi sur le vaisseau toutes ses légions diaboliques. Les nègres avaient gardé les plus lourds ballots pour la fin; et, heureux de voir arriver le terme du travail, ils se livraient à des danses et à des cris qu'il serait difficile de dépeindre. Un chanteur montait sur le ballot, une fois que le treuil l'avait déposé dans l'entrepont; on eût dit un damné hurlant contre le Ciel. Puis un de ceux qui se

tenaient le plus près, lui donnant un coup de poing en pleine poitrine, lui faisait faire la culbute; et le chœur des chargeurs, exécutant une ronde vraiment infernale, reprenait le couplet qui venait d'être chanté par celui qui avait été renversé. Enfin, poussant des cris sauvages, tous se jetaient sur le fardeau, qui, malgré son poids, était soulevé comme une plume et arrimé au-dessus des autres. Nous étions tous accourus au bruit, et nous prîmes, pendant une demi-heure, un vrai plaisir à voir ces noirs enfants de l'Afrique nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait plus loin.

*Dimanche 5 mai.* — Nous voici à Aden. A peine le *Yang-Tse* avait-il jeté l'ancre dans la rade, que des barques de toutes couleurs et de toutes formes l'entourèrent. Nous entrâmes dans l'une d'elles avec nos valises, et sept ou huit rameurs poussèrent l'embarcation vers la côte. Comme ils voyaient que nous étions des nouveaux venus, à qui on pourrait facilement jouer quelque tour, ils passèrent tranquillement devant le débarcadère et nous conduisirent dans une sorte de baie où le bateau ne tarda pas à toucher le sable. Nous étions à plus de quatre kilomètres du rivage : c'était là, disaient-ils, qu'il fallait descendre. Une troupe d'autres nègres entouraient en même temps la barque, et chacun se disputait l'honneur de porter sur ses épaules les passagers et les bagages. On pense bien qu'ils n'étaient pas poussés par des motifs d'amour pur, et que notre pauvre bourse aurait payé bien cher cette entrée triomphale. Il fallut toute l'éloquence et le regard terrible du Père Lourdel pour déterminer nos bateliers à reprendre les rames et les autres nègres à nous laisser en repos. Cependant le Père Pascal dut profiter des épaules luisantes d'un de nos futurs paroissiens, pour aller au-devant d'un bon Père Capucin qui nous attendait sur la plage.

Enfin nous touchons une terre dont l'aspect n'est point fait pour réjouir la vue, et où nous sommes obligés de passer deux semaines. Pas un arbre, pas un brin de verdure : du sable, des rochers calcinés et un soleil de feu qui oblige à rester calfeutré dans les maisons une bonne partie de la journée.



La pluie, sans laquelle l'homme ne peut gagner son pain, même à la sueur de son front, ne tombe qu'une ou deux fois chaque année; aussi les habitants ont-ils soin de la recueillir précieusement dans des citernes, car c'est la seule eau douce que possède Aden. Les Anglais, maîtres de cette place, y ont établi une distillerie pour leurs troupes, et l'eau de mer distillée compose ainsi la boisson ordinaire des Européens, auxquels elle est vendue à un prix assez élevé.

Le manque d'eau n'est pas le seul fléau d'Aden; l'air lui-même y fait défaut, et lorsque, fatigué d'une journée de travail, on serait heureux de demander au sommeil de nouvelles forces pour le lendemain, on se sent oppressé par une chaleur encore plus accablante la nuit que le jour. Impossible de fermer l'œil un instant. Aussi, couchés sous la vérandah, attendions-nous le lever du soleil avec impatience. C'est cette insomnie qui, jointe à la chaleur étouffante du jour, rend le climat d'Aden si dangereux pour des Européens.

La nourriture, tant des hommes que des chevaux, vient toute des contrées voisines. Il y en a qui prétendent que le paradis terrestre était ici, ou du moins dans les environs, et que c'est de l'Éden qu'Aden a tiré son nom. Je ne sais si cette opinion est bien fondée, mais le fait est que ceux qui la patronnent doivent avouer, s'ils ont jamais vu Aden, que le pays a bien changé depuis. Inutile d'ajouter après cela que les vivres y sont hors de prix.

Les bons Pères Capucins ont mis à notre disposition la maison et la chapelle qu'ils ont non loin du port. Comme Aden est à une certaine distance de la mer, les Anglais ont fait bâtir sur le rivage bon nombre de maisons qui sont occupées par des Européens, et qui, si elles étaient groupées, formeraient une petite ville. C'est Steamer-Point. Nous sommes installés dans une de ces maisons, où les fils d'Albion pourraient trouver que le confortable laisse à désirer, mais où nous vivons au moins à peu de frais. Nous avons un bon soldat irlandais à notre service, et un Arabe qui nous fait la cuisine tant bien que mal. Quoi qu'il en soit, chacun mange avec appétit, et la gaieté et l'entrain président à tous nos repas.



*Vendredi 17 mai.* — Nous avons vu ces jours derniers le fameux Charlie de Zanzibar, dont parlent le voyageur anglais Caméron et l'Américain Stanley. Il se rend en France pour embrasser trois de ses sœurs qu'il n'a pas vues depuis trente ans. Après le sultan, il est, dit-on, le personnage le plus important de la ville. C'est un homme d'une soixantaine d'années environ; il aurait pu nous rendre de grands services, car il a l'air très bon et très dévoué.

Voici le portrait qu'en trace Caméron dans le récit de son voyage à travers l'Afrique : « Charlie est un Français, un original, qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. De chef de cuisine au consulat britannique, il est devenu l'un des notables de la ville. Tous les vaisseaux de la marine anglaise qui arrivent dans le port sont approvisionnés par Charlie de viande de bœuf et de pain frais, et le seul établissement qui, dans l'île, approche d'un hôtel, lui appartient. On trouve chez lui des collections d'objets de toute espèce, de toute nature. Il ne sait ni lire ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède, et se contente de dire aux chalands : « Fouillez dans mes magasins; si vous rencontrez ce qui vous manque, payez-le ce que ça vaudra. » Il n'a pas appris l'anglais, a oublié une partie du français, et fait des deux langues un patois amusant.

« Inutile de dire que ses affaires sont en désordre; néanmoins il prospère, sans doute en raison de sa nature généreuse. Je crois que peu de gens auraient le courage de le tromper<sup>1</sup>. »

La peinture qu'on nous avait faite du climat d'Aden pendant notre traversée n'étant pas de nature à nous rassurer au sujet de notre arrêt forcé dans cette ville, nous avons voulu attendre au dernier jour pour noter l'effet produit sur nous par la chaleur accablante de cette contrée aride et désolée.

Malgré toutes les précautions que nous avons prises pour nous préserver de la fièvre et des insulations, trois Pères sont tombés malades quelques jours après notre arrivée. Ce sont les Pères Livinhac, Delaunay et Barbot. Ce dernier est à

<sup>1</sup> Caméron, *A travers l'Afrique*, page 17.

peu près remis, mais les deux autres Pères sont encore bien faibles, et s'ils n'étaient pas plus forts à notre arrivée à Zanzibar, il leur serait impossible de se mettre en marche pour l'intérieur.

Nous voyons tous les jours plus clairement combien l'esprit de foi est nécessaire au missionnaire. Il faut qu'il ne considère les choses que selon les lumières surnaturelles, et que son plus grand désir soit de trouver des occasions de souffrir pour Dieu. L'absence de la croix devrait être pour nous un malheur véritable. Aimons donc la croix, soyons passionnés pour la croix. Quel bonheur que Notre-Seigneur nous juge dignes de souffrir quelque chose pour lui !

Les bons Pères Capucins sont venus hier d'Aden, distant d'environ dix kilomètres, pour nous inviter à dîner. Ils voulaient, en notre honneur, organiser une petite fête pour leurs enfants. Nos malades et les diverses courses que nous sommes obligés de faire pour préparer notre embarquement ne nous ont pas permis d'accepter cette gracieuse invitation, dont nous leur garderons une sincère reconnaissance.

Si le bon Dieu nous éprouve, il nous réserve aussi des consolations. Bon nombre de Portugais, ainsi que les soldats de la garnison, presque tous Irlandais, se sont confessés et ont fait la sainte communion dans notre chapelle.

Hier soir, le bateau anglais de Zanzibar est arrivé ; il nous apportait une lettre des PP. Charmetant et Deniaud. Ils nous annoncent que tout va bien. Ils sont arrivés à Zanzibar le 30 avril et ont été accueillis avec une très grande charité par les Pères du Saint-Esprit, et en particulier par le R. P. Horner. Depuis qu'ils sont à Zanzibar, l'eau est tombée en abondance : ils sont arrivés en pleine *masika* (saison des pluies), contrairement à nos calculs et à ce qui arrive ordinairement ; ils nous disent que ces pluies extraordinaires ont changé les conditions climatiques, et que nous arriverons au bon moment.

Nous quittons donc Steamer-Point sans regrets, et, pleins de confiance en la divine Providence, nous nous disposons à entreprendre notre dernière étape pour la côte orientale d'Afrique.

## CHAPITRE II

### ZANZIBAR ET BAGAMOYO

Aspect de l'île. — Difficultés avec la douane. — Providentielle organisation de la caravane par les PP. Charmetant et Deniaud. — Visite au sultan. — Curieuse population de Zanzibar. — Le R. P. Horner et ses œuvres. — Cordial accueil des missionnaires. — En avant !

*Jeudi 30 mai.* — Enfin Zanzibar apparaît à l'horizon, avec les îlots qui l'entourent comme des sentinelles avancées, et les bâtiments de guerre anglais qui, sous prétexte d'empêcher la traite des nègres, surveillent tous les faits et gestes du Sultan.

Quelques daous, petites barques pontées à l'arrière, les voiles doucement gonflées par la brise, vont et viennent devant le port. Ses fouillis de verdure, ses massifs de cocotiers et de girofliers, ses nombreuses bananeraies, ses plantations de cannes à sucre, etc... ont fait avec raison surnommer cette île la perle de l'océan Indien. A cette époque surtout, elle ressemble véritablement à un paradis terrestre. Pour nous, qui n'avions eu sous les yeux, depuis notre départ de France, que les rochers arides de Suez et du golfe Arabique, nous la saluons avec des transports d'enthousiasme.

Çà et là quelques monticules vaporeux tranchent par leur aridité relative sur le manteau vert d'un sol riche et fécond, dont le niveau va en s'élevant vers l'intérieur par une pente presque insensible.

Nous aspirons avec délices un air saturé de vapeurs odorantes, pendant que le soleil, se dégageant lentement du sein des flots, fait miroiter de mille feux la grève et les blanches maisons du port.

Le paquebot, se frayant lentement un passage à travers les multiples embarcations qui semblent fêter son arrivée, a bientôt jeté l'ancre, et nous serrons dans nos bras les PP. Charmetant et Deniaud, qui sont accourus à notre rencontre. Le R. P. Horner, préfet apostolique du Zanguebar, est avec eux; cet homme au cœur d'apôtre est pour nous un vrai père, rempli de bontés et de prévenances. En vain voulons-nous refuser l'hospitalité qu'il est venu nous offrir : il nous prend de force, comme il a déjà pris les deux Pères qui nous ont précédés<sup>1</sup>.

Cependant il nous fallait passer par la douane : Saïd Bargache a, en effet, une douane dans ses États et a affermé cette branche lucrative de commerce au fameux Taria Topan, fort vanté par Stanley, et qui nous parut tout simplement un homme sordide et plus avare que le plus avare des juifs d'Alger. Les effets des voyageurs ayant droit de franchise, nous refusâmes de nous arrêter au milieu de la cour du poste de la douane, en plein soleil, comme l'exigeait le chef des douaniers, qui n'était autre que le fils de Taria Topan. Toutefois, pour ne pas avoir l'air de braver l'autorité, nous ouvrîmes une caisse pour démontrer que nous portions bien là des habits et non des marchandises de contrebande. Puis nous prîmes notre route vers la Mission.

Nous aurions bien voulu partir le lendemain ou le surlendemain pour Bagamoyo; mais il restait encore à retirer de la douane les caisses que nous avions apportées d'Europe et qui contenaient les habits dorés, les casques, les plumets destinés à nous concilier les puissants roitelets de l'Afrique équatoriale. N'ayant pu bénéficier sur nos effets, l'Indi comptait bien se dédommager sur les ballots : malheureusement pour lui, nous fûmes vite au courant des usages de la localité.

<sup>1</sup> Ce héros de la charité chrétienne, obligé l'année suivante de rentrer en France pour essayer de rétablir une santé délabrée par vingt-cinq ans d'apostolat sous le brûlant soleil des tropiques, a rendu sa belle âme à Dieu le 8 mai 1880. (Voir l'article que lui a consacré le *Bulletin des Missions Catholiques*, numéro du 25 juin de la même année.)



Toutes les caravanes qui nous avaient précédés avaient été exemptées du droit de péage ; nous ne voulûmes donc pas nous y soumettre : c'eût été créer un précédent regrettable, dont les caravanes européennes n'auraient pas manqué dans la suite de rejeter sur nous tout l'odieux.

Taria Topan, en millionnaire désintéressé, tint bon pendant quatre jours ; car il perçoit un droit de 5 p. % sur toutes les marchandises qui entrent à Zanzibar.

Il fallut un mot de la main même du Sultan pour que toutes les caisses restées en douane nous fussent délivrées, et nous pûmes à notre aise écouter alors les explications que les PP. Charmetant et Deniaud nous donnèrent sur l'organisation de notre caravane.

On ne se fait guère en Europe une idée des difficultés que présente cette importante affaire. Il faut d'abord s'entendre avec un Indien, car sans eux il est impossible de louer des pagazis. Aussi longtemps que des Européens ne se seront pas établis à Bagamoyo et à Tabora, pour y installer des caravanes montantes et descendantes, il faudra se soumettre à ces gens rapaces qui ne connaissent d'autre Dieu que l'argent, et pour qui le vol est un acte de vertu. A moins que vous ne cédiez de suite à leurs exigences exorbitantes, vous pouvez être certains d'avance que vous devrez sacrifier au moins huit jours à discuter avec eux, et qu'ils ne reculeront que pas à pas, sou par sou.

Chaque porteur ne consentant jamais à se charger de plus de trente-cinq kilogrammes, il faut donc trois hommes pour un quintal. Or comme, tout calcul fait, tant pour un voyage de six mois au moins que pour nourrir dix Pères pendant un an, il faut au moins (non compris les outils, provisions, etc.) cent quintaux d'étoffes, verroteries, sel, perles et mille autres objets d'échange, c'était donc au moins trois cents porteurs qu'il fallait trouver, puisqu'ici tout portage se fait à dos d'homme.

Or les Anglais, Allemands et Belges avaient accepté tout ce qui se trouvait épars à Zanzibar, soit pour leurs travaux de route, soit pour le voyage dans l'intérieur, et cela à des prix exagérés. Aussi tous, tant laïques que religieux, faisaient entrevoir qu'il faudrait attendre au moins trois ou quatre mois,

peut-être davantage, pour recruter ce qui nous serait même strictement nécessaire pour partir; quitte à faire suivre le reste plus tard à l'aide de porteurs que nous enverrions de Tabora ou d'Oujiji.

Dans leur détresse, nos Pères avaient eu recours à la puissante intercession de saint Joseph : ce glorieux patron des causes désespérées ne manqua pas de venir à leur secours de la manière la plus imprévue et la plus admirable.

Ne trouvant rien à Zanzibar, qu'ils avaient battu et fait battre dans tous les sens, ils s'étaient rendus à Bagamoyo, d'où partent ordinairement les caravanes, afin de poursuivre là leurs recherches.

A peine étaient-ils descendus dans le magnifique établissement que les Pères du Saint-Esprit possèdent sur ce point de la côte, qu'on vint annoncer que de nombreuses caravanes arrivaient de l'Ounyamouézi, avec de l'ivoire en quantité considérable; événement providentiel, car depuis quatre mois aucune arrivée de caravane n'avait été signalée. Le Père Charmétant se rendit aussitôt, avec une lettre du Sultan, chez le gouverneur de Bagamoyo, et le même jour, par l'intermédiaire d'un Arabe riche et influent, tout dévoué aux missionnaires, il put arrêter, séance tenante, la plupart des porteurs ou pagazis qui nous seront nécessaires, au prix de cent francs l'un (non compris la nourriture, qui est à notre charge), pour toute la durée du voyage de Bagamoyo à Tabora.

C'est à cet endroit même que les deux missions devront se séparer pour aller, l'une à Oujiji, l'autre au Nyanza. On trouve toujours à engager là de nouveaux porteurs; d'ailleurs nous y trouverons M. Philippe Broyon et Mirambo, sur la protection desquels nous pouvons maintenant compter.

Ce sont deux indigènes riches et influents du pays qui ont été choisis pour traiter l'affaire de la caravane, sous leur responsabilité. L'un est un Arabe, et il dépend du Sultan; l'autre est un Hindi, et comme tel, sujet anglais. Il dépend donc entièrement du consul d'Angleterre, M. Kirk, qui nous a promis son concours en toutes choses, car il aime beaucoup la Mission catholique des Pères de Zanzibar. Il nous a offert de lui-même de nous remettre une lettre de recommandation

pour Mirambo, le plus puissant chef noir de l'intérieur, qui occupe le territoire situé entre l'Ounyamouézi, le Tanganika et le lac Victoria. Ce chef vient d'écrire ces jours-ci à M. Kirk, en lui envoyant dix défenses d'éléphant, tandis qu'il n'en a envoyé que six au Sultan de Zanzibar, montrant par là qu'il mettait l'alliance des Européens et surtout de l'Angleterre au-dessus de celle des Arabes, avec lesquels il a soutenu longtemps une guerre acharnée.

A côté de tout cela, il y avait eu l'épreuve que notre bon Père Procureur essaya de passer sous silence. Pendant quatre jours il avait été en proie à une fièvre ardente, au moment même où il faisait mettre nos marchandises en petits ballots; malgré ses souffrances, il n'avait pas voulu interrompre son travail, dans la crainte de nous occasionner par là quelque retard; il s'était donc fait porter chaque jour au milieu de ses noirs ouvriers, et avait présidé jusqu'à la fin à leurs délicates occupations.

Aujourd'hui nos porteurs sont tous réunis à Bagamoyo, auprès des Pères du Saint-Esprit, et attendent notre départ, qui aura lieu aussitôt que nous serons un peu remis des fatigues de la traversée.

Depuis quelques jours la masika a cessé; le soleil a reparu dans toute sa majesté équatoriale. Nous trouverons de l'eau en abondance le long du chemin, à cause des dernières pluies: ce qui sera pour nous d'un grand avantage.

On nous dit aussi que la tsetsé et les moustiques ne sont pas à redouter pendant la saison sèche, c'est-à-dire de juin à novembre. S'il en est ainsi, nous sommes vraiment favorisés du Ciel.

Les caravanes arrivant de l'intérieur ont donné les renseignements les plus précieux sur les différentes qualités et quantités d'étoffes, de perles et autres articles nécessaires, tant sur la route que dans la région des grands lacs; et c'est d'après ces indications que les achats se sont effectués, avec le concours extrêmement bienveillant et éclairé de M. Greffulhe, l'agent de la maison de Marseille qui nous a ouvert son crédit.

Il y a en ce moment à Zanzibar, depuis plusieurs mois, cinq expéditions qui se préparent: trois protestantes, une







Une rue à Zanzibar. (P. 53.)

allemande pour la science, et une belge pour l'exploration. Toutes seraient prêtes à partir, mais elles n'ont encore pu enrôler un nombre suffisant de porteurs. C'est donc notre caravane, la dernière venue, qui s'ébranlera la première, comme le Saint-Siège le désirait, et comme nous en avons pris l'engagement vis-à-vis de lui.

Nous nous sommes tous rendus chez le consul de France, qui, d'après un usage oriental, doit accompagner chez le Prince et lui présenter tous ceux qui sont sous sa protection. Le palais de Saïd Bargache, sultan de Zanzibar, vaste maison carrée, d'architecture semi-arabe, semi-italienne, est décoré dans le goût oriental. L'intérieur des appartements ne manque pas de somptuosité, surtout les jours de réception. Le Saïd, pour donner à sa demeure plus d'apparence, a fait démolir quelques bicoques, et aujourd'hui, devant la façade principale s'étend une vaste place d'armes. Une tour surmontée d'une horloge et d'un phare s'élève non loin du palais. Une partie de la ville possède un beau quai, éclairé la nuit par de nombreux lampions. Devant le sérail, le long du quai, on a dessiné une espèce de *square* pour les promenades publiques; il fera une concurrence avantageuse pour les habitants au terrain classique de Nazi-Moya, le bois de Boulogne des Zanzibarites. Notre entrevue avec le Sultan ressemblant trop à celles qui sont racontées par les précédents explorateurs, nous renvoyons à leurs ouvrages pour en avoir les détails; nous dirons seulement que son infanterie fait honneur à l'officier anglais qui l'a formée, et qui l'exerce.

Nous rendîmes aussi visite au D<sup>r</sup> Kirk, consul d'Angleterre, dont l'accueil fut des plus bienveillants. M. le colonel Playfair, l'éminent et excellent consul général de la Grande-Bretagne à Alger, nous avait d'ailleurs donné pour lui de pressantes lettres de recommandation.

Zanzibar est le plus grand marché de toute la côte orientale d'Afrique. A défaut d'esclaves, on y vend des quantités considérables d'ivoire et de copal, de l'orseille, des peaux et des bois précieux. Dans ses rues, la plupart étroites et tortueuses, on trouve de tout : vendeurs d'eau fraîche, rôtisseurs de poissons, marchands de bijoux indigènes, sucreries, figues, cocos, raisins, dattes en marmelade, clous de girofle, un vrai salmi-



gondis, où tout sent mauvais, et où le choléra serait tous les ans, s'il n'y avait pas autant de narguilés et de fumeurs.

Néanmoins tout le monde s'accorde à reconnaître que le dernier voyage de Saïd Bargache en Europe a amené beaucoup d'heureuses innovations et de progrès dans l'administration et la bonne tenue de la capitale. Il faut lui en savoir gré, d'autant plus que la routine est le trait caractéristique des États de l'Islam.

Les loyers sont très chers, car les propriétaires, passés maîtres en fait de fourberie, font beaucoup de difficultés pour aliéner leurs maisons; pour la nourriture et les frais d'entretien, il faut au moins compter cinq francs par jour et par tête.

Le climat est beaucoup plus sain que celui de Bagamoyo, village indigène situé vis-à-vis sur le littoral africain, et qui n'est séparé de l'île que par un bras de mer de vingt-trois milles de large. A l'exception des Pères du Saint-Esprit, aucun Européen n'habite Bagamoyo, où les fièvres, entretenues par les marais environnants, sont en permanence. Tous ceux auxquels nous en avons parlé nous ont déclaré qu'il était impossible d'y demeurer quinze jours sans avoir la *malaria*; tandis qu'on peut demeurer impunément, sauf un ou deux mois de l'année, à Zanzibar, pourvu que l'on prenne des précautions suffisantes.

La population, formée des éléments les plus disparates, peut être évaluée à quatre-vingt mille âmes environ. L'île entière en contient un peu plus du double. A côté des Arabes, des Banians et des Hindis, qui représentent l'aristocratie du commerce, on y voit des échantillons de toutes les contrées environnantes : gens de Goa, du Somal, du Sahouahil<sup>1</sup>, de la Mrima, de l'Ouzaramo, de l'Ounyamouézi, des Comores et du Mozambique. On y voit surtout une foule de mélis, tristes êtres qui ont tous les vices paternels et maternels, sans l'ombre d'une seule qualité.

Les nègres, partie laborieuse de la population, paraissent doués d'une certaine énergie. A les voir cultiver les jardins et les plantations, porter de lourds fardeaux, courir d'un bout

<sup>1</sup> Sous le nom de *Sahouahil* ou par abréviation *Souahil* (rivages), on désigne la partie de la côte comprise entre le pays des Somalis et l'île de Mombas; et sous celui de *Mrima* (colline), celle qui s'étend de Mombas au Roufidji.

de la ville à l'autre avec un joyeux entrain, on ne croirait pas avoir devant soi des esclaves. Faut-il attribuer cela aux bons traitements dont ils sont l'objet, ou à l'insouciance de leur caractère?

Ces pauvres gens, victimes des cruautés de la traite, n'ayant plus ni patrie ni famille, s'attachent étroitement au maître qui les nourrit et les habille. Leur intelligence se développe quelque peu au contact de la vie civilisée; ils montrent bientôt des dispositions pour le trafic tel qu'il se pratique ici, c'est-à-dire avec accompagnement obligé de ruse et de vol. Lorsque la mort de leurs propriétaires les a rendus, selon la loi musulmane, à leur ancienne liberté, ils ne retournent donc pas au pays natal, mais restent dans l'île, où ils travaillent alors pour leur compte, tantôt comme matelots, tantôt comme portefaix; le plus souvent ces *Wangouana* (affranchis) se louent pour escorter les caravanes en qualité d'Askaris. Ils sont tout fiers de porter un mousquet et se font un plaisir d'enfant de faire parler la poudre. Au reste, mobiles comme le vent, changeant de métier à la plus petite difficulté, ou se passionnant pour une bagatelle, souples devant les forts et arrogants devant les faibles, n'ayant d'autre pratique religieuse que celle de prononcer les noms d'Allah et de Mahomet par formule de jurement ou de colère, ils possèdent un ensemble de qualités et de défauts qui les rend indispensables à l'explorateur, tout en étant pour lui un supplice de tous les jours.

Inutile de dire que tout ce monde forme un ensemble de costumes les plus bizarres, depuis le fez et la riche draperie du commerçant, jusqu'aux indiennes et aux cotonnades de toutes couleurs qui forment le vêtement de la classe moyenne; depuis l'étroit fourreau qui, de la tête aux pieds, écrase la majeure partie de la population féminine, jusqu'au pagne crasseux du sauvage habitant de l'intérieur.

La nourriture ordinaire est des plus simples : pour plat de résistance, une épaisse bouillie de riz ou de sorgho le matin et le soir; pour boisson, le coco ou le pombé, sorte de bière extraite du millet; pour tabac, l'opium et le chanvre.

L'huile de coco ou de sésame joue aussi un grand rôle dans la parfumerie indigène.

La société européenne de Zanzibar est peu variée : elle ne



se compose guère que des différents consuls et de quelques rares agents de maisons de commerce. MM. Gressfulhe et Serrière y tiennent un rang important, et se sont multipliés pour nous rendre toutes sortes de bons offices<sup>1</sup>. Ce sont eux qui, avec l'Hindi Serwa, organisent presque toutes les caravanes.

Les Pères du Saint-Esprit possèdent à Zanzibar une véritable école d'arts et métiers, qui rend les plus grands services, et dont la réputation est loin d'avoir été surfaite. C'est un Frère ayant travaillé avec succès dans les premières usines de l'Europe comme mécanicien, qui en a la direction. Le Sultan lui-même n'entreprend aucune affaire importante sans avoir pris auparavant son avis et ses conseils.

Nous admirâmes aussi l'hôpital catholique, bâti dans l'endroit le plus sain de la ville, et desservi, sous les auspices du R. P. Horner, par les Filles de Marie, dont la maison-mère est à Bourbon. Européens, Hindis, Wangouana et indigènes, quels qu'ils soient, y sont soignés avec la même charité et le même dévouement : aussi les noirs ne târissent-ils pas d'éloges pour une institution si bienfaisante.

Une chose curieuse, c'est l'esprit d'imitation qui semble animer les protestants de Zanzibar : leurs ministres y portent la soutane, et leurs diaconesses ont elles-mêmes un costume particulier ressemblant assez à celui de nos religieuses. Ils sont en train de bâtir un temple magnifique, qui fera certainement l'admiration du pays. Hélas ! pourquoi leur dévouement et leurs richesses ne sont-ils pas au service d'une meilleure cause ? Notre siècle ne verra-t-il pas les enfants de la Grande-Bretagne, cette terre des saints, revenir à l'antique foi de leurs pères, et ne former avec les États catholiques qu'un seul troupeau sous un seul pasteur ?

16 juin. — Nous avons depuis plusieurs jours abandonné

<sup>1</sup> Nous devons aussi une mention particulière à M. Parrison, qui nous aida beaucoup dans l'achat de nos ânes. M. Parrison est un négociant français, établi depuis de longues années déjà à Zanzibar, et fort au courant des questions de marché. Parlant parfaitement le kisouahili, mélange d'arabe et de nègre, qui est la langue courante de l'île et même de l'intérieur, il nous fut une providence pour ces sortes d'achats qui peuvent prêter à rire en eux-mêmes, mais sont loin d'être sans grande importance. (*Journal du Père Ruellan.*)

Zanzibar pour Bagamoyo. La mer était magnifique, une douce brise nous poussait directement vers la côte au milieu des chants et des cris ordinaires des noirs matelots. En un clin d'œil, Zanzibar eut disparu derrière nous. Déjà nous ne distinguions plus les navires de guerre qui stationnent dans le port. Nous suivions de l'œil une quantité d'oiseaux qui s'abattent de temps en temps sur les flots pour y saisir leur proie, et quelques marsouins se jouant au milieu des vagues striées d'écume. La mer était sillonnée par de nombreuses pirogues si petites que deux hommes à peine y trouvent de la place. Ces pêcheurs s'en vont dans la haute mer à trois ou quatre lieues de Zanzibar, et le soir ils reviennent avec une bonne capture. C'est merveille de voir avec quelle adresse ils savent diriger ces voiliers microscopiques au milieu de l'Océan.

A mesure que nous avançons, les cocotiers du rivage se dessinaient plus nettement sur le bleu du ciel, et les maisons arabes paraissaient sortir des eaux. Pour débarquer, nous nous servîmes d'une petite pirogue, simple tronc d'arbre creusé, et dans lequel le moindre mouvement superflu vous fait courir le risque de perdre l'équilibre et de prendre un bain impromptu.

A l'exception d'une centaine de maisons en pierre habitées par quelques Arabes et des Indiens, on ne voit à Bagamoyo que des cases en paille. Il peut y avoir environ cinq à six mille habitants. A l'extrémité de la ville flotte le pavillon rouge hissé au haut d'un mât. La maison qui se trouve à côté est celle du Wali ou djémadar, commandant les quelques Béloutchis qui forment la garnison de la place.

Nous trouvâmes sur la plage les bons Pères Spiritains, venus là pour nous recevoir et nous faire les honneurs de leur établissement. En chemin, nous admirions les travaux de ces courageux missionnaires, qui dans un terrain sablonneux et aride ont su créer une magnifique plantation de palmiers, de cocotiers, de papayers, et acclimater un grand nombre de plantes et d'arbustes d'Europe. Leur mission, établie depuis une douzaine d'années, est en pleine voie de prospérité et mérite le plus vif intérêt. On est ravi de la politesse et de la bonne tenue des enfants, ou plutôt de la famille des Pères,

car tous, mariés ou non, travaillent pour la mission et sont nourris par elle. Le jeudi est un jour libre pour eux ; ce jour-là, ils peuvent cultiver à leur profit personnel un petit terrain qui a été mis à leur disposition.

Nous avons visité ensuite les ateliers, la forge et la menuiserie. Ce sont les enfants rachetés par les Pères qui arrangent les voitures, les barques, les pompes, les arrosoirs ; qui confectionnent les armoires, les chaises, les tables, et tout cela avec une dextérité et une habileté peu communes.

Il fallut aussi prendre part au dîner de famille, où régna la plus grande cordialité, mais où, pour le dire en passant, nous ne vîmes absolument aucun des vins que, dans son premier ouvrage, Stanley insinue être la boisson ordinaire et favorite de ces zélés serviteurs de Dieu. Il serait bon de rétablir, à ce sujet, les faits tels qu'ils se sont passés<sup>1</sup>.

Aujourd'hui dimanche, fête de la Très Sainte Trinité, est définitivement le dernier jour que nous allons passer avec des Européens. Porteurs et soldats de l'escorte sont campés à Chamba-Gonéra, et n'attendent que le signal du départ. Nous avons dû en grossir encore le nombre à cause des nombreux colis que nous apportions d'Europe, et nous ne sommes pas sans inquiétude sur le succès de notre entreprise : mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Afin de relever encore nos courages, nous chantons une messe solennelle dans la gracieuse chapelle des Pères du Saint-Esprit. Assez vaste, elle porte, dans sa simplicité, un grand cachet de propreté et de convenance. Les boiseries du chœur et des autels latéraux, découpées par les petits menuisiers de la mission, en rehaussent le coup d'œil et font le plus bel encadrement à une statue de la divine Mère, qui y tient la place d'honneur.

<sup>1</sup> Plusieurs Européens avaient alors entrepris une chasse à l'hippopotame sur le Kingani, avec le consul de France. Ils descendirent naturellement chez les missionnaires, puisque ce sont les seuls Européens de la localité. Vers la fin du dîner, un des convives envoya chercher un panier de vin qu'il avait apporté de Zanzibar. A ce moment se présenta M. Stanley, qui cependant n'avait reçu aucune invitation, bien que dans son livre il laisse croire que le dîner était donné en son honneur ; on l'invita à prendre place, il accepta ; mais il n'aurait pas dû payer son hospitalité en aussi mauvaise monnaie. (*Journal du Père Ruellan.*)

L'harmonium de la tribune unit ses puissants accords à l'entrain des enfants et à la voix mâle des missionnaires. Dieu sans doute est touché de notre foi et de notre sacrifice, et il se baisse vers nous pour nous bénir. Nous sentons le souffle de son Esprit enflammant nos cœurs : nous croyons voir nos Anges gardiens s'appêtant à nous servir de guides et de protecteurs comme au jeune Tobie. Hommes de peu de foi ! pourquoi avons-nous douté ? Au nom de Dieu, en avant ! en avant !!!

Sur le soir, le Père Charmetant se rend au camp de Chamba pour faire la distribution des munitions à l'escorte armée, et donner les dernières instructions, afin que, dès le matin, la caravane s'ébranle et se mette en marche vers la première étape au delà du Kingani. Il envoie aussi le capitaine de la troupe pour traiter le passage du fleuve.

Pour la bonne surveillance d'une caravane aussi considérable, on décida que deux missionnaires, le Père Dromaux et le Frère Amance, seraient à l'avant-garde, que les PP. Deniaud et Delaunay surveilleraient le centre de la colonne, et enfin que les deux Supérieurs de mission, les PP. Livinhac et Pascal, fermeraient la marche avec les autres Pères ; ce serait l'état-major.



## CHAPITRE III

### PASSAGE DU KINGANI

En tenue de voyage. — Baudet capricieux. — Coup d'œil du camp de Chamba. — Explorateur en détresse. — Repas champêtre. — Cultures africaines. — Un ange de plus. — Sauveteur non médaillé. — Méaventure du P. Charmetant. — Hippopotames et crocodiles. — Transbordement de la caravane. — Douleuruse séparation. — Pour l'Église et pour la France.

*Lundi 17 juin.* — Dès le matin, vers six heures, nous quittons la mission de Bagamoyo avec le Père Baur et le Frère Oscar, qui ont bien voulu nous accompagner.

Que les Pères et Frères du Saint-Esprit reçoivent ici l'expression de notre gratitude pour les innombrables services qu'ils nous ont rendus. Nous ne ferons jamais assez pour la leur témoigner ; mais nous serons toujours heureux de leur en donner les preuves les plus nombreuses et les plus convaincantes<sup>1</sup>.

Chaque missionnaire a pris ses longues bottes de voyage, car au delà de Chamba, pour arriver au Kingani, il y a bien des marais à traverser. Le Père Charmetant n'avait pas de bottes ; on lui fit prendre à Bagamoyo une paire de guêtres bien précieuses, celles de Livingstone ; l'illustre voyageur s'en servait, quand la mort est venue le surprendre dans ses

<sup>1</sup> Il est superflu de dire que les deux autres caravanes de missionnaires d'Alger ont aussi reçu à Zanzibar et à Bagamoyo, des membres de la Société du Saint-Esprit, l'accueil le plus généreux et le plus cordial.

excursions africaines. Tout ce qui lui appartenait avait été religieusement apporté à la côte par ses deux fidèles serviteurs, les nègres Souzi et Chouma, en même temps que son corps. Chose inexplicable, tous ces objets furent mis à l'encan.

Les Pères ont acheté ses guêtres et le matelas sur lequel il est mort. La Maison-Française a acheté sa légendaire casquette, qui se trouve maintenant à Marseille, chez M. Rabaud.

Notre petite troupe cheminait paisiblement, depuis quelque temps, le long des étroits sentiers qui serpentent à travers les champs de cannes à sucre, de manioc et de sorgho qui entourent Bagamoyo.

Nos ânes, portant un bât pour la première fois de leur vie, grâce à l'industrie du Père Barbot, s'avançaient mélancoliquement les uns à la suite des autres, tandis que les cavaliers animaient la route de leurs joyeux propos. Tout à coup les éclats de joie redoublèrent ; le meilleur cavalier, le Père Delaunay, venait d'être jeté à terre par sa méchante monture, avec armes et bagages. Le bât, encore neuf, n'avait pas été suffisamment sanglé ; et le rusé animal, sentant sa charge pencher à droite, donna une forte secousse de ce côté et renversa son cavalier. On le rechargéa et on continua la route. Au bout de dix minutes, nouvel accident et nouvelle halte : encore le Père Delaunay par terre, mais cette fois du côté opposé.

Nous arrivâmes enfin, sans autre encombre, au camp de Chamba-Gonéra, vers neuf heures ; il offrait un coup d'œil intéressant et animé : tout le monde semblait prêt à partir. Les ballots étaient dressés près d'un arbre, sur leurs supports réunis en forme d'éperon, et attendant les épaules des porteurs. Les caisses sont ficelées à chaque bout des bâtons qui doivent aider à les porter. Des pagazis sont assis par-dessus et semblent attendre le signal du départ ; déjà même, selon les instructions données la veille, deux cents d'entre eux, ayant à leur tête le Père Dromaux, ont pris la route du fleuve. Douze soldats de l'escorte, conduisant neuf ânes porteurs des provisions, les accompagnent.

En ce moment, les retardataires, groupés en cercle, achèvent de prendre leur frugal repas, composé de racines de manioc cuites sous la cendre et de grains de sorgho pilés.

Quelques-uns, accroupis autour du foyer en plein vent qui a fait cuire leurs aliments, fument leurs narguilés formés d'une calebasse au long col servant de tuyau, et d'un fourneau en forme de grosse pipe, fixé à un roseau que l'on plonge dans la calebasse où se trouve l'eau à travers laquelle passe la fumée.

Au milieu de cette noire troupe d'hommes, les missionnaires plient leurs tentes, fixent leurs lits enroulés, clouent des caisses ; et, par-dessus tout ce monde, le drapeau du Sacré-Cœur flotte au vent : c'est là notre signe de ralliement.

Tout cela donne un spectacle grandiose et peu usité. Le Père Baur veut le prendre en photographie ; mais l'ensemble original et le mouvement ne peuvent être reproduits. La photographie demeurera bien au-dessous de la réalité.

A notre arrivée, nous faisons partir encore une cinquantaine de pagazis dans la direction du fleuve. Il nous est impossible de faire partir les autres : leurs *nyamparas* (chefs de groupe) n'ont pas encore reçu leur *djoho*, ou morceau d'étoffe rouge, dont ils se servent comme d'un manteau et quelquefois de coiffure, en le roulant comme un turban autour de la tête. Ils tiennent à cette marque de distinction, et ne veulent pas partir avant de l'avoir reçue. Il faut envoyer immédiatement un exprès à l'Hindi, notre homme d'affaires à Bagamoyo. Vers deux heures, l'étoffe arrive. La distribution faite, la bannière du Sacré-Cœur est confiée au principal *kirangozi* (guide), et nous commandons la marche. En vain nos porteurs nous demandent, comme dernière grâce, de coucher encore au camp, promettant de partir le lendemain aux premières lueurs du jour ; nous nous y opposons, persuadés que les deux tiers retourneraient à Bagamoyo pour y passer cette dernière nuit.

Les Pères Deniaud et Delaunay partent donc avec eux. Mais une centaine seulement sont là. Les autres, en nombre à peu près égal, malgré notre défense et la vigilance de quelques soldats de notre escorte, ont trouvé le moyen de reprendre le chemin du village. En présence de ce fâcheux contretemps, l'état-major se décide à passer la nuit à Chamba-Gonéra, sous la protection de quelques askaris, pour rallier les traînants, et en revanche leur imposer demain double marche.

Dans l'après-midi, le lieutenant Vautier, un des trois membres de l'expédition belge, nous arrive au camp avec des habits trempés d'eau et de boue. L'explorateur était allé au Kingani, afin de jouir du coup d'œil et de juger de la manière dont il lui fallait s'organiser pour faire passer sa caravane, quand le moment du départ arriverait. L'expérience a toujours été la meilleure des leçons. En revenant, son âne l'a jeté dans les marais. Il se restaure un peu et reprend la route de Bagamoyo avec le Père Baur, qui nous fait ses adieux<sup>1</sup>.

Nos fugitifs arrivent le soir les uns après les autres; les derniers rentrent pendant la nuit. Nous avons préparé nous-mêmes notre souper, en creusant dans la terre un foyer à la façon des *Wanyamouézi*<sup>2</sup>; par-dessus est la marmite où cuit le riz; à la flamme qui s'échappe tout autour, nous faisons rôtir une poule embrochée à une baguette fichée en terre; sous la cendre du brasier cuisent nos racines de manioc.

Ce repas fut pris en plein air. La soirée était délicieuse. Dans l'enceinte du camp, nos pagazis, séparés par groupes autour de leurs feux, fumaient leurs narguilés rustiques en devisant avec ces éclats de voix propres à de pauvres sauvages, tandis qu'à demi couchés ils étalaient leurs membres nus à la flamme de leurs foyers, dont les reflets tantôt rouges, tantôt blafards, donnaient à ces corps de démons une forme étrange et fantastique. Le bruit de leurs conversations cessa peu à peu avec les lueurs de leurs feux. Ils s'endormaient à terre sur leurs peaux de bœuf, ou sur leurs pagnes déroulés, le seul morceau d'étoffe qu'ils portent autour de leur ceinture en guise de vêtement.

Nous contemplions ce curieux spectacle avec un intérêt facile à comprendre; et nous prolongeâmes bien avant dans la nuit les réflexions de toute sorte qu'il suggérait à chacun de nous.

<sup>1</sup> Le 19 décembre suivant M. Vautier expirait à Hikoungou, sur la route de Tabora, miné par la fièvre.

<sup>2</sup> Il n'est pas inutile de faire remarquer que dans les idiomes de cette partie de l'Afrique, les préfixes *ou*, *m*, *Wa* ou *Voua* et *Ba*, *Ki* sont ajoutés au radical d'un mot pour désigner: *ou* le pays (Ouzaramo); *m*, un individu (Mzaramo); *Wa*, *Voua*, *Ba*, la collection des habitants (Wazaramo); et *Ki*, l'idiome (Kizaramo).



Il est recommandé à l'Européen de ne jamais s'exposer à coucher à la belle étoile (ce que nous faisons si facilement en Algérie), s'il veut éviter, dans ces contrées extrêmement humides, les plus sérieux accidents. Nous allâmes donc prendre notre sommeil dans une hutte de nègre bâtie en torchis et recouverte de feuilles de cocotier.

*Mardi 18 juin.* — Nous trouvâmes à notre réveil la plupart de nos retardataires prêts à partir. Nous levâmes le camp vers six heures, après avoir pris un peu de café fait à la hâte. Il restait encore cinq ballots sans porteurs; ces derniers n'étaient pas rentrés de Bagamoyo.

Laissant un soldat de confiance pour les attendre, nous nous mettons en route. Notre marche vers le fleuve s'engage d'abord à travers des champs de haut manioc, de moutama (sorgho sucré), et des rizières à perte de vue. A une demi-heure du camp nous descendons une espèce de rampe qui sépare la *mrîma* du bassin du fleuve, et du haut de laquelle la vue s'étend sur d'immenses marais qui ont plus d'une lieue de largeur.

A vue d'œil, c'est une grande prairie, aux herbes hautes de trois à quatre pieds, où les hippopotames viennent chaque nuit, en toute sécurité, prendre leur pâture; car les nègres leur abandonnent complètement cette immense et riche plaine, que quelques travaux d'assainissement, drainages et canaux, transformeraient en un sol éminemment propre à la culture du riz et de la canne à sucre.

Derrière ces hautes herbes, notre œil ne découvrait pas les fondrières boueuses dans lesquelles nous allions nous engager.

Une pauvre négresse se présente alors à nos yeux, versant des torrents de larmes. Interrogée par le Frère Oscar sur le sujet de sa douleur, elle répond que son petit enfant est très malade chez elle, et nous supplie de venir lui donner nos soins. Je me rends alors à sa case avec le bon Frère, et je trouve, en effet, un pauvre petit être atteint d'hydropisie et déjà à l'article de la mort : ses paupières, horriblement gonflées, ressemblaient à deux boules de chair un peu concaves par le milieu; un œil avait même complètement disparu. La peau



Dans les marais du Kingani. (P. 65.)

A Point





de l'estomac, tendue avec force, cédaît à peine sous une forte pression, et, chose curieuse, était devenue presque blanche. Je demandai de l'eau et lavai un peu les paupières du malade; ensuite cette eau coula sur sa tête au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le lecteur chrétien comprendra quelle douce émotion s'empara alors de mon âme, et avec quelle joie je rejoignis mes confrères. Je pouvais mourir maintenant, j'avais sauvé une âme; ou plutôt Dieu ne pouvait manquer d'accorder ses plus abondantes bénédictions à un voyage entrepris sous de tels auspices!

Puissions-nous rencontrer encore sur notre chemin beaucoup de ces occasions bénies de peupler le ciel de créatures bienheureuses et de puissants intercesseurs pour notre œuvre.

Cependant l'arrière-garde de notre caravane était entrée dans le marais. La masika datait encore de trop près pour que le puissant soleil des tropiques eût pu durcir et pétrifier en quelque sorte ces terrains fangeux : ce phénomène se produirait, paraît-il, aux mois d'août et de septembre. Les nombreux ruisseaux qui sillonnent la plaine de Bagamoyo au Vouami, une cinquantaine environ, sont alors à sec et n'opposent aucune difficulté sérieuse pour leur traversée.

En ce moment, je ne saurais dire combien cette boue épaisse et gluante rend pénible la marche des hommes, et surtout celle des animaux : les divers incidents que je vais narrer le feront plus facilement comprendre.

Nos ânes avaient à peine fait quelques pas qu'ils s'em-bourbèrent dans une vase noire et tenace. Il fallut descendre de nos montures pour les en retirer. Vingt minutes plus loin, nouvel obstacle, mais cette fois plus sérieux : nous étions en face d'une crique, sorte de ruisseau au liquide fangeux, d'un mètre au moins de profondeur, avec deux berges taillées à pic, à trois mètres l'une de l'autre. Le cas était, je l'avoue, très embarrassant, sinon pour les missionnaires, du moins pour leurs ânes, qui montraient une répugnance invincible pour la bourbe, depuis l'expérience qu'ils venaient de faire.

Il fallut ôter brides et bâts, transporter le tout sur l'autre rive, en passant sur quelques arbustes flexibles et vermoulus, jetés là en guise de ponceau par Stanley il y a sept ans; puis le hâlage à la façon des nègres commença pour ces



pauvres bêtes. On attachâ une corde à leur cou, et, malgré leur recul récalcitrant, nos noirs les jetèrent de la berge dans cette eau bourbeuse; nous, tirant sur la corde, nous les amenions à l'autre rive, de manière à pouvoir les prendre là par les oreilles, tandis que les nègres les soulevaient par derrière pour nous aider à les tirer de notre côté.

C'était un spectacle pittoresque que de voir tout ce monde blanc et noir occupé à une telle besogne, et l'air piteusement philosophique que prenait maître Aliboron quand, transbordé sur l'autre rive, il regardait d'un œil rêveur la manœuvre de cette opération se continuer pour ses frères, tandis qu'il faisait sécher aux rayons du soleil la boue qui le couvrait.

Trois ou quatre passèrent après mille efforts, mais sans encombre, quand l'un d'eux, réputé le plus lourd, tomba si maladroitement du haut de la berge, que sa tête s'enfonça dans la vase et y resta plongée. Il eût bientôt perdu la vie, si le Père Lourdel ne fût venu à son secours. Le pauvre animal fut soulagé, et si le bon La Fontaine eût assisté au sauvetage, l'âne eût témoigné sa reconnaissance au missionnaire charitable.

L'exemple du naufragé devint contagieux; l'âne, à peine tiré de ce mauvais pas, trouvait un maladroit imitateur. Il n'était pas seul coupable : les nègres, impatientes d'en finir avec tous ces boudets rétifs, venaient de lancer celui-ci dans le borbier sans précaution aucune. Il fallut de nouveau aller au secours de la pauvre victime. Nous perdîmes ainsi plus d'une heure à cette opération, en plein soleil, et dans un air vicié par les émanations de gaz acide carbonique qui s'échappaient de cette vase nauséabonde. Le sauveteur de l'âne, le bon Père Lourdel, sortit bientôt du borbier dans un costume qui laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté. Après avoir fait la toilette de nos pauvres ânes et leur avoir remis leurs bâts, nous poursuivîmes notre route, mais cette fois à pied, car les *noullahs*<sup>1</sup> et les marais fangeux se multipliaient à mesure que nous approchions du Kingani.

De son côté, le Père Charmetant, avec ses modestes sou-

<sup>1</sup> *Noullah* est un mot hindou dont l'équivalent n'existe pas en français. On désigne sous ce nom un ravin creusé en plaine et dans un sol meuble par les pluies abondantes de la mousson.

liers rehaussés à grand'peine par les guêtres cependant illustres du grand Livingstone, n'avancait qu'avec peine au milieu d'un marais qui semblait surpasser en profondeur tous ceux que nous avons déjà traversés. Un nègre, prenant en pitié son embarras, vint s'accroupir devant lui, et, tendant son dos luisant, l'invita à s'y asseoir, promettant de lui faire passer le noullah à pieds secs.

Le Père se plaça donc, aussi commodément que possible, sur ce siège vivant. Mais leur double poids ainsi superposé eut pour seul effet d'embourber le porteur; il fit un effort pour avancer et s'abattit lourdement dans la boue, la tête la première, ce qui lança le bon Père deux pas plus loin en pleine mare; il plongea les bras en avant en les enfonçant dans la vase jusqu'aux épaules. Quand ils se relevèrent l'un et l'autre, il était difficile de distinguer le blanc du nègre; et tous de rire.

Enfin, vers dix heures du matin, nous arrivions sur la rive droite du Kingani, fleuve dont les eaux, toutes jaunes de limon, coulent majestueusement avec une vitesse moyenne de dix mètres par minute. A marée basse, il a une cinquantaine de mètres de largeur sur cinq à six mètres de profondeur; mais, lorsque le flux de la mer s'y fait sentir, le niveau s'élève encore d'un mètre ou deux, et comme le lit est peu encaissé en certains endroits, l'eau pénètre alors dans les terres, où elle avance jusqu'à plusieurs kilomètres de la rive par des fossés ou des rigoles, ou même en suivant de simples pistes d'hippopotames.

Avec une petite chaloupe à vapeur, on a pu remonter le fleuve, nous a-t-on dit, l'espace de quinze milles.

De grands et beaux arbres, aux essences variées, croissent sur ses rives; les crocodiles et les hippopotames y pullulent. Ces derniers suivaient, en nageant, le fil de l'eau, et montraient à la surface leurs énormes têtes rondes, dont les petites oreilles de cheval étaient dressées en avant, ce qui leur donnait un air très étonné de nous rencontrer là.

Nous laissâmes passer paisiblement ces masses, qui sont inoffensives quand elles ne sont pas attaquées; mais nous nous procurâmes le plaisir d'envoyer quelques balles à d'énormes crocodiles, longs de dix à douze pieds, qui, immobiles

sur le sable, se chauffaient au soleil à peu de distance de l'eau, où ils se précipitaient d'un bond pour s'enfoncer dans la vase.

Ces reptiles sont un des fléaux les plus redoutables des cours d'eau africains : le poisson forme le fond de leur alimentation ; mais ils sont aussi très friands de chair. Malheur à l'imprudent qui, harassé par une course rapide, voudrait pour se délasser goûter les plaisirs du bain ; du milieu des roseaux où il se tenait caché en embuscade, le crocodile plonge furtivement et ne reparait que pour saisir sa proie.

C'est toujours ainsi qu'il opère. Aperçoit-il une femme qui puise de l'eau, un animal qui boit, de petits oiseaux suspendus aux branches qui s'inclinent sur la rivière, il plonge immédiatement s'il n'a pas été aperçu ; s'il a été aperçu, au contraire, il feint de s'éloigner en suivant le fil de l'eau, et lorsqu'on ne pense plus à lui, on le voit atteindre l'endroit précis au-dessus duquel la personne, l'animal ou les oiseaux sont penchés : en ce cas, il happe immédiatement sa victime ; si elle est à côté de lui, il l'étourdit d'un coup de queue avant de la saisir. Quand la proie est par trop volumineuse, le monstre l'emporte dans quelque trou, sous des racines, pour la dévorer à loisir.

Sa puissance de reproduction est énorme : on a compté, en effet, jusqu'à soixante œufs de la grosseur de ceux de l'oie dans un seul nid d'alligator : il est vrai que les nègres en détruisent une quantité considérable, vengeant ainsi leurs enfants ou leurs frères qui, par imprudence ou par accident, sont devenus sa pâture.

Après une marche de quelques instants à travers les futaies couvertes de lianes qui longent le Kingani, nous nous trouvâmes à l'endroit où passaient nos pagazis, d'une rive à l'autre, dans deux énormes pirôgues très curieuses : elles étaient d'une seule pièce, bien que mesurant huit à dix mètres de long sur un de large. On les avait creusées tout entières, assez grossièrement, dans un tronc d'arbre.

Le Père Girault présidait, depuis la veille, l'opération du passage, qui ne se faisait que fort lentement et très péniblement dans ces deux embarcations primitives, d'autant plus que chacune n'avait pour tout équipage que deux esclaves



nègres, l'un ramant à l'arrière, et l'autre armé d'une pagaie pour diriger les mouvements de la pirogue et la faire accoster. L'une transbordait les ballots, et l'autre les porteurs.

Sur le bord où nous étions, il y avait encore une centaine de Wanyamouézi groupés autour de la bannière du Sacré-Cœur, plantée là et flottant au-dessus de leur tête. Nous donnons aux pauvres esclaves passeurs une gratification qu'ils avaient bien méritée depuis deux jours. L'opération du passage en fut accélérée.

Cependant midi approchait ; nos estomacs, légèrement chargés d'une tasse de café prise à la hâte à Chamba, à six heures du matin, avaient depuis longtemps fait la digestion, surtout après pareille route, et réclamaient impérieusement de la nourriture. Hélas ! pour comble de malheur, toutes les provisions marchaient à l'avant avec la tête de la caravane, qui, sous la direction du Père Dromaux, s'était mise en mouvement dès le matin, précédée de la première bannière. Heureusement il nous restait encore quelques poules achetées la veille comme provisions de route. Un de nos soldats reçut l'ordre d'en tuer deux ou trois que nous embrochâmes à une baguette, et que nous fîmes rôtir en plein vent. Bien que la cuisson ne fût pas à point, qu'il n'y eût pas d'assaisonnement, que tout sentit la fumée, ce repas sous les longues lianes du fleuve ne nous en parut pas moins succulent. Nous n'avions ni pain ni vin : notre boisson nous fut apportée par un nègre qui la puisa, à l'aide d'unealebasse, dans l'eau limoneuse du Kingani, où se baignent crocodiles et hippopotames ; quoique un peu trouble et fade, elle nous parut cependant délicieuse ; sans doute parce que nous n'en avons pas d'autre.

Vers deux heures de l'après-midi, tout notre monde était sur la rive gauche ; il ne restait plus que les Pères et leurs montures, avec quelques soldats de l'escorte. Chaque âne fut attaché fortement par le cou et poussé vers la pirogue, où deux noirs le tenaient fixé le long des parois, en soutenant sa tête hors de l'eau ; c'est ainsi qu'il passait d'un bord à l'autre, moitié soutenu, moitié à la nage. A l'autre rive on le tirait jusque sur le bord, à l'aide de la corde qu'il avait au cou. Ce dernier transbordement s'effectua lentement, mais sans accident, ce qui est rare ; car souvent le crocodile saisit



par la jambe un de ces baudets au moment de son passage, et l'entraîne au fond de l'eau. Aussi a-t-on toujours soin de tirer quelques coups de feu dans l'eau, et de pousser des clameurs pour éloigner ce dangereux animal.

Le moment d'une séparation pénible était arrivé. Le Père Charmetant, après avoir organisé notre expédition avec un soin et un dévouement admirables, devait reprendre le chemin de l'Europe. Nouveau Moïse, il pouvait jeter les yeux sur les contrées que Dieu donnait à conquérir à ses enfants de prédilection, mais il ne devait pas y poser les pieds.

Hélas ! nous ignorions encore quelles cruelles infirmités allait lui causer sa profonde sollicitude pour les intérêts de la Mission, et nous pleurions nous-mêmes en voyant les larmes qui roulaient sur ses joues à la vue du dernier porteur traversant le Kingani.

Nous l'invitâmes à faire encore avec nous la longueur d'une étape, mais il eut la force de résister à cette tentation ; et, nous serrant un à un dans ses bras, au nom de Monseigneur, de nos confrères de Maison-Carrée, de nos familles et de tous nos amis, il nous contraignit de descendre à notre tour dans les pirogues, et donna aux bateliers le signal du départ.

Il nous suivit des yeux jusqu'à l'autre rive ; nous agitâmes encore un instant nos mouchoirs en signe d'adieu, et nous le vîmes reprendre en toute hâte la route de Bagamoyo avec le bon Frère Oscar.

La nuit devait être profonde lorsqu'il y rentra ; mais pour lui et pour nous pouvait-elle être une nuit de sommeil ?

Nous voilà donc en route pour notre Mission, pensions-nous. En nous quittant, le Père Charmetant semble rompre le dernier lien qui nous rattache à notre vie passée. C'est une vie nouvelle que nous allons entreprendre : c'est l'apostolat, le véritable apostolat, tel que l'ont connu les premiers apôtres. Une pensée nous saisit surtout et nous possède tout entiers. Nous sommes les premiers, malgré notre insuffisance et notre indignité, qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Église dans ce monde sauvage, barbare et encore à peu près inconnu. Cent et peut-être deux cents millions d'âmes sont devant nous, qui nous tendent invisiblement les bras, comme ces infidèles de la

Macédoine, que saint Paul vit en songe. Quelle mission sublime ! Mais aussi qu'elle est redoutable, et quelle responsabilité n'est pas la nôtre ! Combien il faut que nous ayons recours à la grâce de Dieu pour qu'elle supplée à notre faiblesse ; nous lui offrons par avance, à ce Dieu de bonté et de miséricorde, pour le succès de la grande œuvre qu'il nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre vie même, s'il croit bon de nous la demander.

Une autre pensée se mêlait dans nos cœurs à celles de la foi : la pensée de la France, notre patrie, de tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien d'entre nous qui ne la reverront pas, cette France, qui nous est d'autant plus chère qu'elle est malheureuse et que nous en sommes séparés. A Bagamoyo, nous avons encore bien des souvenirs de la France : légumes, fleurs, fruits, maisons, et par-dessus tout cette belle petite église de Notre-Dame, avec son élégant clocher et son divin hôte, Notre-Seigneur, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Puis ces excellents missionnaires, qui nous ont fait un accueil si gracieux et si cordial, ne nous rappelaient-ils pas nos confrères de la patrie ?

Mais c'est aussi pour elle que nous allons travailler. Nous sommes les premiers Français qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous, allons porter sa langue et son influence dans les profondeurs africaines. D'autres nous suivront un jour, et cette route pacifique que nous allons tracer, où peut-être nous laisserons nos tombes, sera poursuivie par les explorateurs pacifiques de notre France. L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, l'ont précédée. Elle ne pouvait manquer plus longtemps à ce grand rendez-vous de l'humanité et de la civilisation. Nous voici pour tenir sa place. Nous lui sacrifions aussi par avance tout ce qui nous est cher, et nos vies mêmes. Nous appartenons à toutes ses provinces, et nous les représentons ainsi toutes, dans cette entreprise du dévouement et de la foi. Si nous y périssons, qu'elle se souvienne seulement que dix de ses enfants, de ses prêtres, sont morts obscurément en pensant à elle et en l'aimant jusqu'à la fin !

Mais je m'aperçois que j'écris une sorte de testament. Il faut bien que je consigne ici, au moins une fois, les sentiments qui remplissaient nos cœurs. Revenons aux réalités du

voyage. Aussi bien sont-ce ces réalités qui composent notre sacrifice.

L'avant-garde avait pris les devants. Laisant la route de Kikoka à droite, elle s'était dirigée un peu vers le sud-ouest. Après une heure de marche, elle arriva au petit village de Biguiro, où elle dressa ses tentes. Quelques instants après passa une caravane venant de l'intérieur. D'après elle, le chemin que nous prenions était très bon. Un courrier dépêché par nos confrères durant la nuit nous donna ces quelques détails, et nous prévint que nous serions attendus au camp de Kinguéni, l'étape suivante, afin de pouvoir voyager de conserve.

---

## CHAPITRE IV

### DU KINGANI AU GUÉRINGUÉRÉ

Première étape. — Une saison qui se prête peu aux voyages. — Kikoka. — Pour un bouchon. — Un nègre à recommander aux sociétés de tempérance. — Alerte. — Le monde des fourmis. — Premières difficultés. — Grand'messe au désert. — Une Philippique. — Village de M'soua. — Une mauvaise connaissance obligatoire. — Mutinerie de nos gens. — A la recherche d'un *modus vivendi*.

*Mercredi 19 juin.* — Cette journée fut très chaude: 35° centigrades à l'ombre; 38° dans notre petite tente de merikani.

Nous suivions la même route que Stanley, et nous avions pour la première fois sous les yeux le spectacle des cultures équatoriales où dominant le moutama et la canne à sucre, que couvre presque partout le sombre feuillage du manguier et des autres arbres africains. Une foule d'oiseaux divers, dont plusieurs ressemblent à ceux d'Europe, s'élevaient à notre approche des bosquets qui bordaient la route. De grands singes, à demi blancs, bondissaient d'arbre en arbre. Dans les bas-fonds seulement, tout changeait d'aspect. Là parfois le chemin devenait si étroit, que l'on avait peine à mettre les pieds l'un devant l'autre; de plus, comme il était bordé par des jungles impénétrables et coupé çà et là par des passes d'hippopotames, il arriva que quelques porteurs se perdirent dans les couloirs herbeux de ce nouveau labyrinthe, et eurent bien de la peine à nous rallier ensuite.



Nos ânes, de leur côté, s'accrochant aux épines, ou cherchant sans cesse à marcher sous le couvert, faisaient régulièrement tomber leurs charges une dizaine de fois par kilomètre.

Au bout d'une heure, nous traversons une série de petites prairies, entourées de verdoyants bosquets : on dirait un immense parc, où une volonté capricieuse a semé arbres et gazon, mélangé ombre et lumière sans règle ni mesure, pour la seule jouissance des antilopes, des buffles et des zèbres qui peuplent ces fertiles contrées.

Deux magnifiques chiens, que nous emmenons à notre suite, paraissent épuisés ; ils s'arrêtent tout haletants pour se coucher dans l'herbe, se relevant au bout de quelques minutes pour courir se recoucher encore.

La chaleur est devenue accablante ; mais le sol, inondé pendant la masika, est toujours mou comme celui d'un marécage.

Il est difficile de se faire une idée exacte de l'hivernage dans l'Afrique intertropicale. En mars-avril, la masika, mousson printanière, arrive sur l'aile des vents alizés, et, suivant l'ascension du soleil vers le tropique, marche du centre à la côte avec son horrible cortège de grêle, d'éclairs et de tonnerre. Pendant quarante jours d'épaisses nuées, ballottées dans l'air comme les vagues sur l'Océan, crèvent en ondées diluviennes, et lancent d'énormes gouttes de pluie qui s'enfoncent comme des balles dans la terre détremnée. Les arbres se tordent sous l'effort de la tempête. Les oiseaux s'enfuient à tire-d'aile au plus épais des fourrés, et les antilopes émigrent vers des contrées plus douces.

La nature n'a rien fait, ou presque rien, pour l'écoulement des eaux. Le sol putréfié fume sous le soleil comme un vêtement mouillé devant la flamme. De cette boue fétide, où la mort couve ses poisons, s'exhalent des miasmes pestilentiels.

Rien ne résiste à l'action dissolvante de cette humidité ; comme l'a dit judicieusement Burton, elle corrode tous les corps ; elle ronge le fer, putréfie les bois et les tissus, liquéfie le carton, réduit le cuir en gélatine et enlève à la poudre sa faculté explosible. La verdure elle-même pourrit sous ces

liquides avalanches. Comment éviter la fièvre au milieu de ces effluves dont l'âcreté est si pénétrante ?

Pendant la saison sèche, ces contrées sont loin d'être aussi pernicieuses; mais il faut toujours compter avec la rosée des nuits, suspendue à des herbes gigantesques s'entrelaçant au milieu de l'étroit sentier, et qui tombe en douches glacées sur le voyageur trop matinal; avec la voûte humide des forêts et l'atmosphère embrasée des plaines; avec tous les monceaux d'arbres morts, à tous les degrés de décomposition; en un mot, avec la vie des camps, pleine d'entrain et de gaieté sans doute, mais aussi pleine de privations et de sacrifices.

Cependant la plaine se dégage, et nous arrivons en pays cultivé. Quelques cabanes apparaissent à droite, puis un petit bois au feuillage vert foncé, dans un marais de deux kilomètres de long sur cinq cents mètres de large. C'est Kikoka. Les hippopotames y habitent en grand nombre, et les antilopes n'y sont pas rares. La présence de nasses en plusieurs endroits prouverait aussi que ce marais est poissonneux, et que les indigènes, doués d'une certaine intelligence, ont le bon esprit de ne pas se contenter des douceurs de la pêche à la ligne.

Les arbres de diverses essences qui croissent sur les talus forment avec les herbes aquatiques un fouillis impénétrable illuminé la nuit par de petites mouches dont le corps répand une lueur phosphorescente. C'est un curieux spectacle que ces vivantes étincelles allant, venant, s'entre-croisant, disparaissant derrière les arbres pour reparaître bientôt après, continuant toujours leur marche onduleuse.

Kikoka forme l'extrémité N.-O. de l'Ouzaramo, pays qui comprend le territoire situé entre le Kingani, le Roufidji, la Mrima et le K'houtou. Les mœurs et coutumes de ses habitants ont été trop souvent décrites pour que nous nous y arrêtions; c'est grâce à leur rapacité que les caravanes qui parlaient autrefois de Kaolé ou du Roufidji se sont ouvert un chemin plus au nord. Le trajet est ainsi moins dispendieux et plus court.

Nous sommes maintenant dans l'Oukouéré, et campons à l'endroit où nos confrères ont passé la nuit précédente.

Parmi les objets que les nègres sont venus nous offrir, nous avons surtout été heureux de voir la canne à sucre. Pour

deux *péças*<sup>1</sup> nous avons une grande tige de ce roseau, beaucoup plus rafraîchissant et plus sain que l'eau des marais. Aussi en fîmes-nous une petite provision. Nous nous procurâmes aussi un chevreau pour deux roupies (5 francs).

Nous conseillons aux voyageurs qui viendraient après nous de prendre pour plusieurs dollars de péças. Ils sont très bien reçus à cette distance de la côte et permettent à l'explorateur de ménager ses étoffes, qui valent dix fois plus cher.

*Jeudi 20 juin.* — Nous quittons Biguiro à six heures et demie. Comme hier, de grandes herbes bordent le sentier que nous suivons, et parfois même le couvrent totalement; quand le sol s'abaisse, nous marchons sur un terrain marécageux où l'eau a dû séjourner en abondance.

Notre étape fut un peu longue. Aussi les pagazis s'échelonnaient-ils le long de la route, demandant à s'arrêter à chaque instant. Nous les encourageâmes de notre mieux et à midi et demi, nous rejoignions nos confrères à Kinguéni.

Ce campement tire son nom d'un ravin assez profond qui doit charrier dans la saison des pluies une grande quantité d'eau. En ce moment il est presque à sec; nous sommes obligés de descendre cinq cents mètres plus bas pour puiser de l'eau potable. Bien que stagnante, cette eau est fraîche et passable. En tout cas, nous fîmes bien de nous hâter de faire notre provision personnelle, car nos Wanyamouézi ne tardèrent pas à se plonger avec délices dans cette mare, dont la vase remuée jusqu'au fond ne tarda pas à empestier l'air.

La joie de notre réunion fut un peu troublée par un petit incident qui aurait pu avoir des suites très fâcheuses.

Au moment où nous nous mettions à dîner sous un arbre à quelques pas du camp, tous les gens de notre caravane, askaris et pagazis, courent aux armes en poussant des cris furieux. Nous nous précipitons vers le lieu du tumulte. Le feu était au camp et gagnait rapidement nos bagages. Notre premier soin fut de l'éteindre avec l'aide des soldats. Le tumulte, les cris, continuaient. Les askaris armaient leurs fusils, poussaient des hurlements, et menaçaient de faire feu sur les

<sup>1</sup> Le *péça* équivaut presque à notre sou.



porteurs. La rixe était donc entre les Wangouana et les Wanyamouézi. Enfin, à force de prêcher la paix et de crier qu'on déposât les armes, nous obtînmes que tout rentrât dans l'ordre. Nous apprîmes alors la cause de cet incident. Un soldat avait perdu le bouchon de sa poudrière. Un pagazi l'avait trouvé et en avait fait sa propriété. Le larcin une fois découvert, nos deux hommes en étaient venus aux mains. Bientôt leur colère et leur furie s'étaient communiquées, comme un feu de poudre, à toute la caravane. Grâce à Dieu, ce fait n'eut aucune suite fâcheuse ; nous l'en remerciâmes de tout notre cœur.

Le chef du village, un beau vieillard, est venu nous offrir un agneau ; nous lui avons demandé ce qui lui ferait plaisir d'accepter en retour.

« Donnez-moi un peu d'eau-de-vie, » nous a-t-il répondu.

Pauvre vieux ! il nous aurait été bien difficile de le satisfaire ; nous lui donnâmes quelques poignées de biscuits anglais, et il se retira sans paraître trop mortifié de sa déconvenue.

Dans la soirée, réunion du conseil pour assigner à chacun son rôle dans la caravane. Deux Pères devaient se tenir près du Kirangozi qui portait la bannière du Sacré-Cœur ; les autres missionnaires valides devaient occuper le centre pour tout surveiller ; enfin les malades devaient être portés en *kitanda* par les soldats qui fermaient la marche. La *kitanda* est une légère couchette de sangles, toute simple, mais qui, malgré sa simplicité, ne laisse pas de rendre de grands services à l'explorateur fatigué du coursier à longues oreilles, et obligé malgré ses souffrances d'aller toujours en avant.

*Vendredi 21 juin.* — Nous traversons toujours un pays magnifique, des prairies, de grands bois, de beaux bouquets d'arbres, d'immenses baobabs, des ravins, et après trois heures de marche nous arrivons à M'bouyouni. La veille, nous avons envoyé quelques soldats en avant pour annoncer aux différents villages l'approche de notre caravane. Ils avaient été jusqu'à l'étape suivante, et nous assurèrent que là nous trouverions des vivres. Nous en fûmes très satisfaits ; car les provisions données aux pagazis en partant de Bagamoyo s'épuisaient, et ceux-ci commençaient à crier famine.



La nécessité de pourvoir à la subsistance d'une troupe aussi nombreuse que la nôtre n'est pas le moindre de nos soucis. Quelle que soit, en effet, la fertilité d'un pays, lorsqu'il est sans cesse traversé par les caravanes, il lui est bien difficile de ne pas être épuisé par moments, surtout si la récolte de céréales vient à faire défaut. C'est pour ce motif que les itinéraires des voyageurs ne sont pas toujours très ressemblants, les uns se trouvant obligés de faire un détour pour éviter un district auquel d'autres avaient attaché une réputation de fertilité exceptionnelle.

Nos chiens sont restés en arrière, à une lieue environ de notre campement; pendant une heure au moins nous avons été obligés de les trainer. Nous rejoindront-ils ou retourneront-ils à Bagamoyo? Il est plus probable qu'ils seront dévorés par les fauves; mais nous ne pouvions sans cesse retarder notre marche à cause d'eux.

*Samedi 22 juin.* — Pendant la nuit, nous fûmes réveillés subitement par nos intrépides soldats, qu'avaient réveillés eux-mêmes les ânes, qui brayaient d'une manière insolite. Nos braves avaient cru au passage d'une bête féroce; ils avaient pris leurs fusils, et venaient de tirer à la porte de nos tentes. Ils en furent pour leurs frais de poudre: la bête féroce ne parut pas, et le calme se fit de nouveau.

Bientôt une nouvelle alarme plus terrible que la première, et qui devait avoir des conséquences plus fâcheuses, nous tira de notre sommeil. Nos tentes furent envahies par les fourmis voyageuses, et nous eûmes à lutter contre ces nouveaux ennemis jusqu'au matin. Pour comble de malheur, le reste de notre souper de la veille, qui avait été réservé pour le lendemain, devint la proie de ces insectes. Nous fîmes bon cœur contre mauvaise fortune, et, offrant à Dieu la petite privation qu'il nous imposait, nous reprîmes joyeusement notre route.

Les fourmis jouent un rôle important et très utile dans la zone tropicale. Grâce à leur laborieux concours et à leur infatigable activité, les sombres forêts sont purgées d'une quantité considérable de détritits végétaux et animaux. Les fourmis blanches ou termites élèvent parfois de véritables châteaux

forts au milieu même de plaines arides. La végétation se réfugie alors sur ces monticules de plusieurs mètres de hauteur, comme sur des îles, et le voyageur est heureux, au milieu de sa course, de pouvoir un instant se reposer à l'abri des ardeurs d'un soleil brûlant.

Tandis que les fourmis blanches sont herbivores, les fourmis rouges, au contraire, sont surtout carnivores. Aperçoivent-elles le cadavre d'une antilope ou d'un buffle, aussitôt elles arrivent en bataillons serrés, et en peu de temps elles font disparaître jusqu'à la moindre bribe de leur proie. La morsure de ces insectes est cuisante comme le feu, et leur férocité n'a pas d'égale. Qu'on les provoque en mettant le pied sur leurs colonnes, ou qu'on se trouve simplement sur leur passage lorsqu'elles émigrent ou vont en quête, ce n'est qu'avec les plus grandes peines du monde qu'on parvient à leur faire lâcher prise et à se soustraire à leurs coups.

Fait consolant, c'est que les fourmis, comme les loups, se mangent entre elles.

Le chemin qui nous conduisit à M'biki, lieu de notre campement, ressemble de point en point à celui que nous avons suivi jusque-là. A l'approche du village, il y a quelques champs de sorgho et de maïs. Le village lui-même est en dehors de la route, et se trouve caché derrière un fourré très épais, formé par une espèce d'acacia aux proportions gigantesques.

A peine arrivés au lieu du campement, nos gens réclamèrent à grands cris le *pocho* (ration de chaque jour). Nous le leur distribuâmes pour deux jours. Les pagazis une fois payés (nous leur avons distribué de l'étoffe pour leur permettre d'acheter eux-mêmes leurs vivres), les askaris refusèrent d'accepter la même étoffe, comme cela avait été décidé à Bagamoyo avant le départ. Ils se mutinèrent et parlèrent de nous abandonner.

« Peu nous importe, leur fut-il répondu, mais vous ne recevrez que ce qui vous est dû. »

Lorsque nous ne donnions pas le *pocho* en nature, chacun de nos hommes recevait une demi coudée de satini pour prix de sa nourriture d'un jour<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Quatre coudées (1 m. 80) forment ce qu'on appelle la choukka; son prix à Zanzibar est de 15 péças. Deux choukkas forment le doti. Le merikani se vend

Vers cinq heures, ayant un peu de fièvre, je me couchai. Bientôt tous nos askaris entrèrent un à un dans ma tente, demandant à être payés comme les pagazis. Ce fut fait immédiatement.

Le trouble avait été mis parmi les soldats par quelques meneurs que nous ne connaissions déjà que trop. Jean-Baptiste, notre interprète, néophyte des missionnaires du Saint-Esprit<sup>1</sup>, tint en cette circonstance une conduite pleine de fermeté et digne d'éloges.

Le chef du village nous apporta quelques présents insignifiants : deux ou trois poules, du maïs, etc... On trouva aussi à acheter des chèvres et du moutama.

Cette plante obtient dans les jardins que nous traversons une grande hauteur ; la tige ressemble à celle du maïs et se termine par un épi plantureux dont le grain rappelle le sarrazin. Les noirs le mangent volontiers, après l'avoir fait bouillir dans l'eau ; mais ordinairement on le réduit en farine dont on forme une pâte assez insipide et indigeste. Le riz lui est de beaucoup préférable. Quoi qu'il en soit, il remplace pour les bêtes l'orge et l'avoine inconnus dans ces parages. Pour deux choukkas, nous en eûmes la valeur d'un demi-hectolitre.

*Dimanche 23 juin.* — C'est le premier dimanche que nous passons en route. Si partout il est doux, pour le chrétien et pour le prêtre, de consacrer un jour à Notre-Seigneur, cela est encore pour lui bien plus doux lorsqu'il est éloigné de tout ce qui lui est cher, exposé à des périls de chaque instant, et privé des secours que trouve la piété dans les pays chrétiens. Ils nous sera souvent difficile, nous le prévoyons, de célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe ; mais le dimanche nous n'y voulons jamais manquer, et nous voulons le faire avec toute la solennité que comportent les conditions de notre voyage. La première préoccupation de nos bons supérieurs, au moment du départ, a été de nous fournir de tout ce qui est nécessaire pour le culte divin. M<sup>gr</sup> l'archevêque

un peu plus du double, soit trente-deux péças la choukka ; mais il est plus généralement reçu en échange que le satini.

Chaque pièce de mérikani contient soixante coudées.



d'Alger nous a donné plusieurs de ses ornements. Les œuvres apostoliques de Paris et de Bruxelles nous ont donné également plusieurs chapelles complètes. Les saintes religieuses carmélites de la Cité-Bugeaud, près Alger, non seulement nous ont brodé nos belles bannières du Sacré-Cœur, qui servent de point de ralliement à nos caravanes, mais encore elles y ont joint du linge sacré. Nous avons pris, avant de partir, notre provision de vin et la farine nécessaire pour confectionner les hosties. Rien ne nous manque donc pour célébrer solennellement la sainte messe.

C'est sous notre tente principale, conformément aux instructions écrites de M<sup>sr</sup> l'archevêque, que nous avons dressé l'autel. Les bannières du Sacré-Cœur flottaient au-dessus. La grand'messe fut chantée au grand ébahissement de nos pagazis et de nos askaris, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, mais à qui nous expliquâmes que c'était là notre prière par excellence. Nous avons la confiance que, du haut du ciel, Dieu reçut dans sa bonté le sacrifice sans tache qui, pour la première fois, lui était offert sur ces terres infidèles.

C'est le jour où, en France, on célèbre la solennité du Très Saint Sacrement. Hélas! on y est peut-être moins libre que nous de lui rendre les honneurs de la piété et de la foi!

Le reste de la matinée fut employé en partie aux exercices de piété. Dans l'après-midi néanmoins nous dûmes nous mettre en route, pour ne pas perdre complètement la dépense énorme que nous impose chaque jour la nourriture de notre petite armée. Nous avons pris la résolution de célébrer ainsi tous les dimanches et jours de fête, jusqu'à notre arrivée au centre de la mission.

Après trois heures de marche laborieuse sur un chemin des plus accidentés, nous arrivons à Petit Sagati. Nous nous trouvons très heureux de ne pas voyager au temps de la māsika, car plusieurs torrents, que nous trouvons presque à sec, nous auraient créé de sérieuses difficultés pour le passage.

A Petit Sagati, peu de vivres; le prix en est aussi assez élevé.

*Lundi 24 juin.* — Chemins difficiles; fourrés inextricables; jungles. Nous traversons deux lits de rivières à sec.



Nous pensions aller jusqu'au village de M'soua ; mais, soit mauvaise volonté du Kirangozi, soit tout autre motif, nous nous dirigeâmes vers le N. E., et à midi nous arrivâmes à Loussongo.

Le pays que nous avons traversé était très bas, la chaleur parfois très intense : souffrir, n'était-ce pas ce qui devait être notre partage, à nous missionnaires d'Afrique ? Nous le savions bien, et, loin de nous en plaindre, nous remercions Notre-Seigneur de nous permettre d'endurer quelque chose pour lui.

Le chef du village nous apporta des vivres en abondance : du riz, des poules, des œufs, des patates, des bananes.

Le soir, discours du Kirangozi aux Wanyamouézi, leur disant de marcher en ligne serrée et de ne pas rester en arrière, de peur d'être attaqués et volés en traversant les bois et les jungles. C'est, sauf peu de variantes, le discours que Stanley rapporte dans son ouvrage intitulé : *Comment j'ai retrouvé Livingstone* :

« Paroles, paroles du maître, s'écria-t-il. Écoutez Wasoukouma ! Fils de l'Ounyamouézi, prêtez l'oreille avec attention ; la journée de demain sera dangereuse : nous serons peut-être attaqués ; les biens du blanc sont là, nous sommes chargés de les porter, mais ils excitent l'envie des pillards. Que faut-il faire pour sortir sains et saufs, nous et les biens du *msoungou* ? Marchez sur une triple ligne et en bande serrée ; ainsi réunis, nous serons plus forts si l'ennemi se présente. Courage, tant que le blanc sera à nos côtés, car il saura, lui aussi, défendre son bien jusqu'à la mort. Fils de l'Ounyamouézi, avez-vous entendu ? »

Bruit sourd affirmatif.

« Avez-vous compris ? »

Nouveau bruit plus sourd encore, équivalant à la plus énergique affirmation.

Il aurait fallu voir l'éloquence de ce noir Démosthènes. Il avait pris une pose des plus expressives : en lui tout parlait, la tête et l'étoffe qui la couvrait, les sourcils, les yeux, les bras surtout, les jambes et le corps tout entier.

Une ou deux fois il est interrompu : c'était prévu ; il saisit l'objection et la réfute longuement en couvrant de ridicule son adversaire, au grand amusement des auditeurs.

Ce vacarme dura jusqu'à dix heures du soir, ou plutôt ce fut vers cette heure que je parvins à m'endormir; mais je ne serais pas surpris qu'il eût continué toute la nuit, le besoin de faire du tapage étant un des traits principaux du caractère nègre.

*Mardi 25 juin.* — Nous prenons d'abord à l'O., puis au S.-S.-O., et après une heure et demie de marche nous remontons la route qui conduit à Sagati, celle sans doute que nous aurions dû suivre pour aller de Sagati à M'soua en ligne directe.

Aujourd'hui encore nous traversons d'épais fourrés et des jungles qui ont plus de dix pieds de hauteur.

Avant d'arriver à M'soua, le terrain change. Ce n'est plus une terre noire, sorte de glaise marécageuse; c'est un terrain rougeâtre dans lequel on trouve de gros rochers de granit. Le sol est très accidenté.

En arrivant, nous inclinons un peu vers le N.-O.

Nous sommes au camp à dix heures. C'est un lieu entouré de bois et de jungles très épaisses. Le village, bien bâti et fortifié par une palissade et par des broussailles, se compose d'une vingtaine de cases d'une assez belle apparence.

Elles sont de forme ronde pour la plupart, comme toutes les huttes africaines; les murs sont formés d'une espèce de jonc qui abonde dans les environs et recouverts de terre. Après avoir franchi une première porte, on se trouve dans un corridor qui fait tout le tour de l'habitation et où sont renfermés les animaux domestiques : chèvres, moutons, poules, etc...; une seconde porte fait pénétrer dans la maison proprement dite, mais quelle maison! Les renards sont encore mieux logés, car au moins ne sont-ils pas aveuglés continuellement par une fumée nauséabonde.

Nous en avons vu qui n'avaient d'autre couche que la terre battue; il est vrai que, dans la saison des pluies, les nègres se font un lit de roseaux. Hélas! c'est bien à peu près la même chose en Algérie; depuis cinquante ans d'occupation française, et malgré le frottement continuel des indigènes avec la civilisation européenne, le gourbi est encore pour l'Arabe la demeure de choix et de prédilection. Que de sueurs il en

coûtera au missionnaire pour faire sortir ces peuples de leur apathie et de leur engourdissement moral ! Mais avec la grâce de Dieu il n'y a rien d'impossible.

Les intervalles laissés libres par les cases ou huttes situées sur le pourtour du village sont soigneusement garnis de fortes palissades, afin de former une enceinte continue ; on n'y laisse pour toute ouverture qu'une seule porte basse et étroite, défendue encore par de solides estacades.

Les habitants ont pris beaucoup de plaisir à regarder les Wasoungou (blancs). Notre filtre à siphon les plongea dans un grand étonnement : ils ne pouvaient comprendre comment l'eau fangeuse de leurs puits devenait claire comme de l'eau de roche, et je crains bien qu'ils ne nous aient accusés tout bas d'être sorciers.

Le forgeron du village nous ayant offert de visiter sa demeure, nous eûmes l'occasion de voir en quoi consistait le mobilier d'un noir disciple de Vulcain. Pour enclumes et pour marteaux, nous avons trouvé quelques pierres très dures, et un lingot de fer foré dans lequel on avait mis un morceau de bois en guise de manche. Le reste du ménage était à l'avant.

Comme conclusion de notre visite, et aussi pour obtenir quelques coudées d'étoffe, on nous offrit de goûter le pombé ; pour ne pas contrarier notre hôte, nous fûmes forcés de nous en humecter les lèvres. Il paraîtrait que nous ne sommes pas encore dans les régions où cette boisson, qui a beaucoup d'analogie avec notre bière, est préparée avec tous les raffinements de l'art.

Une caravane arabe à destination de l'Ounyanyembé campait au milieu du village ; nous en avons rencontré d'autres ces jours derniers qui retournaient à la côte avec des quantités considérables d'ivoire, et nous en avons profité pour leur remettre quelques lignes tracées à la hâte, en vue de rassurer tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre.

Nos pagazis, fatigués, demandent à rester encore le lendemain à M'soua.

Nous-mêmes, nous commençons à faire usage de notre pharmacie, qui, d'après les récits des voyageurs qui nous ont précédés, doit être souvent mise à contribution.



C'est une terrible maladie que la fièvre de l'Afrique équatoriale. Causée par un véritable empoisonnement, celui des miasmes qui s'élèvent des marais fangeux que forme la masika, elle prend presque immédiatement un caractère effrayant. Elle commence par un mal de tête violent, suivi de froid intense et de courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides de la plus invraisemblable extravagance : on peut lire à ce sujet les impressions de Cameron et de Stanley ; le tableau qu'ils nous ont tracé de cet ennemi impitoyable de tout explorateur africain, quelque sombre qu'il soit, n'est point surchargé. Il faut être prompt à administrer le remède, qui consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal reprend, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde et quelquefois même enlève la faculté de penser. C'est ce que nous remarquons déjà en nous-mêmes, et ce que je consigne ici comme excuse auprès de ceux qui trouveraient ce journal de voyage incomplet. S'ils viennent jamais eux-mêmes dans ce pays, ils jugeront par expérience comment il est facile, après une journée de fièvre, de mettre ses observations par écrit.

En tous cas, qu'ils aient soin de s'approvisionner abondamment contre la *malaria* de quinine, d'ipéca, de bicarbonate de soude, d'acide citrique ou tartrique, et contre la dysenterie de laudanum, de bismuth, etc.

On ne pourrait trop déplorer le sort cruel d'un homme de cœur se débattant en vain dans la plus terrible agonie, lorsque quelques pincées de quinine suffiraient pour le remettre sur pied et le conserver aux espérances de l'Église, de la patrie ou de la science.

Pendant la nuit, alarme : un voleur est passé près du camp et a enlevé des étoffes à un pagazi.

*Mercredi 26 juin.* — Nous sommes encore à M'soua : c'est aujourd'hui le jour où l'on doit faire la distribution des vivres.

Nous avons fait acheter du maïs, qui était à très bon mar-



ché, et nous voulions le partager entre les pagazis. Tous s'y refusèrent, en disant qu'ils voulaient de l'étoffe. Nous eûmes beau parlementer, tout fut inutile. Il fallut leur donner la demi coudée de satini et les mettre ainsi en mesure d'acheter eux-mêmes leurs vivres, autrement ils désertaient.

Le lieu d'ailleurs était bien choisi pour désertier; Cameron se félicitait de n'y avoir perdu que six pagazis. Craignant un sort plus funeste et redoutant plus encore qu'on incendiât le camp, — car les pagazis irrités étaient prêts à tout, — nous n'insistâmes pas davantage. Du reste, c'eût été inutile. Nous prîmes le parti de remettre au lendemain la distribution de l'étoffe demandée, et ainsi, de deux maux, nous choisîmes le moindre.

Une flaque d'eau poissonneuse, située à un demi kilomètre au sud du village, nous procura pour notre dîner une nourriture aussi fraîche qu'agréable.

*Jeudi 27 juin.* — Pendant la nuit, un pagazi de la caravane qui campait dans le village accourt dans notre camp en criant au secours. Son fusil avait éclaté et lui avait mutilé toute la main : trois doigts avaient été horriblement broyés. Le Père Dromaux le pensa de son mieux.

Au départ, chemin assez facile. Au bout de quelques heures, nous débouchons dans une grande plaine quelque peu marécageuse, et à onze heures nous arrivons sans incident fâcheux à Kisémo.

Kisémo est un ensemble de bourgades embrassant un territoire de plusieurs lieues d'étendue, et très peuplé.

La caravane qui nous suivait vient aussi camper près de nous.

Les villages de l'Oukouéré ne diffèrent entre eux que par le nombre des habitants, qui varie entre cinquante et deux cents. Les enfants ont généralement le ventre d'une affreuse proéminence, par suite de la mauvaise hygiène, et la mort doit en moissonner un grand nombre.

Il existe aussi parmi ces peuplades une superstition qui fait répudier et jeter aux bêtes fauves ceux qui viennent au monde un jour néfaste, comme le vendredi : si l'enfant vivait, tout le village aurait à craindre d'épouvantables malheurs. Les

religieuses de Bagamoyo recueillent parfois de ces petits abandonnés, que leurs cris ont fait découvrir dans les broussailles. Si elles n'ont pas toujours la consolation de leur conserver la vie du corps, elles ont du moins celle de leur procurer, par le saint baptême, la vie bien autrement précieuse de l'âme, et de leur ouvrir ainsi les portes du ciel.

Ah ! puissent-ils intercéder avec force auprès du Tout-Puisant, et hâter le moment marqué dans les desseins de la Providence pour la conversion et la régénération de leurs infortunés parents !

Nous comptions qu'après l'échauffourée de la veille tout était rentré dans l'ordre, mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il n'en était rien.

Nos pagazis qui, hier, avaient refusé le maïs, refusent aujourd'hui l'étoffe, ou plutôt, au lieu d'une demi coudée par jour, réclament une coudée entière. De là encore des pourparlers et des discussions avec les Nyamparas. Pour surcroît d'ennui, nous avons déjà remarqué que deux partis existaient dans la caravane, ayant chacun à sa tête un Nyampara influent. De plus, le capitaine chargé de la caravane n'avait ni le génie ni la prudence nécessaires. L'un des partis se décida enfin à accepter le *pocho* en étoffe, tel que nous voulions le donner ; l'autre suivit cet exemple peu de temps après.

Toutes ces discussions m'avaient donné la fièvre. Cependant il fallait faire aussi la distribution aux *askaris* ou soldats. Cette fois encore ils refusèrent d'être traités comme les pagazis, et ne voulurent pas accepter l'étoffe ordinaire. Voulant en finir avec ces mutins, nous fîmes appeler le capitaine avec ses deux lieutenants, et nous lui signifiâmes qu'il eût à renvoyer de la caravane tous les askaris qui n'accepteraient pas les conditions faites à Bagamoyo. Craignant beaucoup plus de déplaire à quelques gens de trouble et de désordre que d'obtempérer à nos désirs, le capitaine chercha mille détours, mille prétextes pour ne pas renvoyer des soldats, quelque mauvais qu'ils fussent. Nous lui répondîmes que, puisqu'il ne voulait pas agir, nous le ferions nous-mêmes.

Depuis notre départ de Bagamoyo, nous renouvelons presque à chaque étape, à la vue des difficultés que nous

cause notre escorte armée, une réflexion que nous communiquerons à nos supérieurs, car elle nous paraît très importante pour le succès ultérieur de la mission, ou tout au moins du voyage qui doit nous conduire jusqu'à son centre. D'après ce que l'on nous dit des difficultés encore plus grandes que va nous présenter le passage à travers l'Ougogo, notre projet paraît avoir un plus grand caractère de nécessité et d'urgence.

Il est impossible de voyager dans cette partie de l'Afrique sans réunir, comme il a été dit plus haut, un très grand nombre d'indigènes qui doivent servir de porteurs, parce que les bêtes de somme meurent rapidement dans l'intérieur, et que surtout les routes manquent absolument pour qu'on puisse mener avec soi des chariots ou même des bêtes chargées. Pour maintenir ces porteurs, et aussi pour protéger les caravanes contre les attaques des bandes de voleurs ou de certaines tribus plus sauvages, il faut s'adjoindre encore un grand nombre d'hommes armés. C'est ce qu'on appelle les *askaris*, par opposition aux *pagazis*, qui sont les porteurs. *Askari* est une corruption du mot arabe *askar*, qui signifie soldat.

Tout ce monde finit par faire une petite armée, et quand le voyage doit être très long comme le nôtre, et qu'il faut porter avec soi ce qui est nécessaire pour l'installation d'une mission définitive, cette armée prend des proportions encore plus grandes. A nos campements nous ne sommes pas moins de cinq cents personnes réunies.

Qu'on se figure des missionnaires chargés de gouverner et de tenir dans l'ordre et le respect cette multitude barbare ! On comprendra bientôt que ce n'est point là leur vocation. Il y faut des manières de commandement qui n'ont rien de commun, si l'on veut se faire obéir, avec la patience évangélique, et, pour tout dire, il y a des cas où des exemples de sévérité sont nécessaires ; sans cela les barbares se diviseront, se révolteront, se tueront entre eux, ou prendront la fuite et laisseront, en définitive, les missionnaires dans le dernier embarras.

C'est ce que nous nous disons chaque jour, à la vue des difficultés qui se présentent. Ce n'est pas que la chose paraisse bien compliquée, parce que nos nègres sont, au fond, facile-



ment gouvernables, et ils ont le respect inné de l'autorité. Ce qu'il nous faudrait avec nous et à côté de nous, ce sont quelques hommes déterminés, ayant l'habitude du commandement militaire. Ils auraient la conduite absolue du camp, et nous n'aurions pas besoin de nous occuper de ces détails.

Nous ferons bien, pour cette fois-ci, de nécessité vertu. Nous avons même déjà commencé à le faire, car nécessité n'a point de loi; mais il vaudrait mieux, pour le succès futur de notre mission, que nos *Wanyamouézi* vissent en nous seulement des hommes de prière, de sacrifice et de charité, et non des commandants militaires, si bien que nous pussions remplir ces dernières fonctions.

Il nous est donc venu en pensée que l'on pourrait trouver, en France ou en Belgique, quelques anciens zouaves pontificaux, déterminés et chrétiens, qui auraient assez de dévouement et d'élévation de cœur et d'esprit pour se consacrer à une œuvre immense comme celle de la mission de l'Afrique équatoriale. Des libres penseurs ou des géographes le font bien par simple amour de la science. Est-ce qu'on ne trouverait pas des chrétiens assez généreux pour le faire par amour de Dieu et de leurs frères? Il y aurait là un *modus vivendi* à trouver, comme disent les diplomates; mais nous sommes convaincus que M<sup>gr</sup> l'archevêque le trouverait, s'il était saisi de la question.

Ces officiers chrétiens se donneraient à la mission pour y remplir les fonctions de commandant d'expéditions ou de caravanes, et cela, soit pour un temps, soit pour toujours. On pourrait leur imposer une épreuve dans notre maison mère de la Maison-Carrée, près d'Alger, pour voir s'ils s'habitueraient au climat, et surtout s'ils auraient les dispositions religieuses et morales qu'ils doivent avoir pour ne pas nuire à l'œuvre des missionnaires.

Je ne sais pourquoi, il me semble qu'il y a là une pensée pratique et de grand avenir. Dans ce monde africain, où la violence règne seule, mais où les moyens d'attaque et de défense sont encore à l'état primitif, il serait possible à quelques hommes déterminés de hâter singulièrement l'heure de la civilisation. Est-ce que ce rôle ne tentera pas quelqu'un des descendants de nos vieilles familles françaises?



*Vendredi 28 juin.* — Les divers incidents de la veille nous empêchèrent de partir. Nous avons besoin de beaucoup de patience. L'homme sur lequel nous devons nous reposer était bien mal disposé à notre égard, et ne paraissait pas avoir les capacités nécessaires pour conduire une caravane comme la nôtre.

Dès le matin, comme cela avait été décidé la veille, nous réunissons tous les soldats; nous en chassons huit, tous gens de désordre, dont nous étions très mécontents, et qui ne cherchaient qu'à nous nuire en toute rencontre, et nous les renvoyons à Bagamoyo. Ceux qui restaient consentirent à être traités comme nous le voudrions, sous le rapport de la nourriture. Leur nombre, du reste, nous était suffisant. Ainsi tout rentra dans l'ordre.

Les *askaris*, bien que décorés de ce nom guerrier, ne sont néanmoins nullement des soldats dans le sens qu'en Europe on donne à ce mot. Ce sont des noirs, quelques-uns d'origine arabe, et appartenant tous à la population de la côte, qui se louent aux conducteurs de caravanes pour les protéger durant le voyage. Ils forment donc un bataillon particulier à la solde de celui qui les lève et les paye pour l'accompagner dans l'intérieur de l'Afrique. C'est celui-ci qui est chargé de les vêtir et de les armer, et il leur donne le costume et les armes qui lui plaisent. Les *askaris*, comme les *pagazis*, s'engagent jusqu'au terme du voyage, moyennant un salaire convenu et leur nourriture. Ils reçoivent celle-ci, soit en nature, soit en étoffe qu'ils échangent ensuite dans les villages pour les vivres qui leur plaisent, et cela d'après les conventions faites au départ. Mais on vient de voir que ces conventions ne sont pas toujours strictement tenues. Le caprice de quelques mauvaises têtes et la plus ou moins grande cherté des vivres peuvent amener des difficultés, si, dès le principe, le capitaine qui commande la troupe ne s'est pas fait respecter et obéir. Malheureusement le nôtre, comme il est arrivé à beaucoup de voyageurs, n'avait pas les qualités de son emploi, et nous-mêmes nous ne pouvions, à cause de notre caractère, suppléer toujours à l'énergie qui lui manquait.

Les contrats qui liaient vis-à-vis de nous les *askaris* ou soldats avaient été faits cependant sous la sauvegarde et la

protection des autorités zanzibariennes. Toute infraction grave, toute révolte, toute désertion devait être chèrement payée par eux à leur arrivée à la côte, s'ils n'y portaient pas un certificat de nous. Mais à certains moments rien n'y faisait.

*Samedi 29 juin.* — Partis de Kisémo à six heures, nous arrivions au camp à midi.

La route suivie était très belle et très facile, à part un endroit marécageux qui écoulait ses eaux vers le Guéringuéré. En général nous foulions un sol pierreux et un sable rougeâtre.

Nous traversâmes le Guéringuéré un peu au nord de la route que suivit Cameron. Je ferai remarquer que ce fleuve, appelé communément Oungéringéri et Lougéringéri par les explorateurs, nous a paru plus simplement nommé par les indigènes Guéringuéré.

Nous campâmes sur la rive droite, à une très petite distance de gros blocs de granit qui s'élèvent au milieu des eaux et en facilitent le passage. L'emplacement choisi était loin d'être pittoresque : nous étions au milieu d'un bois.

Le Frère Amance était resté en arrière de la caravane. On vint nous dire que, harassé de fatigue et n'en pouvant plus, il s'était arrêté à une lieue environ de notre camp. Immédiatement le Père Lourdel se détache avec quelques soldats. Deux heures après ils reviennent portant le Frère en hamac ; il était très fatigué.

Pour la première fois nous avons eu un peu de pluie ce matin, avant d'arriver au fleuve.

---

## CHAPITRE V

### DU GUÉRINGUÉRÉ A LA MAKATA

Chasseurs déçus. — Les Wakouéré. — Un poétique coucher de soleil. — Mauvais exemple. — Guetteurs. — Sorciers tueurs de coqs. — Un voleur infortuné. — En joue. — Voisinage peu intéressant. — Routes départementales de l'équateur africain. — La capitale de l'Ousegouhha. — Bassin du Kingani. — Souvenirs de l'Algérie. — Prière non exaucée.

*Dimanche 30 juin.* — Nous restâmes campés au même endroit pour sanctifier le jour du dimanche et donner un peu de repos à nos malades.

Quelques-uns de nos askaris en profitèrent pour se mettre en chasse.

Le gibier abonde dans cette vallée, et nos fiers Nemrods furent bientôt en vue d'un troupeau de buffles, paissant à côté d'une harde de magnifiques antilopes qui les regardaient curieusement venir. Ils en étaient encore à plus de cinq cents mètres, que déjà un impatient déchargeait son fusil sur la bande, sans obtenir évidemment d'autre résultat que le plaisir de la voir détalier à fond de train.

Une demi-lieue plus loin, nouveau troupeau de buffles; ceux-ci, dès qu'ils aperçoivent l'ennemi, dressent la tête et aspirent l'air avec force; puis, sur le signal d'un vieux mâle, s'élancent au plus épais des fourrés avant même que nos gens aient pu en approcher à portée de fusil.

Tout désappointés, et ne voulant pas rentrer au camp les mains vides, les chasseurs se vengèrent sur une demi-douzaine de tourterelles et de pintades qui furent des mieux accueillies.

Le Guéringuéré forme la limite occidentale de l'Oukouéré; sur la rive droite commencent les districts d'Oukami et d'Oudoé, englobés dans la grande tribu des Waségouhha.

Les Wakouéré ont pour armes l'arc et les flèches traditionnelles, un léger bouclier, un casse-tête et une hache; mais ils n'ont pas une grande réputation de bravoure. A la moindre alerte, ils se retranchent dans leurs villages savamment palissadés, et dont l'abord est presque inaccessible, cachés qu'ils sont au milieu de halliers épineux.

Malgré ces précautions, ils n'échappent pas toujours aux incursions des Wamassaï, tribu pillarde qui habite au nord du Vouami. Ces derniers ne font pourtant pas encore usage du mousquet, mais simplement de la lance, des flèches et du couteau. Cachés dans les jungles, ils suivent quelquefois les caravanes et égorgent sans pitié les traîneurs, pour leur enlever leurs charges d'étoffe ou de verroterie.

On peut conclure de ce fait qu'il ne serait pas prudent à une petite caravane de s'engager dans ces contrées sans une bonne escorte.

*Lundi 1<sup>er</sup> juillet.* — Le chemin est accidenté, mais n'offre aucune difficulté pendant la première partie du voyage. Bientôt le paysage, jusque-là assez monotone, change entièrement d'aspect. Devant nous s'élèvent des collines très escarpées et couvertes de grands bois dans les endroits laissés libres par les rochers. Nous les gravissons, et, jetant nos regards en arrière, nous apercevons un pays immense et admirable. A notre droite, et à une grande distance encore, se voient les montagnes de Kongoua. Elles doivent servir de ligne de partage aux eaux du Guéringuéré et du Roufou, se rattachant aux escarpements désignés par Burton sous le nom de montagnes du Douthoumi, et par Speke et Stanley sous celui de monts Mkambakou.

A dix heures, toute la caravane était rendue au camp, excepté le Frère que des askaris portaient en hamac.

Nous avons traversé à sec le lit d'une rivière appelée Ma-



bofi, et campons près du village de Yangué, au milieu d'une prairie. Un de nos askaris nous apporte un fruit que nous reconnaissons pour le tamar indien. L'arbre qui le produit est de la famille des acacias. Débarrassé de la gousse qui le contient, il a la forme et la couleur des longues dattes gluantes d'Algérie. Son goût aigrelet est très apprécié pendant les grandes chaleurs. Infusé dans l'eau, il la rend légèrement acidulée et très agréable à boire.

Le soleil, à son coucher, nous présente un spectacle magnifique : on dirait un globe de pourpre se détachant au milieu de nuages roses, vermillis, et passant par toutes les nuances du rouge à mesure qu'ils sont plus éloignés ou plus rapprochés. Les montagnes elles-mêmes semblent éclairées par un vaste incendie ; on croit voir voltiger sur leurs crêtes escarpées comme des flammes légères détachées d'un vaste foyer. Un peintre certainement prendrait là le sujet d'un splendide tableau.

Avant d'arriver au camp, nous avons traversé plusieurs *villages* de fourmis blanches. Ces laborieuses mais désespérantes créatures n'ont pas manqué de venir visiter nos tentes pendant la nuit. Deux ceintures de flanelle et un pardessus, que nous avions pourtant placés au-dessus du sol, ont été complètement dévorés par elles. Pour les atteindre, elles avaient construit une galerie en terre sur les parois mêmes de la tente.

*Mardi 2 juillet.* — Départ de Yangué à l'heure ordinaire. Chemin difficile, mais très pittoresque : des collines, des ravins où croissent de grands arbres, des acacias principalement. Tout cela offre un aspect merveilleux. Çà et là des rochers de granit et parfois du quartz. Nous eûmes bien de la peine à escalader ces énormes blocs de pierre qui barraient continuellement la route.

Après les rochers, vinrent des jungles épaisses et des herbes qui atteignaient une hauteur prodigieuse ; puis quelques bas-fonds remplis d'eau stagnante, au milieu desquels nous dûmes nécessairement passer. C'était une magnifique occasion pour nos pagazis de trébucher et de jeter leurs ballots dans la vase ; aussi ne se firent-ils pas faute d'en profiter. Nos ânes,

imitant leur exemple, furent heureux de désarçonner une fois de plus leurs cavaliers. Les singes, qui se balançaient sous le couvert de la forêt, semblaient rire de nos mésaventures.

Enfin, après de grandes fatigues, nous arrivions à onze heures au camp de Kitemvou. Là, peu de vivres.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore rencontré d'indigènes adultes dépourvus de tout vêtement. Les coiffures et les armes du pays sont bien telles que les ont décrites les voyageurs qui nous ont précédés.

*Mercredi 3 juillet.* — Depuis la veille, nous avons remarqué que, pour la première fois depuis notre départ, nos baromètres annonçaient un changement de temps. Aussi, entre cinq heures et demie et six heures, pluie assez abondante. Néanmoins nous pûmes partir vers six heures et demie. Le temps resta brumeux toute la matinée.

Nous traversâmes de vastes champs de sorgho, marchant tantôt dans une vallée très fertile, tantôt sur le flanc des collines qui bordent cette vallée vers le sud, et où sont construits de nombreux villages.

Au milieu des champs cultivés nous rencontrons de temps à autre des observatoires formés de quatre pieux plantés en terre et supportant une claie ; on y accède par une échelle assez primitive ; ces constructions permettent aux nègres de veiller à la garde de leurs récoltes, tout en se tenant hors de portée des griffes du lion et des autres animaux féroces.

Plusieurs fois aussi depuis le commencement de notre voyage nous avons eu occasion de remarquer de petites cases en dehors des habitations, et des trous entourés d'une ceinture de roseaux sur le bord du sentier.

A nos questions sur la raison d'être de ces édicules, on ne nous répondit qu'un mot : *daoua* (médecine, sortilège). La maison sert, en effet, de temple au *mganga* (sorcier) du village, qui vient de temps en temps y immoler des coqs à l'esprit du mal, pour gagner sa bienveillance et l'empêcher de nuire à la communauté.

Les trous au bord du sentier sont pour jeter un sort à un ennemi ou délivrer un patient d'une maladie quelconque. Ici toute infirmité tient du surnaturel, et ces pauvres nègres se

donnent pour apaiser le démon beaucoup plus de peine que n'en réclamerait le service de Dieu.

Quel vaste champ pour les travaux du missionnaire ! Envoyez, Seigneur, des ouvriers évangéliques à ces peuples qui ne vous offensent que parce qu'ils ne vous connaissent pas !

Après deux heures de marche, nous arrivons à Kiyundi, que nous supposons être le village appelé Kongoua par Cameron, et nous établissons notre camp tout auprès, dans une prairie, sous de grands arbres.

Le village de Kiyundi possède une vingtaine environ de cases rondes, d'un aspect assez propre.

Ici encore nous eûmes à nous plaindre de la cherté des vivres.

*Vendredi 5 juillet.* — Nous sommes restés hier à Kiyundi; il fallait nous procurer des vivres pour trois jours, et faciliter à la caravane le moyen d'en faire autant.

Aujourd'hui nous pensions faire une longue marche et aller camper à Kiroka. Il n'en fut rien. Une heure et demie après notre départ, notre caravane s'arrêtait dans une sorte de défilé, entre deux collines boisées. On craignait, disait-on, de passer la nuit à Kiroka, où les lions abondaient et avaient déjà causé de grandes pertes à d'autres caravanes. Nous nous rendîmes à cette raison, qui d'ailleurs paraissait plausible, d'après certains récits que nous avons entendus.

Les PP. Livinhac et Dromaux ont la fièvre.

A l'arrivée au camp de Fikrouti, un soldat avait manqué à l'appel. Immédiatement deux autres askaris furent envoyés à sa recherche. Dans la soirée, ces deux askaris, accompagnés du chef du village où nous avions campé la veille, nous ramenèrent le fugitif, les mains fortement garrottées derrière le dos. Il avait été retrouvé près du village de Kiyundi, emportant une pièce entière de notre mérikani et différentes choses appartenant à ses collègues. Le procès du fuyard ne fut pas long. Nous le dépouillâmes de tout ce qu'il avait reçu de nous en paiement de ce qu'il avait volé. Nous le livrâmes ensuite aux soldats, qui l'emmenèrent hors du camp et le laissèrent aller, non sans lui avoir administré une bonne correction pour avoir ainsi compromis leur honneur. Par mesure



de précaution, nous priâmes le chef du village de Kiyundi, à qui nous fîmes un présent, d'emmener avec lui le fuyard et de ne le laisser partir que le lendemain pour la côte. Il y consentit, et Mabrouki reprit ainsi le chemin de Bagamoyo.

Vers minuit, le M gouana chargé de veiller sur nos ânes et nos ballots nous réveille tous aux cris de : « Niama! niama! » (Viande! viande!) Ce terme générique avait été employé par notre sentinelle, qui ne savait trop à quelle bête, lion, hyène ou gazelle, elle avait affaire. Deux d'entre nous s'élancent en dehors de la tente, et aussitôt nos braves de se ranger en bon ordre, à quelques pas en arrière, fusil en joue, et le doigt sur la détente.

Après avoir fait le tour du camp et constaté qu'il n'y avait de fauves que dans l'imagination des poltrons, chacun s'en fut regagner sa couchette, non sans lancer maint quolibet sur le visionnaire.

*Samedi 6 juillet.* — Nous marchons sur le flanc de collines incultes pendant plusieurs heures. La direction que nous suivons est celle du N.-N.-O.

Nous traversons le village de Kiroka, qui aujourd'hui est complètement abandonné, à cause du voisinage des lions. Nous apprîmes là, d'une manière certaine, que le récit des dégâts faits par les lions n'avait pas été exagéré ; car nous passâmes près d'un khambi (camp) où cinq ou six personnes d'une caravane avaient été dévorées par ces animaux, un mois à peine auparavant<sup>1</sup>.

Les lions ne laissent pas, en effet, que d'être l'un des dangers du voyage de Zanzibar aux grands lacs. S'il faut en croire les récits des indigènes, il n'est pas rare qu'ils se rassemblent par troupes de six ou huit, et quelquefois davantage, pour chasser le gibier. Mais il y a certains animaux qui leur tiennent tête, et quelquefois avec succès. Ils n'osent jamais attaquer l'éléphant adulte. Ils fuient même quelquefois

<sup>1</sup> La nouvelle de ce fait étant parvenue à la côte quelque temps après, un officieux trop empressé crut devoir écrire que c'était la caravane des missionnaires d'Alger qui avait été attaquée par les lions, et qu'un Père avait péri sous leurs griffes. Ce *racontar* courut toute la presse : il fallut une lettre même du missionnaire prétendu dévoré pour le faire tomber.



devant le buffle, s'ils ne sont pas au moins deux contre un. En général, ils n'attaquent pas les caravanes; on peut même dire d'une manière certaine qu'ils ne les attaquent jamais durant le jour. Tout au plus un lion à jeun pourrait-il se jeter sur un traînard pour en faire sa proie, au milieu des bois et des jungles; mais il n'en est pas de même pendant la nuit. Lorsque les lions sentent de loin la caravane, particulièrement si celle-ci a des chèvres ou des bêtes de somme dans son camp, ils s'en approchent et font entendre souvent des rugissements terribles, dont la pensée seule fait frémir nos pagazis. Si le camp est bien clos, il n'y a point de péril : les lions ne cherchent pas à franchir les obstacles, et les tireurs, placés derrière les palissades, peuvent les attendre et les tirer presque à coup sûr, si la nuit n'est pas sombre. Il n'y a danger que lorsque le camp n'est point entouré ou lorsque l'on veut en sortir pour les attaquer. Si les lions sont alors nombreux, il est rare qu'ils ne fassent pas de victimes. C'est sans doute ce qui est arrivé à la caravane qui nous avait précédés à Kiroka.

A partir de Kiroka, la vallée se rétrécit et ne laisse qu'un passage étroit entre les montagnes. Ce passage est assez difficile à franchir, surtout pour les pagazis et les ânes chargés. C'est une sorte d'escalier en pierres très glissantes. A chaque pas, on craint de tomber dans un profond ravin qui borde ce défilé à droite. De plus, ces pierres, sorte de mélange de sable et de quartz, sont disposées d'une manière fort inégale, ce qui augmente encore la difficulté de la marche.

Au sommet de cette espèce d'escalier, on se trouve au milieu de grands et beaux arbres, puis on redescend dans la vallée du Guéringué. Cette vallée, qui est très fertile, est limitée au S. par les montagnes de Kingamboué, dont les pics offrent une grande variété de formes<sup>1</sup>. De ces montagnes descendent une quantité de torrents. Au N., la vallée est limitée par une chaîne de collines séparées les unes des autres. Nous y rencontrâmes des bois, des jungles, et quelques belles plantations.

Après une marche de plus de sept heures, nous arrivons, brisés de fatigue, au village de Mohalé. Il était une heure et

<sup>1</sup> Les monts Kingamboué paraissent être une suite ou relèvement des monts Kongoua.

demie de l'après-midi. Ce village est entouré d'un mur en terre rouge, qui tombe en ruines dans bien des endroits. Mohalé, du reste, paraît presque abandonné; plusieurs maisons n'ont aucun habitant.

Nous dressâmes nos tentes au milieu même du village.

*Dimanche 7 juillet.* — Après la célébration solennelle du saint Sacrifice et les autres exercices de piété destinés à sanctifier le dimanche, nous quittons Mohalé. A un kilomètre et demi du camp, nous traversons le ruisseau qui donne son nom au village. Ce ruisseau est assez étroit; il n'a que sept ou huit mètres de largeur. L'eau en est très limpide et coule sur un lit de sable et de cailloux. Sa profondeur était à peine d'un pied.

A une faible distance de là, le sentier disparaît sous deux ou trois pieds d'une eau très fangeuse. Plus d'un d'entre nous est renversé de sa monture et disparaît presque dans cet affreux borbier.

Puis vinrent des jungles, puis encore de l'eau où nos ânes nous jouèrent le même tour que la première fois.

Il faut avoir vu ces halliers inextricables pour comprendre l'impossibilité des moyens de transport ordinaires. Les ânes peuvent encore s'en tirer; mais les mulets et les chevaux n'y passeraient qu'au prix de mille blessures; outre que dès les premières marches ayant perdu tous leurs fers, ils boiteraient bientôt de la manière la plus pitoyable.

Quant à ouvrir une vraie route au milieu de cette végétation exubérante, il n'y faut pas encore songer; elle coûterait des sommes immenses; et lorsqu'elle serait ouverte, il faudrait encore pour l'entretenir payer de véritables armées de bûcherons et de terrassiers.

En attendant que de nombreuses stations commerciales aient rendu ce projet réalisable, il nous faut serpenter à la file indienne, présentant ainsi aux pillards et maraudeurs, qui rôdent dans les jungles, une ligne d'un kilomètre au moins, se prêtant à tous les mécomptes et à toutes les surprises.

Après quatre heures de marche très difficile, nous arrivons à Simbamouéni, capitale de l'Ousegouhha.

Il y a quelques années à peine, dix ans peut-être, cette ville contenait cinq mille âmes et était comprise dans une enceinte de huit cents mètres carrés. Elle était la terreur de toutes les tribus voisines. Voici ce que nous en lisons dans le livre de Stanley, que j'ai déjà cité et qui nous accompagne dans notre voyage :

« Située au pied des montagnes de l'Ourougourou, dans une vallée magnifique, arrosée par deux rivières et par plusieurs ruisseaux limpides, cette ville pouvait avoir près de cinq mille habitants. Ses maisons, au nombre d'un millier, étaient d'architecture indigène, mais du meilleur style, et ses fortifications arabo-persiques réunissaient les avantages des deux genres.

« A part dans les grandes cités, je n'ai pas rencontré en Perse, sur un trajet de neuf cent cinquante milles, des fortifications valant mieux que celles de Simbamouéni. Là-bas les murailles sont en pisé, même celles de Kaswin, de Téhéran, d'Ispahan et de Chiraz. La ville africaine avait des murs en pierre, défendus aux quatre angles par une tour également en pierre et bien construite. L'enceinte, à double rang de meurtrières pour la mousqueterie, enceinte qui renfermait un espace de huit cents mètres carrés, était percée de quatre ouvertures regardant les quatre points cardinaux et situées à égale distance des tours. D'énormes portes en bois de tek du pays fermaient ces ouvertures ; elles étaient couvertes des arabesques les plus fines et les plus compliquées.

« J'en augurai d'abord que ces portes étaient venues de Zanzibar, d'où on les avait envoyées en détail ; mais comme les grandes maisons de la ville en avaient d'analogues, il est possible qu'elles aient été faites et ciselées par des artistes indigènes.

« Pareille aux maisons de la côte, la demeure royale était un long bâtiment carré, avec une grande toiture à pente rapide, dépassant de beaucoup la muraille et abritant une véranda.

« Ce palais était alors celui d'une sultane, la fille d'un nommé Kisabengo, célèbre chasseur d'hommes, qui fut la terreur de six provinces. D'une humble origine, mais doué d'une force remarquable, d'une parole éloquente, d'un esprit





Camp près de Simbamouéni. (P. 101.)





simple et amusant, ce Theodoros au petit pied acquit aisément de l'influence sur les esclaves marrons, qui le reconnurent pour chef. La justice s'en mêla : Kisabengo prit la fuite et arriva dans l'Oukami, province qui, à cette époque, s'étendait de l'Oukouéré à l'Ousagara. Le bandit commença alors une vie de rapines et de conquêtes dont le résultat fut d'obliger les Wakami à lui céder un immense terrain dans leur superbe vallée. Il sut y choisir le plus admirable site, et fonda sa capitale, qu'il appela Simbamouéni, la *Cité-Lion*, c'est-à-dire la plus forte.

« Dans sa vieillesse, l'heureux voleur d'hommes changea son nom pour celui qu'il avait donné à sa ville; et, en mourant, il voulut que sa fille, à laquelle il laissait le pouvoir, prît également ce nom royal <sup>1</sup>. »

Aujourd'hui la puissance de Simbamouéni a complètement disparu. Il y a bien encore un mur de circonvallation. Mais les tours des quatre angles n'existent plus; les murailles qui entourent la ville sont bien endommagées; à peine voit-on quelques pans de muraille en pierre. La population aussi est peut-être cinq ou six fois moins nombreuse qu'au temps où Simbamouéni florissait. — Je crois que la ville est encore gouvernée par la fille de Kisabengo et son fils.

Laisant la ville à notre gauche, nous continuons notre route. Après un kilomètre à peine de marche, nous traversons un torrent que les indigènes appellent Mrogoro. Cameron, il me semble, le nomme Mwéré. Ce torrent était presque à sec.

Nous allâmes camper à quelque distance de là, sous un beau mparamusi, dans un lieu entouré de jungles.

Le mparamusi (*taxus elongatus*) croît le long de la plupart des cours d'eau africains : c'est un beau spectacle qu'un groupe de ces arbres, dont la tige altière s'élance à trente ou quarante mètres de hauteur, abritant sous son épais feuillage tous les humbles rejetons de la forêt.

<sup>1</sup> Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. — Une mission catholique française vient d'être établie près de cette ville (au commencement de 1883) par les RR. PP. de la Congrégation du Saint-Esprit. Voir, sur l'état actuel de Simbamouéni, une lettre du P. Baur, de cette congrégation, insérée dans les *Missions catholiques* de septembre 1882.

Un autre géant du règne végétal qui n'excite pas moins notre admiration, c'est le baobab. Il est loin d'avoir la gracieuseté de formes du mparamusi ; mais ses grappes de fleurs blanches et son feuillage d'un vert tendre ne sont pas sans agrément. Son bois trop spongieux n'offre pas non plus les mêmes avantages pour les constructions que celui de son rival. On en rencontre quelquefois dont l'intérieur, évidé à la base, pourrait contenir aisément une vingtaine de personnes sans que l'arbre ait rien perdu de sa vitalité.

*Lundi 8 juillet.* — Nous restons à Simbamouéni pour nous procurer des vivres. Ils sont très chers. Ainsi on demande jusqu'à huit ou dix dotis pour une chèvre : ce qui équivaut à près de vingt francs de notre monnaie française. A un pareil prix, les vivres, et surtout la viande, deviennent inabordable, et nous nous demandons comment nous ferons pour aller jusqu'au bout. Si cela continue, nous ne serons pas à moitié route que tous nos ballots d'étoffe auront disparu.

La reine de Simbamouéni nous fait demander un présent. Nous lui répondons que, depuis deux jours, le *Msoungou* (blanc) est là, et qu'il n'a encore reçu aucun présent de Sa Majesté. Alors elle nous envoie une petite chèvre ; nous ne l'acceptons pas : nous aurions été obligés d'en donner trois ou quatre fois le prix.

Depuis que nous sommes dans l'Ousegouhha, l'air pur des montagnes nous a rendu la vie, et nous a permis de jouir un peu de la beauté des paysages qui se déroulent sur notre chemin.

Nous ne souffrons pas trop de la chaleur en ce moment ; la température moyenne n'est que de 32° centigrades. Les nuits sont très froides (12°), et nos burnous nous sont de la plus grande utilité. A défaut de burnous, nos pagazis entretiennent de grands feux, autour desquels ils se pressent avec les attitudes les plus grotesques.

Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations de toute sorte. N'est-ce pas, en effet, une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de tout son sang ?

Nous employons le peu de loisir qui nous reste aux campements à étudier le kisouhahili, langue pour laquelle le Père Lourdel a des dispositions toutes particulières, et à lire les ouvrages des voyageurs qui ont parcouru ces contrées. Cette lecture n'est pas aussi utile que nous l'avions cru d'abord ; quelques jours d'expérience en apprennent bien plus long que tous les livres.

*Mardi 9 juillet.* — Nous marchons pendant deux heures à travers une plaine. Le sol est pierreux et rougeâtre ; il s'incline vers le lit du Guéringuéré. La direction que nous suivons est celle du N.-N.-O. Nous arrivons au fleuve, que nous passons pour la deuxième fois. Ce passage fut assez difficile, car les bords avaient de trois à quatre mètres d'escarpement abrupt. Il fallut donc pousser nos ânes et les précipiter au milieu du courant, où chacun s'empressait de gagner la rive opposée. Les pagazis également passèrent avec assez de difficultés, soit en traversant le fleuve au même endroit que les ânes, soit en se traînant avec leur fardeau sur deux gros arbres étendus en travers de la rivière. A l'endroit où nous le passions, le Guéringuéré a environ vingt mètres de large et un pied et demi d'eau.

Nous avons campé à deux kilomètres de la rivière, ayant devant nous la chaîne du Kihondo.

C'est dans l'angle formé par la réunion de cette chaîne avec les monts Kingamboué que le Guéringuéré prend sa source. Il coule d'abord vers le nord, puis s'étend à l'est, parallèlement au Vouami, dont il n'est séparé que par quelques escarpements très boisés. Près de Kisémo, il fait une pointe vers le sud, et reprend ensuite sa direction orientale jusqu'à sa réunion avec le Roufou. C'est alors qu'il prend le nom de Kingani.

Le bassin du Roufou a été décrit par Burton et Speke ; comme celui du Guéringuéré, il est d'une fertilité exceptionnelle et pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'il n'en contient.

Plaise à Dieu qu'il se trouve en France des hommes d'assez d'énergie pour y fonder un nouveau Canada !

Quelques défrichements avec des plantations d'eucalyptus



savamment combinées, auraient vite fait d'assainir les trop nombreux marécages qui en font un foyer de fièvre perpétuelle. De plus, la tsetsé ne vit qu'aux dépens des animaux sauvages, sangliers, éléphants, buffles, etc.; or ceux-ci n'ont pas coutume de rechercher la présence de l'homme, qui leur fait une guerre acharnée; aussi croyons-nous qu'on pourrait se livrer avec succès, dans un temps donné, à l'élève du bétail au milieu des gras pâturages de toute cette région.

Nous avons trouvé sur notre chemin quelques souvenirs de l'Algérie. D'abord une espèce de palmier de grande venue dont le tronc ressemble assez à un fuseau et la feuille à celle du palmier nain. Ces arbres donnent naissance à un fruit rouge à noyau, de la grosseur d'une pomme, et dont les nègres tirent une liqueur fade. Le tabac et le ricin se marient au bananier, au papayer et à la canne à sucre.

Citons encore le *bazi*, arbrisseau qui atteint deux mètres de hauteur, et dont les gousses ressemblent pour la forme et le fruit à notre haricot. Une autre variété plus petite porte le nom de *koundé*. Le piment se cultive aussi un peu partout; il est fort prisé des indigènes, qui le nomment *pili-pili*.

*Mercredi 10 juillet.* — Marche à travers une plaine légèrement ondulée, direction N.-O. On s'aperçoit que les herbes y ont été récemment brûlées pour faciliter la marche des caravanes.

Bientôt le terrain change; c'est un sol rouge; puis, en approchant de Simbo, de gros blocs de rochers rendent la marche très pénible.

Simbo est un terme générique plutôt qu'un nom particulier. Il signifie : lieux où l'on trouve de l'eau dans des trous ou en creusant le sol. En effet, près du village de Simbo, nous vîmes quantité de ces auges qui ont de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre, sur autant de profondeur.

Après avoir passé Simbo, nous marchons au moins encore pendant une heure et demie, et nous venons camper sur une élévation qui domine la plaine de la Makata. Le lieu de notre campement est appelé Moussounou.

Avant d'y arriver, nous traversons un petit marais desséché, rempli de magnifiques bambous.

Un âne est resté en arrière ; depuis quelques jours il ne marchait plus que difficilement. Nous avons dû l'abandonner.

Vers midi, nous entendîmes un son de tambours et de flûtes, puis apparut une longue caravane chargée d'ivoire et de cornes de rhinocéros. Elle défila devant nous au petit pas, sans doute pour nous donner le temps d'admirer sa magnifique cargaison. Quelques-unes des défenses étaient portées par deux hommes et devaient peser bien près de soixante-dix kilogrammes, représentant une valeur de mille francs pour le moins. Le défilé dura trois quarts d'heure : il y avait mille trente hommes, au dire du capitaine ; mais si les charges étaient riches, les porteurs ne l'étaient guère : la plupart n'avaient qu'une peau de mouton ou de chèvre pour tout vêtement.

Le soir, une députation de nyamparas se présente devant notre tente pour demander un jour de repos. Nous leur répondons qu'ils ont dû se reposer lundi, et que la marche de ces deux derniers jours n'a eu rien d'excessif.

Il est bon de ménager les nyamparas, mais il faut aussi se garder de céder à toutes leurs exigences. On a aussi un peu trop exagéré leur autorité et leur influence, ainsi que l'obligation où l'on est de leur faire divers présents.

Les nyamparas sont tout simplement des noirs qui, ayant fait plusieurs voyages à la côte, sont au courant de l'engagement des hommes, et s'attirent ainsi la confiance des gens de leur tribu, qui se mettent sous eux, pour être engagés en qualité de porteurs par les Hindis.

Ils se présentent alors à Bagamoyo ou à Zanzibar, et offrent aux commerçants les hommes qui ont promis de les suivre. Les choses se passent de même à Tabora.

Quant au présent d'un manteau rouge, c'est une superfluité. Les sommités du négoce se gardent bien de faire cette inutile dépense ; car, sur dix caravanes que nous avons croisées ou dépassées, une seule avait des nyamparas portant des insignes.

C'est aux plus expérimentés des nyamparas que l'on donne la charge de kirangozis ou guides.

## CHAPITRE VI

DE LA MAKATA A MPOUAPOUA

Ponts et chaussées. — Fourches caudines. — Supplice du feu. — *Chi va piano va sano*. — Missions protestantes et ressources dont elles disposent. — Bassin du Vouami. — Infirmes et infirmiers. — Vallée de la Moukondokoua. — Ane en détresse. — Pluie de viande. — Lac Ougombo. — Lion généreux. — Rêves pantagruéliques.

*Vendredi 12 juillet.* — Après une heure et demie de marche, nous traversons le lit d'un ruisseau qui est à sec, probablement la Petite-Makata; une demi-heure après nous étions sur les bords de la Grande-Makata, une des branches du Vouami.

Cette rivière a de vingt-cinq à trente mètres de largeur, et trois à quatre de profondeur, à l'endroit où nous l'avons traversée; son courant est très rapide.

Dans la saison des pluies, la Makata, ainsi que la Moukondokoua, que nous rencontrerons bientôt, envahit toute la plaine et y forme des étangs sans nombre. La marche devient alors presque impossible, et la fièvre ne tarde pas à clouer le voyageur dans son hamac. Cameron et Stanley, qui ont traversé ce pays pendant la masika, en ont rapporté les plus noires impressions; aussi, malgré les gais rayons du soleil, qui nous enveloppent et nous pénètrent, nous ne sommes pas sans appréhender les marais de la Makata au moins autant que ceux du Kingani.

Un pont, composé de troncs d'arbres, de lianes et de branches entrelacées, nous offrit, à nous et à nos pagazis, un passage, sinon plein de sécurité, du moins très utile. Mais nous avions une vingtaine d'ânes incapables de franchir le pont et de traverser à la nage une rivière aussi rapide. Du reste, les crocodiles auraient bien pu en arrêter plus d'un au passage. Voici comment nous avons opéré.

Une longe corde était attachée au cou de l'animal. L'extrémité de cette corde était tenue par une dizaine d'hommes sur l'autre rive. A un signal convenu, on précipitait dans le courant, d'une hauteur de sept à huit pieds, le pauvre animal, qui d'abord disparaissait entièrement sous les eaux et était ensuite halé le plus rapidement possible vers l'autre bord. Tous nos ânes furent ainsi passés un à un sans aucun accident ; mais cette opération nous prit trois grandes heures.

Pour faciliter le passage des rivières, les nègres choisissent ordinairement un endroit où deux arbres situés vis-à-vis l'un de l'autre sur chaque rive, étendent leurs rameaux au-dessus du courant. Si les branches sont élevées, une échelle composée de sept ou huit piquets reliés entre eux par trois ou quatre traverses au moyen d'écorces d'arbres, sert à y atteindre. Celles-ci sont ensuite réunies à celles de l'arbre opposé, par une série de claies assez solides, soutenues de loin en loin par des pieux fichés dans le torrent. Malgré deux fortes lianes qui font l'office de garde-fous, les chèvres mêmes ne s'aventureraient pas sur ces appuis branlants. Les chefs de villages, possesseurs de ces ponts rustiques, exigent un petit droit de passage pour couvrir sans doute les frais d'entretien.

Nous allâmes camper à quelques centaines de mètres de l'autre côté du fleuve.

*Samedi 13 juillet.* — La sainte Vierge nous avait protégés d'une manière toute particulière jusque-là. Nous avons eu des souffrances et nous devons sûrement en avoir encore ; nous avons tour à tour tous été malades ; mais ce n'était pour nous qu'une preuve de plus que Dieu nous bénissait et que Notre-Dame d'Afrique nous couvrait de sa protection.



Aussi demandions-nous chaque jour à cette tendre mère de continuer à nous protéger et à nous bénir. Le samedi surtout était spécialement consacré à honorer Marie.

Après six heures de marche, direction S.-O., à travers une plaine toujours monotone comme est celle de la Makata, nous arrivons au petit village de Kombirenga.

Peu de temps avant d'y entrer, nous avons quitté le sentier fréquenté pour passer entre trois piquets dressés comme le montant d'une porte. C'est un des nombreux signes qui servent aux kirangozis à reconnaître le chemin. Il nous a fallu tous passer sous ces nouvelles fourches caudines, autrement nos pagazis n'auraient pas manqué de nous accuser de vouloir leur jeter un sort.

L'eau que nous avons trouvée jusque-là, sans être bonne, était potable. Celle que nous trouvâmes à Kombirenga ne l'était certainement pas : elle avait un goût nauséabond et détestable ; un cuissot d'antilope que nous procurèrent nos chasseurs adoucit un peu cette amertume.

Au sortir de ce village, nous entrerons dans l'Ousagara. Devant nous se dressent les montagnes de ce district salubre et fertile. Nos porteurs sont enchantés d'entrer dans cette seconde phase de la route.

Depuis quelques jours on méprise le satini. Une poule se vend deux coudées de merikani ou de kaniki. Pendant la nuit, quatre de nos askaris, poussés par la faim, intimident le porteur de notre biscuit, et le contraignent de les laisser puiser à notre caisse de provisions. Le pagazi les dénonce dès le matin, et nous décidons qu'un ballot de trente kilogrammes sera mis sur le dos des coupables, en punition de leur faute.

*Dimanche 14 juillet.* — A quatre heures, célébration du saint sacrifice de la Messe, et consécration à Notre-Seigneur de la semaine qui commence.

Trois heures après le départ, nous traversons une petite rivière très limpide qui va se jeter dans le Vouami.

Avant d'arriver au lieu du campement, nous passons près du grand village de Dévoua, qui nous parut plus considé-

rable que Simbamouéni. Comme cette dernière ville, Dévoua est entouré d'un mur à demi détruit <sup>1</sup>.

Nous campons à quelque distance, sous un bouquet de palmyras (*borassus flabelliformis*). Notre marche avait duré cinq heures.

Voyant près de là un arbre à demi calciné, nous en demandâmes la cause. Il nous fut répondu que le sultan du village avait fait brûler vif, quelques jours auparavant, un noir accusé d'adultère. Sa complice avait eu le même sort. Cette punition sévère n'a rien d'étonnant, tous ces petits roitelets ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets, disons mieux, sur leurs esclaves.

*Mardi 16 juillet.* — Nous avons eu hier de la pluie toute la nuit. Nos tentes de chanvre n° 5 faisaient eau de toutes parts, faute d'avoir été bien tendues la veille. La pluie continuant, nous sommes restés au camp, emmitouflés dans nos imperméables.

Aujourd'hui, comme l'avant-veille, nous marchons dans la direction du S.-S.-O.; puis nous nous dirigeons vers le N.-O. quelques instants avant d'arriver à Ronga, village qui est plus communément appelé Ferhani, du nom de son chef. Nous avons fait trois heures de marché. Nous désirerions parfois que nos pagazis fissent des étapes un peu moins courtes; ils ne marchent jamais plus de six heures par jour et s'arrêtent souvent après trois et quatre heures: ces braves gens ont leur routine. Arrivés au campement qu'ils ont choisi, il est absolument impossible de leur faire faire un pas de plus.

Quant au détail de nos journées, c'est à peu près la vie de nos communautés, sauf que le matin nous ne pouvons dire que la prière en commun. Pour l'oraison, nous sommes obligés de la faire en route. Ce n'est pas que nous restions trop longtemps au lit. Dès quatre heures et demie nous sommes

<sup>1</sup> Dévoua est un charmant village d'une soixantaine de huttes rondes fort bien construites. Les débris d'une muraille de circonvallation indiquent qu'autrefois le village fut fortifié. Dans l'intérieur il n'y a pas de rues proprement dites; l'espace laissé entre chaque hutte offre un passage suffisant pour la circulation. De temps en temps l'espace s'agrandit, un palmier ou deux ombragent une petite place publique destinée au *maneno* (assemblée) des habitants, qui sont nombreux et paraissent très affables. (*Journal de la troisième caravane.*)

sur pied, pour plier les tentes et lever le camp, de manière que, aux premières lueurs du jour, qui commence ici vers six heures en toute saison, la caravane puisse s'ébranler, pour être au prochain campement avant les ardeurs du soleil.

La sainte Messe, hélas! nous ne pouvons la célébrer que bien rarement; c'est là notre plus grande privation. Pour comble de malheur, la chaleur a fait ouvrir les quelques petits barils de vin que nous avons apportés de Maison-Carrée; presque tout a coulé. Il ne nous en reste que quelques litres que nous avons pu sauver en le recueillant dans les bouteilles que nous avons sous la main.

Nous campons dans une plaine splendide, très cultivée, et d'une fertilité vraiment incroyable, au pied de hautes montagnes qui rappellent celles du Rouergue. Le manioc, les bananes, la canne à sucre, abondent; il y a beaucoup de poules et de chèvres. Malheureusement les Anglais ont passé par là il n'y a pas longtemps. Selon leur coutume, ils ont payé sans marchander; aussi, malgré l'abondance du pays, nous n'avons pu nous procurer une seule poule, tant on voulait nous les vendre cher. Nous ne voulions pas sanctionner pour l'avenir de tels précédents.

A Ronga, nous trouvâmes une grosse charrette qui avait été confiée à la garde du chef. Elle avait été conduite en ce lieu par la mission protestante de l'Oujiji, dont M. Thompson est le chef, et qui se proposait d'ouvrir une voie carrossable jusque dans l'Ougogo et plus loin, s'il était possible. A cet effet, elle avait fait confectionner plusieurs charrettes semblables et avait fait acheter des bœufs pour les attelages. Mais les bœufs avaient succombé l'un après l'autre sous les coups de la maladie, et sous ceux plus terribles encore de la mouche africaine tsetsé, dont parlent tous les voyageurs, et qui désole certains districts. Les bêtes de trait étant mortes, il était impossible à la mission protestante de conduire plus loin ses chars, et elle les avait laissés, de village en village, à mesure que les bœufs lui manquaient. Pour nous, il nous eût été impossible de nous livrer à des dépenses aussi coûteuses; les Rév. Ministres disposaient, en effet, de ressources immenses qui nous font défaut.

Quelques Wangouana attachés aux missions anglaises nous

donnèrent sur leur compte des renseignements intéressants. Entretenuës par la *London-Missionary-Society* et la *Church-Missionary-Society*, elles ont déjà fondé en Afrique plusieurs établissements. En ce moment même elles dirigent des missionnaires sur l'Oujiji, près du lac Tanganyka. Elles ont un établissement à Mpouapoua, à peu de distance du lieu où nous nous trouvons. Elles s'occupent aussi de fondations entre les lacs Albert et Victoria Nyanza, précisément dans tous les lieux où nous devons, d'après les instructions de la sacrée congrégation de la Propagande, nous établir nous-mêmes. Ces missions protestantes ont à leur disposition des sommes énormes et créent les établissements les plus dispendieux là où notre pauvreté nous permet à peine de nous transporter avec nos seuls bagages. L'établissement de deux ou trois clergymen anglais, à mi-route du lieu où nous nous rendons, a coûté à ces sociétés 50,000 livres sterling, c'est-à-dire près de 1,200,000 francs. Nous devons reconnaître que c'est là un très grand obstacle à nos œuvres.

Nous avons bien besoin de réveiller notre confiance en Dieu et dans la charité des catholiques pour ne pas nous décourager<sup>1</sup>.

*Mercredi 17 juillet.* — Peu de temps après avoir quitté le camp, nous passons à quelque distance de Rehenneko, que nous laissons à notre droite.

Nous marchons pendant trois heures. Nous avons rencontré sur notre route un grand nombre de villages, dont les habitants, à en juger par les étoffes dont ils sont revêtus, paraissent à leur aise. Les champs que nous avons traversés sont assez bien cultivés.

Enfin, après une succession de montées et de descentes, nous nous arrêtons au village de Toupa, à une faible distance de la Moukondokoua.

D'après le traducteur de Cameron, la Moukondokoua n'est, à proprement parler, que la partie supérieure de la Makata, et celle-ci est une des branches mères du Vouami, qui s'appelle,

<sup>1</sup> Entre Ronga et Rehenneko se trouve le village de Condoua, où une station scientifique et hospitalière a été établie au nom de la France par M. le capitaine Bloyet, deux ans après le passage de la première caravane.



suivant les lieux, en remontant de l'embouchure à la source : Vouami, Roudehoua, Makata et Moukondokoua.

Cette assertion aurait besoin d'être contrôlée ; car la Moukondokoua, tout en ayant un courant assez rapide, est loin de déverser autant d'eau que la Makata.

Le Vouami a son embouchure dans la mer des Indes, au-dessus du Kingani, entre Saadani et Vouindé. Stanley avait donné l'idée de le remonter avec un petit vapeur pour abrégier le pénible voyage de l'Ounyanyembé. Nous ne croyons pas que ce projet ait jamais été mis à exécution : le cours du Vouami est encore peu connu ; on sait que sa partie inférieure est obstruée par une végétation exubérante ; mais cet obstacle pourrait être facilement vaincu.

Comme la veille, vivres abondants, mais très chers.

Un soldat malade est resté en arrière ; il demande à s'arrêter dans un village voisin où il a des amis.

Notre capitaine nous donne de plus en plus la preuve qu'il n'a aucun dévouement pour nos intérêts ; au contraire, il a pris, en plusieurs circonstances, parti contre nous.

Nous avons essayé de tous les moyens pour secouer sa nonchalance ; mais nous avons dû y renoncer et prendre le parti de tout faire par nous-mêmes.

Nos pagazis sont aussi parfois très exigeants ; et quand nous leur faisons le moindre reproche, ils nous menacent tout bas de désertir après l'Ougogo.

*Jeudi 18 juillet.* — Nous sommes contraints de rester un jour encore au camp de Toupa. Les miasmes de la Makata nous ont donné, comme nous le craignions, une recrudescence de fièvre. Il est bien rare que, au moment du repas, nous soyons à table tous ensemble. Mais ces épreuves sont loin de nous abattre, et nous continuons notre route avec la même gaieté et le même courage qu'au départ.

Les Pères qui sont malades sont soignés aussi bien que possible par ceux qui sont bien portants ; et si ceux-là tombent malades à leur tour, comme il arrive ordinairement, ils sont soignés avec le même empressement et la même charité par les autres que le bon Dieu a déjà rendus à la santé. Les choses étant ainsi, nous ne pouvons que nous estimer heureux et

bénir le Seigneur des petites épreuves personnelles qu'il nous envoie; puissent toutes ces misères profiter aux pauvres âmes vers lesquelles nous sommes envoyés.

A Toupa, comme dans tous les villages que nous avons traversés les jours précédents, on rencontre beaucoup de Wangouana.

Jusqu'ici nous n'avons pu nous servir de nos perles; elles ne passent plus comme monnaie courante. Plus tard, il faut l'espérer, elles nous seront utiles.

*Vendredi 19 juillet.* — Après une demi-heure de marche vers l'O., nous arrivons à la Moukondokoua, que nous côtoyons pendant deux heures. Le chemin est un peu difficile, mais très agréable; nous marchons sous un berceau de verdure, formé par d'énormes lianes qui s'attachent de toutes parts aux troncs et aux branches des arbres. La vue de ce spectacle, nouveau pour nous depuis notre départ, nous empêche un peu de sentir la fatigue de la route. Les acacias, les mimosas, les tamaris, et une quantité d'autres arbres dont nous ignorons le nom, nous protègent de leur magnifique feuillage pendant toute notre route.

Après trois heures de marche, nous campons près du village de Missonghi, sur une petite éminence qu'entourent plusieurs collines.

Depuis trois jours les indigènes ne veulent plus accepter pour les échanges que des étoffes de couleur.

Les vivres sont très chers. Une chèvre ne se vend pas moins de quatre dotis de merikani; c'est presque le même prix qu'à Mohalé, il y a quinze jours.

*Samedi 20 juillet.* — Nous côtoyons encore la Moukondokoua pendant deux heures. Chemin très accidenté et mêmes difficultés que la veille, mais aussi mêmes arbres, même verdure.

Puis nous traversons la rivière à un endroit où les deux rives s'abaissent et n'offrent plus qu'un escarpement de deux à trois pieds. Le courant était assez rapide, mais nous n'avions qu'un pied d'eau à peu près. Sur l'autre rive, nous traversons plusieurs villages dont le premier, Kiora, est le

plus grand et le plus peuplé. Là encore six charrettes ont été laissées par l'expédition anglaise à la garde du chef.

Nous allâmes camper à Mouini Ousagara. Nous rejoignions ainsi la route de Cameron, que nous avons laissée depuis Reheneko, afin d'éviter la montagne sur le flanc de laquelle ce village est bâti.

A Mouini, nous campons dans une plaine entourée de toutes parts par de nombreux pics qui offrent par leur variété une vue charmante. Notre marche avait duré trois heures et demie.

*Lundi 22 juillet.* — Après avoir sanctifié le dimanche par un repos absolu, au grand contentement de nos pagazis, nous levons le camp. Une marche de quatre heures dans un chemin très accidenté et partout très difficile nous amène à la Madété, affluent de la Moukondokoua.

Nous avons tantôt suivi le cours de cette rivière, tantôt marché, à travers les rochers, sur le flanc des collines.

Avant d'arriver au gué, nous avons aperçu, à quelques kilomètres sur notre gauche, une maison qui se distinguait des habitations ordinaires et que surmontait un pavillon rouge. Deux hommes que nous rencontrâmes nous dirent que c'était la demeure d'un blanc, d'un Français. Grande fut notre surprise. Enfin, après force questions, nous apprîmes que la maison appartenait à un Suisse, M. Philippe Broyon, qui est en relations commerciales avec Mirambo; que cette maison lui servait de point de relâche, et qu'il y avait là des marchandises confiées à la garde de quelques soldats.

A côté, sur la rive gauche de la Madété, est le village d'Okilassa, qu'une forte palissade préserve de l'attaque des animaux féroces.

Un accident nous arriva au passage de la rivière. L'âne du Père Girault ne put garder son équilibre en traversant le pont, et disparut sous l'eau. Le courant, qui était rapide, l'emporta, et, malgré nos soins, l'animal était noyé quand nous pûmes le ramener à terre.

Cet accident nous fit songer à employer le moyen dont nous nous étions servis au passage de la Makata. Il nous réussit comme la première fois.



Une heure après nous campions à Kidété, encore sur les bords de la Moukondokoua, qui contourne plusieurs fois les collines que nous avons à traverser.

Pendant qu'à l'abri d'un petit bois le cuisinier prépare notre bouillon Liebig, le Père Girault va prendre la largeur de la rivière. En revenant il aperçoit une pintade posée sur une branche et à bonne portée de fusil. Elle fut bientôt à terre, à la grande joie de nos malades, pour lesquels un plat de moutama était chose peu réconfortante.

Nos askaris, enthousiasmés à la vue de ce succès, prennent leurs fusils, et la forêt entend bientôt avec fracas parler la poudre. A la fin de la journée, six de ces gros oiseaux se trouvaient embrochés, cuisant à la flamme de nos foyers ; et, comme Élie dans le désert, nous rendîmes d'abondantes actions de grâces à Celui qui pourvoit aux besoins de toutes ses créatures et donne à manger à ceux qui le craignent.

A partir de Kidété, on ne rencontre plus de villages jusqu'à Mpouapoua, qui est encore à trois jours de marche. Aussi faut-il, avant de partir, s'approvisionner de vivres pour toute la caravane. Ce n'est pas encore une tirikéza que nous allons entreprendre, puisque nous trouverons de l'eau sur la route, mais c'en est la préface peu intéressante. Les indigènes donnent le nom de *poris* (déserts) à ces grands espaces dépeuplés.

Depuis notre départ de Rehenneko, nous avons suivi la direction N.-O.

*Mardi 23 juillet.* — Nous marchons au pied des collines du Roubeho, et remontons, vers le N., une petite plaine d'où paraît sortir la Moukondokoua. Sur la droite, les pics du Ngourou dressent toujours leurs cimes altières.

Bientôt nous disons adieu à cette vallée pour gravir les escarpements d'une colline admirablement boisée.

Au bout de deux heures, le bruit d'une chute d'eau venait nous avertir de la proximité d'un torrent. L'horizon s'ouvre à gauche sur un petit ravin qui se prolonge au S.-O. Beaucoup de beaux emplacements pour les caravanes, mais pas de villages.

Après avoir marché par des chemins difficiles, entre les



rochers et dans des broussailles épineuses, nous avons rencontré la route qu'avaient faite les missionnaires anglais pour le passage de leurs chariots à bœufs.

Vers dix heures, nous arrivions sur les bords d'un petit affluent de la Moukondokoua qui n'offrit aucune difficulté pour le passage. Son eau claire et limpide coule sur un lit rocailleux d'un pied et demi de profondeur.

Nous campâmes à deux kilomètres environ de la rivière. Notre marche avait duré trois heures.

Le Père Delaunay eut la fièvre toute la journée.

*Mercredi 24 juillet.* — Pendant trois heures et demie, nous avons suivi, en marchant dans la direction du N.-O., la route qu'ont tracée les missionnaires anglais. Je dis tracée, car les arbres et les broussailles seuls ont disparu ; il n'a été fait aucun nivellement. Ce chemin est dès lors assez difficile à la marche, à cause des pierres et de tous les accidents de terrain qu'on y rencontre.

A mesure que nous avançons, le sol a des ondulations de plus en plus marquées ; et le sentier prend la direction d'un pic de trois à quatre cents mètres d'élévation, détaché de toutes les montagnes environnantes.

Suivant ensuite la crête d'une petite colline s'inclinant vers le N., nous découvrons vers midi le lac Ougombo, plus communément appelé par les indigènes Gombo. Nous le tournons au N., pour aller camper à l'O., au pied du pic qui lui donne son nom.

L'Ougombo a quatre kilomètres de l'E. à l'O., et deux kilomètres du N. au S. Il est presque partagé au milieu par deux promontoires qui semblent vouloir se donner la main. Nous ne pouvons pas constater, du lieu où nous sommes, s'il a un canal de déversement vers la Madété.

Le tour du lac, au moins la partie que nous avons parcourue, n'est qu'un marais fangeux dont l'eau répand une odeur infecte à la moindre agitation.

De nombreux hippopotames se jouent dans ses eaux. Sur ses bords, nous remarquons les traces d'une foule d'animaux sauvages de toute sorte, qui viennent s'y abreuver la nuit. Nous apercevons quelques gazelles et quelques antilopes qui

s'enfuient à notre approche, et des myriades d'oiseaux d'une variété surprenante, qui animent la surface de l'onde.

Nous nous étendons sur un lit moelleux d'herbe fraîche et donnons carte blanche aux chasseurs pour nous procurer une tranche de venaison.

Une caravane avec bœufs et ânes de l'Ounyamouézi s'est aussi arrêtée en cet endroit, bien que l'eau saumâtre que l'on y trouve soit la plus détestable qu'il soit possible de rencontrer. Nous regrettons, mais trop tard, de n'avoir pas fait notre provision d'eau en traversant la Madété.

*Jeudi 25 juillet.* — Nous continuons de marcher au N.-O. dans une plaine dénudée qui s'étend du côté de Mpouapoua.

Au bout de deux heures, nous rencontrons un petit ruisseau limpide qui va se décharger dans la Madété, que nous avons laissée sur notre droite, et nous faisons rencontre d'une bande de chasseurs indigènes. Deux coups de feu se font entendre, et un troupeau de sept ou huit zèbres défile à notre droite. Nous apercevons aussi un vol de pintades. La contrée étant des plus giboyeuses, les chasseurs ont fait bonne capture; nous leur achetons un cuissot d'antilope et deux pintades, et leur souhaitons toute sorte de prospérités.

Côtoyant ensuite une forêt de mimosas, refuge favori de nombreux éléphants, nous traversons le Matamombo, dont les eaux sont à peu près identiques à celles du lac Ougombo, et nous allons camper à une petite distance de cette rivière. L'endroit est appelé Simbo par les uns et Matamombo par les autres.

Le Père Delaunay a encore la fièvre, et le Père Girault souffre beaucoup des yeux. La chaleur est, en effet, devenue accablante, et la réverbération du soleil sur les roches luisantes et les plaines desséchées constitue un danger dont nous n'avons pas assez tenu compte. Le bon Dieu, qui a veillé sur nous jusqu'ici, continuera, nous l'espérons, de nous couvrir de son égide, et nous fera arriver quand même au terme de notre mission.

Sur ces entrefaites arriva un incident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses : un Père s'étant un peu écarté du camp pour réciter son office, se trouva tout à coup en face d'un lion